

## *Adeline et sa cour*

Forcément ! Elle était beaucoup trop jeune lorsqu'elle perdit son père et cela n'est pas sans conséquences sur sa vie amoureuse : manque affectif, proie idéale souvent piégée.

Il est son premier mec. Adeline a dix ans et entre en classe de sixième au lycée Marcellin Berthelot à St Maur des Fossés dans le Val de Marne. Il a une belle gueule Jean-Marie ! Elle s'arrange au fil des mois pour avoir le bureau jouxtant le sien. Ils s'entendent bien et deviennent inséparables. Y a pas à tortiller, il y a des affinités mais à cet âge, on pense plus à faire des bêtises qu'à l'amour et ils en font des vertes et des pas mures ! Adeline serait bien incapable de nous dire le contenu des cours, son unique apprentissage était sa relation avec ce mec mignon, brun aux yeux noirs et tout petit. Un soir où elle avait envie de lui parler, elle lui téléphona. Y a pas à tortiller, lui aussi l'aimait bien " Tu tombes à pic, je suis sous la douche ! ". À cet instant, la petite bête montait déjà. Premiers sentiments, prise de conscience, déclic. Elle lui a fait quelques belles frayeurs ! Pour exemple cette fois où, en plein cours et en vives malices, il fit mine de s'agrafer le doigt. Quel humour ! Adeline a haï les agrafeuses pendant des années. Il n'a pas eu le temps d'aller jusqu'au bout de sa plaisanterie, Adeline gisait déjà là, sur le plancher et on l'emmena – en fauteuil s'il vous plaît – jusqu'à l'infirmerie où elle eut beaucoup de mal à revenir à la vie. Personne ne connaissait son degré de sensibilité et surtout pas ses amants ! Elle a toujours caché ses faiblesses aux hommes qui lui plaisaient. Cette fois, Jean-Marie avait forcé le secret ! Ils n'ont jamais fricoté ensemble, leur amour restait platonique mais gravé dans leurs mémoires. On n'oublie pas son premier amour. Ils se sont perdus de vue lorsqu'Adeline a changé de lycée pour son entrée en classe de quatrième au lycée Jean de La Fontaine à Paris 16<sup>ème</sup> car sa maman avait la folie des grandeurs et avait trouvé un appartement dans le 17<sup>ème</sup>, ce qui la fit fréquenter les quartiers chics de Paris... Autre monde ! Autres connaissances. L'appartement était situé avenue de Wagram, au sixième étage, près de la place des Ternes. L'épicerie du coin était simple et livrait les courses à domicile. C'est là qu'Adeline fit la connaissance du commis : un homme d'au moins vingt-cinq ans alors qu'elle n'en avait que seize. Il était un vieux à ses yeux et l'effrayait un peu car Mamette, sa grand-mère maternelle, l'avait toujours mise en garde contre les plaisirs du sexe. Mais notre adolescente aimait l'aventure et puis ce qui est interdit est toujours alléchant ! Elle répondit aux avances du commis et il la retrouvait la nuit dans sa chambre. Elle le faisait passer incognito. La première nuit, il ne la toucha pas, ni la nuit suivante. Elle lui demanda pourquoi " Tu es si jeune ! Je ne voudrais pas te faire du mal " " Pas d'accord ! Il faut bien que

je commence un jour ". Il ne se fit pas prier et rattrapa son retard. Notre Adeline perdit sa dignité mais n'en fit pas un drame. Cela s'était très bien passé, il n'y eut pas de rapports sexuels, uniquement avec la mimine. Elle était donc encore positivement correcte et avait fait un pas vers sa féminité. Elle abandonna le commis, ayant obtenu ce qu'elle voulait car en fin de compte, il ne lui plaisait pas outre mesure. En bref, elle l'a jeté après usage, elle avait découvert le mec jetable. Cette mentalité était celle de ses copines de lycée. Et oui ! Elle fréquentait des bourgeoises et ce monde-là, Monsieur, c'est un monde de pourris.

Depuis toute petite, Adeline passait la plupart de ses vacances à Sahorre, petit village de montagne dans les Pyrénées orientales. C'est là que Mamette avait une maison sur trois étages et qui trônait sur la place ensoleillée. Les séjours y étaient heureux et Adeline avait bien évidemment sa bande de copains... des catalans. Christian avait une belle gueule lui aussi et ils avaient tous les deux seize ans, soit le bon âge pour conter fleurette, ce qu'ils firent. Adeline n'oubliera jamais le soir où pour la première fois, il la déshabilla doucement et resta quelques instants à la regarder comme si elle était un don du ciel. Elle lui céda corps et âme. Ils s'étaient cachés dans une petite pièce au fond de la salle des fêtes. Leur histoire tourna au sérieux et ils s'aimèrent plusieurs étés successifs. Pour se rapprocher d'Adeline qui vivait à Paris, il s'engagea dans l'armée. Il avait ainsi un solde qui lui permettait de venir la voir en train. Il fit le trajet une fois puis deux mais entre-temps, Adeline très complice avec sa petite sœur, faisait les quatre-cent coups. C'était l'époque hippie. Elles portaient des vêtements verts mêlés de violet et des turbans. Pour les pompes, c'était des Clark beiges à lacets. L'époque hippie les berçait forcément de musiques, la musique les entourait de copains. Ghislaine fit la connaissance d'une famille de vietnamiens : deux beaux gars et une petite sœur d'un visage si pur qu'on lui aurait donné la mer, le ciel et les étoiles. Min Thi était le plus grand, Min Tam la petite sœur et Min Sou était le copain de la sœur d'Adeline. Il jouait de la basse avec pédale wahwah qu'elles étaient allées acheter en Allemagne car c'était le début de ces engins et cela revenait beaucoup moins cher à l'étranger. Donc, elles s'étaient fait offrir ce petit voyage par leur mère, comme ça ! Juste pour rapporter du son. Min Thi jouait de la guitare électrique. Les deux frangins à eux seuls formaient un orchestre dans la chambre de Ghislaine et croyez-moi, ça l'aidait ! Adeline était alors avec son militaire mais voilà ! Comment ne pas craquer devant Min Thi et ces inoubliables soirées ? Elle ne trouva pas la solution et opta pour l'exotisme. Le Vietnam s'est bien payé sa tête, elle est vite redescendue sur terre mais trop tard, elle venait de rejeter la demande en mariage de son militaire, n'étant plus trop amoureuse de lui. Ce fût un drame pour Christian. Adeline se fit sermonner par sa maman qui la trouvait

trop dure de le faire autant souffrir. Il était éperdument amoureux d'elle. Il revint encore une fois sans prévenir et dans l'intention de lui casser la figure. Il la suivit au parc Montsouris et finit par l'aborder. Il lui avoua plus tard que lorsqu'il l'avait vue dans cette jolie robe courte bleu marines à fleurs, il n'eut pas le courage de lui faire du mal. Cette robe était un cadeau de sa tante Jeanine lors d'un séjour à Nice. Elle lui allait comme un gant et elle la portait fièrement. Ainsi donc le cœur a des raisons que la raison ignore, selon le vieil adage. Adeline n'a jamais oublié son militaire et a bien souvent regretté cette erreur de jeunesse. Sa vie en aurait été tout autre et assurément bonifiée.

Elle fréquentait maintenant le lycée Vavin qui se dressait là, tout en brique, ressemblant à une prison. Les barreaux aux fenêtres la laissaient de glace... Bof ! C'était bien parce qu'il fallait y aller ! Elle entra en classe de seconde A5, soit trois langues vivantes + latin. Elle se refit des copains/copines et hop ! C'était reparti pour un tour de bonnes rigolades. Sa meilleure amie était corse, rousse aux yeux verts. C'était l'adolescence avec tout ce que cela comporte de sorties et crises de rires autant que prises de tête. On ne sait pas ce que l'on veut, à cet âge-là, on se cherche. Elles passaient des heures à jouer au billard dans un café sur le boulevard Montparnasse. Adeline n'avait plus de petit ami, seulement des copains. Un d'entre eux était amoureux d'elle et lui offrit un jour une superbe montre en argent qu'elle se fit faucher lors de sa fugue en Angleterre. Elle ne fréquentait plus la porte d'Auteuil mais la porte d'Orléans et la porte d'Orléans... C'est direction le sud ! Son esprit aventurier se réveilla et lui couta cher, très cher et à plusieurs reprises, car n'étant pas têtue, bornée, elle persista dans l'erreur !

C'était la mode du mini. Mini jupes et m'as-tu vue, mini vélo. Adeline avait pour idole Françoise Hardy. Elle était grande et fine et les mini jupes la rendaient adorable. Qui dit idole, dit imitation. Sa maman lui avait acheté un mini vélo et elle était fière d'être à la page. Fièvre et innocente, fière et naïve ! Une nuit, n'arrivant pas à dormir, elle sortit son mini vélo et partit user ses jarrets dans l'enceinte de la cité universitaire, à deux pas de chez elle, porte Gentilly. Il était environ deux heures et la nuit était noire. Il faut que je vous mette dans le contexte : cité U pleine d'étrangers, parc Montsouris désertique, entrée d'autoroute au pied de la porte Gentilly. Adeline s'amusait avec son mini vélo dans les allées bien tracées et bien vertes. Elle prenait vraiment du plaisir dans sa balade solitaire mais voilà ! On n'est jamais seul ! Il y a toujours quelqu'un sur votre route. Elle croisa alors une bande d'étudiants libanais qui la stoppèrent et entamèrent la conversation. Malgré son jeune âge, elle était déjà trop bien « en formes ». Ces jeunes gens / jeunes filles l'invitèrent à boire un verre dans leur chambre. Elle trouva l'idée sympathique et les suivit, abandonnant son vélo pour quelques instants.

Arrivée devant le verre de l'amitié, elle s'aperçut vite de son erreur. Ils commencèrent à se rouler des joints. Elle ne connaissait pas cela et ne voulait surtout pas connaître ! Elle ne voulait pas perdre sa raison car elle savait trop comment cela pouvait se terminer ! Elle avala donc son jus d'orange et prit congé. Elle sentait bien que son départ déplaisait et pressa le pas. Ouf ! Elle enfourcha son mini et se sauva en pédalant à qui mieux mieux. Elle n'avait que quelques mètres à faire pour retrouver sa maison. A aucun moment, elle n'avait imaginé que ces jeunes possédaient des voitures ! Voilà pas qu'ils la rattrapèrent en faisant crisser les pneus, la faisant tomber et sans qu'elle n'ait pu ne serait-ce que reprendre son souffle, ils l'avaient hissée dans leur vieux cabriolet et s'enquillèrent sur l'autoroute du sud. Ils lui tenaient les mains et avaient verrouillé les portes. Puis ils commencèrent à lui sauter dessus (ils étaient trois à l'arrière et deux devant). Adeline se débattait, complètement apeurée. Ils sortirent des poignards qu'ils lui collèrent sous la gorge, lui conseillant de ne pas résister. Outre l'angoisse de se faire zigouiller, elle craignait de se retrouver dans la traite des blanches à Tanger, car à cette époque, il y avait beaucoup de trafics de ce genre et d'ailleurs le magasin Tati à Barbès était impliqué dans une affaire morbide de filles qui disparaissaient alors qu'elles étaient dans les cabines d'essayage. Et puis, elle pensait à sa mère ! Quelle honte si elle apprenait cela ! Les lames des poignards piquaient sa gorge. Elle ne bougea plus et tous se soulagèrent. Heureusement qu'à cette époque, les fermetures de portes étaient mécaniques ! Ces horreurs de mecs ayant vidé leurs balloches, s'écartèrent un peu et elle réussit à ouvrir une portière puis se laissa tomber sur le macadam. Par miracle, elle ne fut pas blessée dans sa chute. Ils ne parvinrent pas à la rattraper puisque l'autoroute est à sens unique. Elle rentra à pieds. Le lendemain, il fallait qu'elle récupère son vélo pour que sa maman et ses sœurs ne se posent pas de questions. Seulement voilà ! Elle fut dans l'incapacité de se lever. Elle avait terriblement mal à l'anus et sa maman fit venir le docteur. Elle fut bien obligée de raconter son histoire. On lui fit passer des examens à l'hôpital. Dans la série « je n'ai pas de chance », elle a été bien servie ! On la mit nue et à quatre pattes sur une table avec une quinzaine d'étudiants en médecine autour et on lui enfonça une sonde. Elle hurlait tant de douleur et de honte que sa mère sortit en furie de la salle d'attente. Bilan : fistule à l'anus. Adeline dérouta physiquement pendant de longs mois. Moralement, elle fut marquée à vie.

Les copains/copines de lycée habitaient tous du côté de Bagneux, Montrouge, etc... Adeline garde un goût amer de cette petite période où elle allait retrouver régulièrement ses soi-disant potes à Bagneux. Elle y a découvert ce qu'on appelait des « cages à lapins ». De grands immeubles où étaient parqués les pauvres et les immigrés. C'était le début de ces

constructions qu'on nomme aujourd'hui « cités ». Cela lui déplaisait fortement. Ces potes, dont elle a complètement zappé les prénoms, s'y plaisaient ou tout du moins faisaient mine d'y être à l'aise. Pour combler les insatisfactions, ils frimaient, se vantaient de connaître le célèbre humoriste Thierry le Luron, qui était en pleine gloire et qui, d'après eux, était originaire de Bagneux. Adeline n'a jamais vérifié, cela ne l'intéressait pas. Et pour couronner le tout, ils se droguaient ! Pas des drogues douces auxquelles ils l'ont quand même initiée, mais du fort, du costaud, du hard... Celles qui vous détruisent bien. Ils passaient des heures stupidement comblées à ne rien faire d'autre que fuir ce bas monde. Ils ont commencé à faire fumer des joints à Adeline. Elle ne ressentait aucun effet, du moins c'est ce qu'elle croyait car elle s'aperçut plus tard du comportement zarbi que cela entraîne. Elle ne pensait pas que fumer soit dangereux mais de toute façon, elle n'aimait pas ça. C'était juste pour faire comme eux. Elle arrêta vite fait bien fait ce petit jeu. Lorsqu'elle passa son permis de conduire trois ans plus tard, elle avait encore des trucs pas normaux du style : je vais pour passer ma vitesse et oh rage, oh désespoir... Le levier a disparu ! Je vous garantis que cela fait paniquer. Lorsqu'on dit que les drogues douces ne sont pas néfastes : c'est faux ! Il est dangereux de conduire sous leur emprise. La bande de Bagneux était assez en pétard (c'est le cas de le dire !) parce qu'Adeline ne jouait plus leur jeu mais ils feignaient la sympathie quand même. Un soir alors qu'ils s'adonnaient aux délires des drogues dures, ils ont incidemment mis un « cristal » dans sa boisson. Les tableaux ont commencé à bouger. Les personnages des tableaux se jetaient sur elle tels des démons. Elle était terrorisée. Elle se sentait mal et se souvient s'être blottie assise en boule dans le coin de la pièce. Elle était au bord du malaise tandis qu'un grand sec chevelu criait sur le balcon qu'il voulait voler. Il s'était mis nu et tous les autres se sont aussi mis en tenue d'Adam et Eve. Adeline a bien cru qu'ils allaient sauter par-dessus la rambarde du neuvième étage. Au bout de plusieurs heures, elle abordait ce qu'ils appelaient la descente, autrement dit elle reprenait ses esprits. Elle se sauva à pieds et rentra chez elle dans un état lamentable et non sans peine. Jamais au grand jamais, elle ne les a plus côtoyés. Elle fut écoeurée de la drogue pour la vie.

Il était beau : les cheveux longs et bouclés, un nez parfait et d'une grande gentillesse. Lui et Adeline, c'était une grande histoire : du sérieux à nouveau. Il lui avait été présenté par une amie, c'était le pote de son mec. Il avait réussi à obtenir la sympathie de la maman d'Adeline. Il s'était préparé un book dans l'espoir de trouver un travail de figurant. Comment oublier sa série de photographies ? C'était vraiment un bel homme. Il présenta Adeline à ses parents et cependant le souvenir qu'elle en a n'est pas des plus agréables. Sa mère la recevait avec

beaucoup d'égards et semblait l'apprécier. Elle avait mis les petits plats dans les grands. Malheureusement, Adeline fut prise d'une crise de cystite qui l'obligea à écourter la soirée. Elle s'en veut encore énormément. Quelques temps après, ils entreprirent un voyage en amoureux en auto-stop direction le sud. Merveilleux voyage plein d'images splendides ! Ils dormaient dans les auberges de jeunesse, avec un désir ardent de prendre le petit déjeuner le lendemain matin car les dortoirs n'étaient pas mixtes à l'époque. Les plus belles régions de France ne leur ont pas échappé. Des gorges du Verdon aux baies de la Méditerranée, les couleurs ocre mélangées de pins verts embaumaient tous leurs sens tournés vers la même direction : le bonheur. De retour à Paris, Yvon ne voyait pratiquement plus son copain : il préférait la compagnie d'Adeline mais François vit cela d'un très mauvais œil et fit le maximum pour les séparer. Après de longs mois de charcutage, il eut gain de cause et Yvon disparut à jamais de la vie d'Adeline qui désormais hait les copains des copains.

Lors de ses balades à Paris, elle avait découvert avec bonheur le quartier latin, le pont de l'île de la cité et Saint Germain des prés. Déçue par ses expériences de Bagnex, elle se rendait de plus en plus souvent boulevard St Michel. Elle aimait beaucoup se promener dans cette ambiance jeune et chaleureuse, encore inondée de baba cool, guitares et cheveux longs. Elle y fit des rencontres pour le moins insolites et petit à petit, elle abandonna le lycée pour l'aventure... Encore et toujours !

C'était maintenant les grandes vacances, d'autant plus grandes puisqu'Adeline avait refusé l'épreuve du bac. Elle n'avait plus aucune contrainte si ce n'était celle de choisir ce qu'elle aimerait faire dans la vie. Elle n'en avait aucune idée. Tout ce qui lui importait à ce moment, c'était de rejoindre ses potes du quartier latin. Elle n'y passait plus des journées entières, elle y avait élu domicile. On ne parlait pas de SDF en cette année 1971. Il n'y avait que des clochards, des riches ou des français moyens. Elle avait donc décidé de vivre avec l'air du temps, près des guitaristes chevelus. Il y avait toujours un copain pour la loger. Personne n'était vraiment à la rue sauf les clochards qui eux, avaient fait ce choix. Ce n'était pas la peine de leur proposer un toit, ils n'en voulaient pas. Ils étaient heureux avec leur coup de rouge, bercés la nuit par les flots de la seine se brisant sous les ponts. Parmi les chevelus imprégnés de musique, elle fit la connaissance d'un anglais, blond aux yeux bleus et qui chantait du Bob Dylan puis elle rencontra Bernard, un Lillois qui traînait sur le pas de porte du Bistrot 27. Le copain de Bernard se faisait appeler Jésus... Cheveux longs très crades et jeans. Pas très catholique le Jésus ! Mais Adeline était intriguée et commençait à s'intéresser à ces deux phénomènes. Elle ne se rendait même pas compte qu'à ne plus rentrer à la maison

depuis si longtemps et n'ayant prévenu personne, elle était en fugue ! Elle n'y pensait pas le moins du monde, elle s'amusait, c'est tout. Son esprit fugace prenait le dessus. Elle vivait l'instant présent, comme elle le sentait, sans aucune mauvaise pensée. Il faut dire que sa maman voyageait beaucoup pour son travail, que sa sœur aînée était invivable et que sa petite sœur la comprenait. Elle n'avait logiquement aucune raison de penser qu'on se faisait du souci pour elle. Elle était donc en fugue ! C'est Bernard qui lui en fit prendre conscience lors d'une discussion sur le pas de porte du Bistrot 27. Ils parlaient beaucoup de tout et de rien. Ils s'entendaient à merveille. Son pote Jésus était beaucoup plus terre à terre – Oh mon Dieu ! - et vidait des verres au comptoir. Adeline n'a jamais su ce qu'ils faisaient là tous les deux, des heures entières. Elle ne posait pas de questions. Un jour, elle comprit qu'ils étaient mal barrés quand ils lui proposèrent de gagner plus d'argent qu'à faire la manche, en devenant michetonneuse. Michetonneuse : c'est occuper les clients pour qu'ils restent longtemps à consommer mais surtout ne rien donner d'autre que des sourires. C'est se faire payer le champagne, c'est faire faire du profit au patron de bar. Adeline a, bien évidemment refusé cette offre. Elle ne manquait pas d'argent et ne traînait pas la rue par nécessité, mais par expérience. Elle avait un toit. Bernard comprit vite la confusion et s'excusa. Jésus, sans aucune éducation, continuait dans ses délires sans jamais rien piger. Adeline ne leur en voulait pas. Elle a toujours été tolérante et sans rancune. Elle devint amie avec Bernard qui passait maintenant une bonne partie de ses journées avec elle. Un soir pas comme les autres, Adeline se mit en tête de poursuivre l'aventure en allant passer quelques jours au bord de la mer. Bernard ne voulait pas suivre mais Jésus décida de l'accompagner. Les voici donc à l'entrée du périphérique, faisant de l'auto stop, direction la manche. Ben oui ! Comme mer, ils ne pouvaient choisir que la manche puisque ce mot leur collait à la peau. Les gens n'ont pas eu peur de Jésus et pourtant il y avait de quoi ! Ils ont très vite pris place dans une voiture qui se dirigeait sur Rouen. Ah ! Qui aurait dit à Adeline qu'un jour Jésus guiderait ses pas ! Jésus cachait des poux sous sa chevelure et des morpions juste un peu au-dessous ! Il avait tout de ce qu'Adeline détestait et ce petit voyage ne faisait que confirmer ce qu'elle pensait. Il devenait de plus en plus macho, aussi lorsqu'ils arrivèrent à Rouen, elle avait déjà en tête de poursuivre seule sa route. Au bout d'une semaine, elle lui dit qu'elle se dirigeait vers le nord, sans lui. Il est donc parti on ne sait où et Adeline s'en fichait pas mal. Elle se remémora cette journée merveilleuse qu'elle avait passée avec sa petite sœur Ghislaine à Brighton. Cela fit tilt dans sa tête et elle visa l'Angleterre. Elle n'avait que deux/trois ronds en poche. Elle prit le bateau. Arrivée sur le sol british, elle pensa que visiter Londres ne serait pas du superflu. Alors, rebelote : le pouce en l'air ! Arrivée à Londres, il fallait bien manger et dormir. Elle

tenta la manche outre-manche. La nuit tombant, elle se mit en recherche d'un abri et finit, après des heures de marche à travers des ruelles sombres et pas trop rassurantes, par trouver un squat occupé par une poignée de chevelus qui jouaient de la guitare. La nuit porte conseil, c'est bien connu. Au réveil, elle décida de trouver un job. A cette époque, c'était assez facile. Elle arpenta donc les boulevards londoniens, de Victoria station vers Piccadilly sans oublier Hyde parc. Elle recherchait une boîte d'intérim. Au cours de cette balade, elle reconnut le quartier où elle avait passé une semaine quelques années plus tôt, dans le cadre des échanges scolaires. Elle était tombée dans une famille très stricte et pleine de traditions. Elle s'y était fortement ennuyée. C'était un quartier résidentiel où les petites maisons étaient toutes pareilles mais heureusement très jolies. Simplement, il fallait rentrer les idées claires pour ne pas de tromper de maison ! Elle ne trouva pas son bonheur en intérim mais dans une association qui affichait boutique sur rue. Ils lui proposèrent un logement et le couvert du midi en échange de travaux de restauration dans une auberge de jeunesse. C'était parfait. Elle arriva dans cette grande mesure de trois étages. Il y avait tout à refaire ! Ils étaient une équipe d'environ vingt jeunes, tous aussi paumés les uns que les autres. Ils refirent le plancher principalement, sur les trois étages. Il y avait une bonne ambiance. Adeline se fit un copain anglais – encore un blond et pourtant elle n'aimait que les bruns en général ! – C'est par lui qu'elle apprit qu'en Angleterre, on peut se faire soigner gratuitement, même si on est étranger. Au moins, tout le monde a le droit à la santé là-bas ! Elle se sentait mieux dans sa peau, entourée de ces amis et travaillant. Elle écrit une longue lettre à sa mère pour sa fête, le 3 janvier. Elle voulait lui faire plaisir et s'excuser de tout le mal qu'elle lui avait fait. Elle eut un autre copain plus tard : un irlandais cette fois ci. Ils passèrent une nuit ensemble et le lendemain matin, il lui avait fauché sa belle montre en argent. Elle en parla aux autres membres de l'association mais personne ne voulut bouger le petit doigt. Un ami écossais, souhaitant lui remonter le moral, l'emmena quelques jours en Ecosse mais, bien que ce petit séjour fut très agréable, Adeline ne pensait qu'à cette trahison. Elle y tenait à sa montre ! Elle décida de retourner à Londres et de porter plainte. Commissariat comme dans les films ! Attente sur une chaise dans un long couloir morose où un inspecteur faisait les cents pas. Bureau du commissaire fumant sa pipe et chapeauté melon. Elle posa plainte et subit un interrogatoire digne de la PJ. Coups de téléphone, attente. Elle ne comprenait pas très bien pourquoi on la faisait patienter si longtemps. Soudain elle pigea qu'ils avaient fait leur enquête – non sur la montre – mais sur elle et qu'au bout du fil c'était sa mère. Deux aimables policiers la conduisirent au bateau et hop ! Retour à la case départ mais sans toucher les vingt mille francs. Elle avait été renvoyée ad patres. Ce qu'il faut savoir, c'est que lorsqu'on vous



renvoie dans votre pays, on vous laisse à la frontière avec dix francs à l'époque, histoire de ne pas être en état de vagabondage. Elle fit donc à nouveau du stop pour rentrer à Paris et retrouva son Bernard bien aimé, encore bercée de l'odeur outre-manche et des airs de Janis Joplin plein la tête. Ils étaient heureux de se revoir et entamèrent une relation, avec affinités cette fois-ci. Ils vivaient d'amour et d'eau fraîche. Adeline n'a jamais cherché à savoir d'où il venait ni ce qu'il faisait à Paris. Il n'était pas très grand et assez bel homme : cheveux châains et yeux marron. Il venait souvent la rejoindre chez elle où ils se cachaient. Personne ne le connaissait dans la famille. Une voisine leur prêtait les clefs de son appartement. Elle était brune, fine, avait alors environ la quarantaine et habitait place du marché St Honoré à Paris 1<sup>er</sup>. C'est chez elle qu'Adeline s'aperçut qu'elle était enceinte alors que sa maman venait d'avoir un accident mortel d'automobile et était soignée à l'hôpital de Lille. C'est comme ça qu'elle sut que les parents de Bernard habitaient cette même ville. Elle était en cours de passer son permis de conduire et n'avait pas un centime d'avance. Elle supplia Bernard de l'accompagner en auto-stop à Lille pour rendre visite à sa maman. Il le fit. Elle lui avait très maladroitement annoncé qu'elle attendait un enfant de lui. A peine arrivés à Lille, ville totalement étrangère pour Adeline, il l'abandonna sur le grand boulevard menant à l'hôpital. Il faisait déjà presque nuit. Elle se retrouvait donc enceinte, seule dans cette ville inconnue, à la nuit et allant voir sa mère mourante.

La succession de leur mère ayant été refusée, Adeline et Ghislaine auraient dû libérer l'appartement de fonction rue du marché St Honoré. Pour une fois, elles ont pu apprécier les bienfaits de la lenteur administrative ! Il ne se passait rien. De ce fait, elles continuaient à habiter là-bas. Elles étaient libres puisque désormais orphelines, entièrement livrées à elles-mêmes et très complices. Ghislaine continuait ses études en classe de terminale. Quant à Adeline, elle était toujours enceinte, délaissée et en recherche de travail. Personne ne connaissait son état, hormis sa petite sœur. L'été battait son plein et toutes deux aimaient se pencher à la fenêtre pour admirer les couleurs et ambiances du marché sur la place. Du haut du premier étage, elles avaient pris coutume de dire bonjour aux deux étudiants éboueurs à leurs heures, lorsqu'ils remontaient la rue. La sympathie s'installa : Julien et Daniel passaient maintenant régulièrement boire le café chez elles. Ils faisaient leurs études à Jussieu près du quartier Saint-Michel. Ils étaient issus de bonne famille et cela transpirait au travers de leurs comportements. Elles étaient heureuses d'avoir enfin rencontré des personnages de leur trempe. Un soupçon d'espoir tournoyait dans leurs cœurs si meurtris par l'accident de voiture dont leur mère avait été victime. Ils finirent par connaître leur triste histoire et décidèrent de les aider, surtout Julien. Il était très grand et portait l'hiver, une toque en fourrure qui lui

donnait un air bolchévique. En parlant d'hiver, novembre arriva vite et le train de sénateur de l'administration se mit subitement en route. Un soir, en rentrant du lycée, Ghislaine trouva des scellés sur la porte. Elle ne se démonta pas et arracha ces fichus cachets de cire mais le lendemain matin, c'est la police qui les délogea illico presto. A peine de quoi prendre le nécessaire et les voici à la rue, à l'entrée de l'hiver ! La trêve hivernale qui interdit les expulsions de novembre à mars n'existait pas en mille neuf cent soixante-douze.

Nos chères petites adolescentes se retrouvèrent donc esseulées, sans aucune ressource, mineures et dans le froid, sachant très bien qu'il ne fallait pas compter sur la famille, alors elles n'ont rien demandé à personne. Ghislaine est partie chez un copain qui avait une chambre de bonnes sous les toits de Paris, près de la place Blanche. Adeline a été hébergée par Julien, rue de la Fontaine au Roi près de la place de la République. Il avait un grand appartement qu'il avait repeint lui-même, en vert, rouge et violet ! Il aimait les chats et leur confectionnait de bons petits plats. Adeline avait beaucoup de tracasseries à solutionner, à commencer par sa grossesse qui était déjà bien avancée. Julien lui conseilla l'avortement. A cette époque, c'était illégal et bon nombre de jeunes filles y laissèrent leur peau en s'avortant elles-mêmes à l'aide d'aiguilles à tricoter. Mais Julien connaissait des médecins qui recommandèrent notre amie auprès d'un collègue aux Pays-Bas. Il fallait trouver six cents francs à l'époque, faire le voyage et, ni vu ni connu, rentrer avec le ventre plat. Facile à dire ! Adeline retournait le problème dans tous les sens. Dans son for intérieur, elle avait l'intime conviction qu'elle ne devait pas avorter, son bébé était bien là dans ses entrailles mais elle savait trop dans quelle embarras elle se trouvait et se résigna à faire ce sacrifice, sans joie mais pleine de courage. Julien ne pouvait pas l'accompagner. Alors elle se rendit à ses anciennes amours du quartier latin, espérant trouver un quidam chevelu pour faire la route avec elle. Elle n'eut aucune difficulté à trouver quelqu'un pour lui servir de chaperon. Il traînait constamment une odeur de voyages au quartier latin. C'était les années d'après soixante-huit et on ne se prenait pas la tête ! Baba cool et love and peace. De plus, Amsterdam était la plaque tournante pour le haschich. Cette route était bien connue. Cinq minutes d'auto stop et les voici déjà installés dans une voiture qui se rendait directement en Hollande. Ils passèrent la frontière belge puis la frontière hollandaise vers une heure du matin. C'est à peine s'ils se sont aperçus qu'il y avait une frontière ! Les postes étaient désertiques et franchissables sans aucun contrôle. Adeline, encore mineure il faut le rappeler, était contente de découvrir les Pays-Bas. Le chauffeur les déposa à la place des Dam qui grouillait de jeunes et moins jeunes et ils passèrent la nuit là, bercés par les guitaristes. Chacun avait son duvet. Cela ne choquait pas, c'était usuel à Amsterdam. Le lendemain, après un petit déjeuner pris

dans un bar, Adeline se rendit seule chez le gynécologue auprès duquel elle avait été recommandée. Elle y alla à pieds, se faufilant parmi les innombrables bicyclettes noires qui dansaient au rythme des pavés. Elle fit au moins six kilomètres avant d'arriver vers la sortie de la ville, dans un quartier résidentiel. Toutes les maisons étaient magnifiques. Elle traversa des mètres et des mètres de prairies bien vertes et fleuries. Il y a beaucoup d'espace dans ce pays. Tout était d'une grande propreté. Le docteur l'attendait. Il lui expliqua comment l'avortement allait se passer dans son cabinet et lui donna l'adresse d'une bonne famille chez qui elle pourrait trouver un emploi de servante, afin de récolter la somme pour payer l'intervention.

Notre aventurière se rendit à cette fameuse adresse et trouva porte close. Elle y retourna plusieurs fois mais il n'y avait jamais âme qui vive. Elle n'insista pas plus que cela car plus elle avançait dans le temps et plus elle voulait le garder cet enfant ! Elle renonça très vite à cette affaire qui lui semblait douteuse et retourna place des Dam avec la ferme intention de rester quelques jours pour visiter. La personne qui l'avait accompagnée fut très déçue de sa décision. Ils se fâchèrent et Adeline continua seule mais soulagée dans son âme. Elle allait assumer sa grossesse et qu'importe le qu'en-dira-t-on. Elle s'était toujours débrouillée jusque-là et devait y arriver. Elle se sentait presque heureuse et puis elle savait qu'à sa majorité, elle toucherait sa part d'assurance vie. Donc, c'était jouable. Elle le voulait son bébé, il fallait simplement en prendre conscience et ne pas se laisser embarquer dans ces idées réactionnaires de l'époque. A Amsterdam, on pouvait vivre sans argent. Sur les canaux, il y avait des péniches aménagées en bar du style boîtes de nuit. On pouvait y passer de longues heures sans consommer. Ces bars étaient bondés de jeunes et tout le monde se côtoyait, sans aucune arrière-pensée. Le seul hic était qu'il flottait un halo de fumée de haschich, mais après tout, ça aidait à se reposer. Adeline aimait beaucoup remonter la petite rue depuis la place des Dam jusqu'aux canaux. C'était tout en couleurs et les baraques de frites sentaient bon. Elle y a vu les dames en vitrines ! Ça : c'était moins chouette. Elles faisaient étalage, il ne leur manquait que le code barre. C'était de la viande sans cellophane puisqu'à l'époque l'usage du préservatif n'était pas monnaie courante. Et puis elle a vu aussi le fameux port d'Amsterdam avec ses marins qui chantent et qui boivent et qui pissent, comme l'a si bien décrit Jacques Brel. Elle était très ravie de son petit voyage mais il lui fallait se résigner à rentrer en France car elle n'avait plus un sou en poche. Elle s'installa à l'entrée de l'autoroute, le pouce en l'air. Aussitôt, une voiture l'emmena mais pas très loin, cette fois-ci. La personne la déposa à une sortie et Adeline se repositionna pour continuer sa route. Seulement voilà ! L'auto-stop sur l'autoroute est interdit et Oh surprise... c'est le panier à salade qui s'arrêta et la fit monter à

bord ! Zut, elle n'avait pas pensé à ça. Direction le commissariat puis enquête. Elle passa du statut « gentille touriste » à celui de « vagabondage » aux yeux de la loi car elle avait moins de dix francs sur elle. Qui dit vagabondage en Hollande, dit exclusion du pays. Le fourgon l'emmena à la prison d'Utrecht. Cette belle bâtisse moyenâgeuse lui aurait plu en tant que touriste mais là, elle devait se contenter des joies du cachot : une paillasse en bois, une lucarne très haute avec des barreaux de fer, un tabouret, le garde qui lui passait la gamelle par l'oculus de la lourde porte et la lune au travers des barreaux. Le matin : réveil à six heures sonnantes pour aller faire la toilette dans cette espèce de mangeoire à cochons. Pas d'eau chaude, pas d'intimité non plus. Toutes les filles nues et en rang d'oignon. Pas plus de chauffage que de beurre en branches. Au bout de vingt-quatre heures, les gardiens sachant qu'Adeline n'avait rien fait de mal et qu'elle était enceinte, l'invitèrent à jouer aux cartes avec eux. Là, au moins, elle était au chaud et mangeait des petits gâteaux. Elle est restée trois interminables jours dans cette prison puis le fourgon est venu la rechercher pour l'emmener à la frontière belge où elle a à nouveau été internée dans une pièce sans fenêtre et aux murs capitonnés pour qu'elle ne se tape pas la tête contre les parois. A midi, elle eut droit à une assiette à soupe de yaourt à la fraise, à cause de son état. En fin de journée, ils l'inscrivirent dans un énorme livre, en rouge puis ils apposèrent un tampon sur sa carte d'identité, en rouge toujours : « interdit de séjour aux Pays-Bas pour dix ans ». Ils l'ont libérée vers vingt-deux heures, tout en lui remettant les dix francs réglementaires. Et ensuite vogue la galère ! Débrouille toi ma grande pour rentrer à Paris !

Il faisait nuit noire. Adeline a marché, marché, marché jusqu'au petit matin où une voiture s'est arrêtée et l'a rapatriée dans ses pénates où elle accoucha d'un adorable petit garçon, avec un mois d'avance, mais tellement heureuse d'avoir échappé à cette mise en quarantaine d'un petit fœtus qui ne demandait qu'à vivre.

Retour chez Julien. Adeline lui raconte son petit périple et ils décident d'un commun accord qu'ils resteraient ensemble jusqu'à l'accouchement. Ensuite, elle vivrait sa vie de son côté et lui aussi. C'était sa manière de la protéger tout au long de la grossesse. Julien avait de délicates attentions vis à vis des femmes. Je me souviens d'une fois où il avait fait lever une personne dans le bus pour qu'Adeline puisse s'asseoir. Il était très ingénieux. Lors de son emploi comme « poubellier » à la ville de Paris, il pigea vite que les gens jettent tout et n'importe quoi et qu'il y avait de l'argent à se faire. La journée, il allait en cours à la fac et la nuit, avec Adeline, ils faisaient la tournée des poubelles de fourreurs dans le quartier du Marais. Ils rapportaient des sacs et cartons de chutes de cuir et fourrure qu'ils travaillaient chez Julien. Ils confectionnaient entre autres, des gilets sans manches. Il n'y avait ni coutures,

ni boutons, seulement des rivets et crochets. Adeline a toujours la pince à riveter dans sa boîte à outils et je crois qu'elle l'emportera dans sa tombe car c'est le seul souvenir qu'elle a de lui et ce mec-là : elle lui doit toute sa reconnaissance. Ils fabriquaient aussi des « boas », longues écharpes faites de queues de renards gris ou bleus. Lorsque Julien n'avait pas cours, ils allaient vendre leur trésor devant la fac ou dans le métro. Ça marchait bien ! Julien pensait aussi beaucoup. Il se mit à la recherche d'un logement pour Adeline, pour quand elle aurait son bébé. Elle ne le savait pas. Un jour, il l'emmena en balade vers le haut de Belleville, près du parc des Buttes Chaumont, plus exactement rue des solitaires... rue prédestinée ? Cela se pouvait bien. Eddy Mitchell a chanté la rue des solitaires. C'est une petite rue sombre qui mène à la place des Fêtes dans le 19ème. Non loin de là, se trouvent des studios d'enregistrement. Les maisons, hautes de quatre étages maximum, cachent des cours et arrière-cours assez sympathiques. C'est là, au fond d'une cour, qu'il lui avait déniché un petit studio meublé. Il avait payé la caution et les six mois à venir. Il lui donna les clefs : elle était chez elle et s'y installa vers son sixième mois de grossesse. Elle avait pour voisine une dame d'un certain âge qui s'était mis dans la tête d'adopter son enfant à la naissance ! Adeline l'écarta vite fait bien fait de sa route. C'est terrible : lorsque vous êtes seule, vous êtes une proie permanente. Les gens s'imaginent que seule avec un enfant et pratiquement sans famille, signifie faible. Erreur, Oh désespoir ! Adeline aimait beaucoup ce quartier et allait quotidiennement marcher trois, voire quatre ou cinq heures au parc. Elle ne grossissait que très peu. Ghislaine était contente pour elle. Elle avait gardé le contact avec les frangines et voilà pas que sa sœur mexicaine débarqua pour voir le studio. Adeline ne voulait pas que ses sœurs soient au courant de sa grossesse. Le Mexique est resté quelques semaines, a dormi à côté d'elle dans son grand lit et n'y a vu que du feu ! Tant mieux. Adeline était heureuse dans son petit studio face aux Buttes Chaumont. Julien venait la voir régulièrement ainsi que sa petite sœur Ghislaine. Elle se laissait vivre car, à ce stade de sa grossesse, il eut été utopique d'espérer trouver un travail. Donc, elle se suffisait du chiche mandat que son oncle lui envoyait mensuellement au titre de l'assurance vie de sa maman, qu'il avait placée en bons du trésor. Elle n'était absolument pas préparée, ni à l'accouchement, ni à mater, ses parents étant décédés alors qu'elle était bien trop jeune pour avoir été éduquée à la maternité. Elle n'avait jamais consulté un médecin et ne savait pas qu'elle avait droit aux allocations familiales. Heureusement que sa grossesse se déroulait sans soucis. Julien pensait certainement qu'elle était avisée de toutes ces choses et ils n'en parlaient pas. Depuis quelques jours, elle avait très mal dans le ventre. Elle en était au huitième mois de grossesse. Elle se disait que cela allait passer mais un soir, la douleur n'étant plus supportable, elle

appela le Samu. Dans la panique, elle ne pensa pas à prévenir sa petite sœur, ni Julien. Le Samu la transporta à l'hôpital Lariboisière car c'était le plus près de chez elle. Manque de place ! On ne l'examine pas et on la transfère à l'hôpital Louis Mourier à Colombes, dans les hauts de seine. Diagnostic : vous êtes sur le point d'accoucher mais comment est-ce possible ? Vous n'êtes pas plus grosse qu'une pomme ?? Adeline leur expliqua qu'elle marchait beaucoup et que son alimentation n'était pas forcément adaptée. On lui attribua une chambre, on la bourra de tranquillisants, espérant qu'elle passerait la nuit. Aucun médicament ne calmait sa douleur et elle hurlait, terrorisée. Comment allait-elle faire pour accoucher, elle qui tournait de l'œil à la moindre goutte de sang ? Et puis comment ça se passe un accouchement ? Je pense, rétroactivement, qu'elle a fait le maximum pour ne pas à avoir à accoucher car ce supplice dura trois jours et trois nuits. Elle hurlait et n'accouchait pas... Dame nature devait bien rigoler ! Elle ne pouvait pas rester enceinte ad vitam aeternam ! La peur n'évitant pas le danger, son fiston prit les devants et elle se retrouva en salle de travail. Face à elle, la pendule indiquait 14h45. Nous étions le 17 février 1973. A cet instant précis, on annonça à Adeline une visite. Qui donc peut bien être dans la salle d'attente ? Elle n'avait prévenu personne. Sa sœur du Berry, certainement très intuitive, était venue du fin fond de sa campagne pour lui faire un petit coucou. Ne trouvant personne rue des solitaires et les voisins lui ayant parlé du Samu, elle comprit vite. Elle se rendit à l'hôpital le plus proche qui n'a pas été fichu de lui dire où on l'avait emmenée. Elle contacta tous les hôpitaux du coin et finit par trouver pour arriver pile poil ! Comme un cheveu sur la soupe. L'accouchement s'était très bien passé : le petit bout de chou était né, prématuré mais merveilleusement en bonne santé. Il n'était pas gros ! 2 kg 300. Il était grand ! 53 centimètres. D'office, on le mit en chambre chaude, à cause de son poids mais Adeline a quand même eu l'immense bonheur de sentir son petit corps chaud sur son ventre. Un accouchement, c'est plus de plaisir que l'acte d'amour ! ... C'est l'pied ! On la laissa deux heures en salle de repos, puis on la monta dans sa chambre. Elle était en pleine forme ! Elle partit direct prendre une douche. L'infirmière ne la trouve pas dans sa chambre : Panique à bord ! On la cherche partout. Elle a pris un sacré savon au sortir de la douche « Non mais, ça ne va pas ! On reste couchée après un accouchement ! Vous auriez pu laisser votre peau sous la douche ! » « Ah bon, savais pas ». Il n'y eut pas de conséquences. Elle pétaït tellement la forme qu'elle s'ennuyait et puis rester alitée, ce n'était pas son genre ! Elle n'a jamais supporté l'oisiveté. Alors elle commença à se balader dans l'hôpital jusqu'au moment où elle trouva où se situait la chambre chaude. Elle alla admirer son bébé. Il portait un bracelet avec son nom. Elle eut soudain un doute : et s'ils s'étaient trompés de bébé ? Elle l'observa sous tous les angles et repartit rassurée, après avoir compté

les doigts de pieds. Allez savoir pourquoi Adeline a ce truc. A la naissance de sa fille en 1976, elle a aussi compté les doigts de pieds. Elle avait entendu dire qu'on ne restait hospitalisée qu'une semaine après un accouchement. Elle attendait avec impatience l'heure de la sortie. Lorsqu'au bout de quatre ou cinq jours, elle se renseigna sur la date fatidique, on lui prétextait que, comme elle allaitait son enfant qui était en chambre chaude, il fallait qu'elle reste là. Il faut dire qu'elle était une vraie vache à lait ! Son fils étant dans sa couveuse, on lui tirait le lait à l'aide d'une machine. Elle remplissait des litres de biberons chaque jour ! Son lait allait en priorité à son bébé, bien sûr, mais aussi à tous les bébés prématurés du secteur. Au moins elle a fait sa BA mais elle s'était bien fait gruger par l'hôpital ! En effet, elle apprit par la suite qu'elle pouvait vendre son lait, mais on s'était bien gardé de le lui dire. Tout au long de sa – je dirais « détention » - car elle n'était pas du tout d'accord pour rester cloîtrée en ce lieu qui lui semblait bien plus inhospitalier qu'hospitalier, elle eut droit à un défilé d'assistantes sociales. Cette initiative était certainement due à sa sœur berrichonne. Encore une fois, les frangines voulaient gérer sa vie alors qu'elles ne connaissaient pas le quart de ce qu'elle vivait ! Cela partait certainement d'un bon sentiment mais quelle purge ! Vous pourrez constater qu'au fil du temps, Adeline a eu maintes occasions de nourrir une certaine haine pour les services dits sociaux. Mais revenons à sa situation de jeune mère célibataire, mineure, orpheline et qui a son tuteur à neuf cent kilomètres de là. La loi dit que dans ce cas-là : on ne sait pas élever un enfant. Y a pas à discuter, c'est écrit dans les textes. Peu importe la personnalité de la mère ni l'amour qu'elle porte à son enfant. Alors, sous de grands airs fraternels, on vous questionne, on vous épie, on cherche la petite bête... la main toujours prête à décrocher le téléphone (j'allais dire la main sur la gâchette) pour faire intervenir la DASS. Non mais ! Quel toupet a le gouvernement ! Adeline n'avait rien demandé, elle. Elle voulait simplement rentrer chez elle et élever son bébé. Non mais ! De quoi me mêle-t-on ? Elle répondit à toutes les questions possibles et imaginables, elle prit sur elle pour ne pas envoyer bouler ces fonctionnaires. Elle était très en colère et c'était un miracle que son lait n'ait pas tourné ! Ces foutues employées de l'état n'ont même pas été fichues de la renseigner sur ses droits et devoirs. Jamais, elles ne lui ont dit qu'il fallait qu'elle reconnaisse son enfant. Elle ne pouvait pas le deviner ! Pour elle, le simple fait d'avoir accouché faisait preuve que c'était bien son enfant et elle n'avait pas un instant imaginé qu'il fallait qu'elle aille le déclarer à la mairie. De toute façon, elle ne pouvait pas se rendre à la mairie puisqu'on la gardait en otage à l'hôpital. Eh bien, ces dames n'ont même pas eu l'idée d'aborder le sujet. Elles ne lui ont pas dit non plus qu'elle pouvait faire une demande d'allocations familiales. Sa sœur berrichonne finit par comprendre son désarroi et contacta l'association des « Ailes Brisées ».

Depuis le décès de leur papa en 1965, elles avaient été convoquées quelques années de suite par les « Ailes Brisées » pour l'arbre de Noël. Cette association s'occupait des veuves et orphelins d'aviateurs militaires, cependant la famille d'Adeline était reconnue pour avoir été là dès l'origine de l'aviation en France et bien que civil, le papa était moniteur instructeur. Son parcours en tant que pilote était honorable. Avec son frère, le tuteur d'Adeline, ils avaient été réquisitionnés pendant la guerre car ils étaient d'excellents pilotes. Les « Ailes Brisées » les avaient donc acceptés dans leur cercle, place St Augustin à Paris.

Adeline ne revit Bernard, toujours dans le quartier St Michel et par un heureux ou malheureux hasard, que lorsque son bébé avait environ trois mois. Elle le lui présenta et il eut pour réaction de lui proposer de l'argent. Elle repoussa cette énorme plaisanterie et n'eut plus jamais de nouvelles.

Je vous le dis ! Préférez les associations aux services sociaux. Elles sont beaucoup plus efficaces car à notre écoute. Les Ailes Brisées ont été une bénédiction dans la vie d'Adeline. Lorsqu'elle était à l'hôpital en train d'allaiter tous les prématurés du coin, les Ailes Brisées lui cherchaient un nouveau logement. Elle n'était pas au courant. C'était une action de sa sœur avec cette merveilleuse association. Il valait mieux qu'on lui réserve la surprise car elle n'envisageait pas une seconde de quitter son studio de la rue des Solitaires. Elle y était heureuse mais il était évident que ce lieu était trop petit et manquait de confort pour recevoir son bébé. Donc, ils ont bien fait et Adeline n'a pas eu son mot à dire, fort heureusement ! Ah, elle n'est pas toujours facile à vivre. On la maintint trois mois dans cet hôpital, juste le temps de faire toutes les formalités à sa place. Par un beau jour printanier, les Ailes Brisées la contactèrent pour lui annoncer sa sortie tant espérée. Il fallait qu'elle se rende à Bobigny, dans la Seine St Denis (le neuf trois comme on dit maintenant (93)). Elle alla à la gare de Colombes avec son bébé dans son couffin. Cela lui parut être le bout du monde ! Elle ne connaissait absolument pas cette banlieue et elle marcha, marcha, se perdit et remarcha encore. C'est lourd un couffin, même si le bébé dedans ne pèse que quelques kilos. A la gare de Bobigny, les Ailes Brisées et la sœur d'Adeline l'attendaient, impatientes de lui faire la surprise. Elles remontèrent une longue rue, débouchant sur une petite résidence HLM (Habitation à loyer modéré... ce qui était vrai à l'époque. De nos jours, il n'y a plus rien de modéré !). 1<sup>er</sup> étage droite : on lui remet les clefs. « Voici ta nouvelle maison ». C'était un F3, spacieux et clair avec balcon. Depuis la grande baie vitrée, on apercevait les enfants jouer sur la pelouse. Quel beau cadeau on lui avait fait là ! Les Ailes Brisées lui avaient en plus, obtenu les soins gratuits à 100 % et pour elle et pour son bébé. Ils avaient également obtenu un an de lait et couches gratuites. Adeline n'avait plus qu'à trouver un job et une nourrice. Les Ailes Brisées lui



proposèrent un poste dans l'armée qu'Adeline refusa par peur. Cela a été une de ses plus grosses gaffes ! Elle était profondément antimilitariste alors qu'elle ne connaissait rien de l'armée. Ce qu'on lui proposait était un poste civil dans l'armée. Elle aurait eu un salaire correct et un avenir tout tracé mais il faut croire que tel n'était pas son destin ! Elle préféra galérer encore un peu... Stupide Adeline à qui la vie n'avait pas été enseignée ! Deux énormes boulettes et toutes les deux en rapport avec l'armée : la demande en mariage de Christian, son militaire et un poste de rêve pour bien démarrer dans sa nouvelle vie. Voilà les dégâts de parents disparus trop tôt pour pouvoir prévenir des pièges du quotidien. Adeline n'avait aucune base, aucun repère et ne vivait que par l'opération du Saint Esprit, au jour le jour.

Elle était désormais balbynienne dans le neuf trois. Ne cherchez pas l'erreur ! J'enlève le décodeur : les balbyniens et les balbyniennes sont les habitants de Bobigny. Je vous rassure, il n'y a rien de contagieux ! Adeline avait beau regarder autour d'elle, elle ne voyait plus ces vieilles pierres qui font le charme de Paris. La banlieue de ce côté-ci n'est faite que de béton. Seule subsiste la vieille église avec son clocher. Elle est perdue, je dirais même cernée par des tours froides de chez froides. Elle semble irréaliste ! Le clocher atteint le cinquième étage du bloc d'en face. On imagine la joie des locataires lorsque les cloches sonnent. Pour se rendre au centre-ville, Adeline devait descendre la longue petite rue. Tout en bas se trouvait un arrêt de bus. Combien de fois l'a-t-elle remontée cette rue, son bébé dans un bras, ses courses dans l'autre, le souffle haletant et bravant tous les temps. A part le béton, il y avait aussi l'immense centre commercial avec son parking souterrain. C'était la seule attraction du coin. Lors de la venue du père Noël pour animer un peu ce paysage futuriste et alors que le bébé d'Adeline commençait à peine à marcher, elle se rendit à la banque face au supermarché. Trop chargée, le petit restait à ses côtés dans ce lieu sécurisé et jouait avec des prospectus. Adeline remplit ses papiers et décida d'emmener son fils voir le père Noël à une centaine de mètres, au centre du centre. A sa grande surprise, le petit avait disparu ! Il n'était plus dans la banque ! Horreur et désespoir... Elle demanda tous alentours et tous azimuts si quelqu'un l'avait aperçu. Rien... panique à bord. Elle fit faire une annonce micro. Rien... Personne ne se manifesta. Adeline arpenta les multiples allées bien décorées en se fichant bien de tout ce cinéma clinquant et quelle ne fût pas sa surprise de trouver son chérubin dans les bras du père Noël ! La banque, ça l'ennuyait, alors il était allé voir le père Noël de son propre chef, comme un chef du haut de ses trois pommes. Et le père Noël n'avait pas entendu l'annonce... ben oui ! À cet âge, on est un peu sourdingue ! Ca : c'était pour la petite anecdote. Adeline se sentait bien dans son F3 à Bobigny, hormis ses voisins très snobs, voire parvenus et qui la zieutaient derrière le carreau car je le rappelle : à cette époque, une mère célibataire était une tare. Alors

on épiait ses moindres gestes, des fois qu'il y aurait lieu d'alerter la DASS encore une fois ! Elle les ignorait ces voisins, seul moyen de ne pas être perturbée. Très vite, elle se mit en recherche de travail car maintenant, elle devait assumer le loyer et l'éducation de son fils. Cela n'a pas été difficile. Elle se rendit dans une boîte d'intérim et commença quelques jours après dans une usine à Pantin. Usine de parfums bien renommée mais que je ne citerais pas puisqu'il ne faut pas faire de pub. Adeline ne fit pas le pantin à Pantin. Elle travaillait avec sérieux et avait trouvé une nourrice non loin de chez elle. Tout allait bien. Les parfums, ça tourne la tête ! Adeline avait une bonne copine, un peu beaucoup réac et qui ne se laissait pas faire ! Elle habitait à Paris et toutes deux sympathisèrent. Elles travaillaient à la chaîne. Les flacons défilaient sur un tapis roulant et il fallait avoir de bons réflexes pour mettre les bouchons sur les bouteilles ! Ce boulot était très déprimant. La même et sempiternelle chose à longueur de journée. Le quartier, heureusement, était assez sympathique. L'usine se situait près du canal de l'Ourcq, à deux pas de la gare. C'est là que les deux comparses mangeaient le midi. Adeline eut vite un petit ami qui travaillait lui aussi dans ces senteurs. Il avait une belle gueule. Un soir, il décida de faire une virée avec ses copains et demanda à Adeline de l'accompagner. Comme elle n'était pas curieuse, elle accepta sans poser de questions. Donc elle ne savait pas où il l'emmenait mais elle n'en avait cure puisqu'elle était avec lui. Elle pensait être en sécurité. Il faisait nuit. Ils prirent place dans la voiture d'un pote. Le mec d'Adeline était à l'avant et elle : derrière avec deux autres potes. Il lui parut bizarre et décevant qu'il ne se mette pas à côté d'elle mais bon... Elle ne fit aucune remarque ni remontrance. Au bout de quelques kilomètres sur les petites routes longeant la nationale 1, les deux lascars à l'arrière commencèrent à vouloir tripoter Adeline qui les remit gentiment en place. Son ami ne bronchait pas. Ils insistèrent lourdement. Adeline se fâcha et demanda à son ami d'intervenir. Il ne broncha toujours pas ! Adeline comprit alors qu'il l'avait emmenée dans un traquenard. Elle piqua une crise de nerfs et leur demanda de stopper la voiture. « Je veux descendre ici ». Ils se payèrent sa tête « On est en rase campagne ! Tu vas rentrer à pieds et dans la nuit ? » « Oui ! Je veux descendre ! ». Ils stoppèrent la voiture et notre pauvre victime se retrouva dans le fossé car forcément, il pleuvait comme dans les films d'épouvante. Ils partirent sur les chapeaux de roues puis stoppèrent un peu plus loin, pensant qu'elle allait les rejoindre. C'était bien mal la connaître ! Elle s'était mise en route dans le sens opposé. Elle n'y voyait rien. Il n'y avait pas de trottoir et il faisait froid. Ils firent demi-tour pour la récupérer. Elle se cacha derrière un buisson. Ils l'ont cherchée et en vain, ont laissé tomber l'affaire. Adeline marcha toute la nuit jusqu'à sa maison. Le lendemain, ils furent très surpris de la voir à son poste de travail. Inutile de vous dire qu'elle quitta ce salopard.

Ce travail à la chaîne ne lui plaisait pas du tout et elle commença à chercher un autre boulot, surtout après sa petite mésaventure. Elle avait ouï dire que la grande distribution de la porte de la Villette (c'est là qu'on tranche le lard), à deux pas de là, embauchait. Elle n'envoya pas de CV mais se présenta directement au service du personnel, un soir. Le lendemain matin, elle commença son nouveau job de responsable du rayon jouets. C'était déjà plus plaisant ! Cependant, elle avait tout à apprendre, non pas pour le côté visible du rayon, car faire une jolie présentation, organiser pour attirer le client, elle faisait cela avec une aisance déconcertante. Ce qui lui posait problème était la partie « réserve ». Elle devait gérer le stock, passer les commandes, ranger la réserve et là... Pas douée ! Elle ne connaissait rien en gestion et on ne lui avait rien appris, ni montré ! C'était système D. Son rayon avait beaucoup de succès et de ce fait, on lui pardonnait son manque de maturité dans le domaine. Face au rayon jouets, il y avait une grande glace dans laquelle elle apercevait le rayon pâtisserie. Au fil du temps, elle commença à remarquer qu'une toque blanche la regardait avec insistance. Comme elle est un peu myope, elle ne voyait qu'une silhouette qui ne lui déplaisait pas. Pour tenter de mieux discerner ce qui se cachait sous la toque blanche, elle s'approchait du miroir et plissait les yeux, ce qui fut interprété comme une réponse favorable aux avances ! Dangereux d'être miro ! Pendant que ce petit jeu prenait de l'ampleur, un autre responsable lui faisait comprendre son amitié naissante. Il était assez bel homme et ressemblait à Johnny Halliday mais Adeline ne ressentait aucune affinité. Elle accepta donc son amitié, sans plus. Il était très gentil.

Le fils d'Adeline avait maintenant six mois et elle avait une vie stable. Tout allait bien, ce qui, dans sa vie, n'était pas compatible ! Elle commença à aborder le retour de couches, à son insu car elle ne savait même pas ce que cela signifiait ! Elle perdait du sang, ce qu'elle prenait pour le retour de son cycle menstruel et elle était contente. Cela durait et durait et durait, elle perdait de plus en plus et maigrissait à vue d'œil. Sa silhouette s'affinait et elle se disait que ce n'était pas plus mal. Au bout de trois semaines, elle ne perdait plus du liquide, non ! Elle perdait des trucs bizarres. On aurait dit des morceaux de foie. Elle s'inquiétait fortement et prévit d'aller voir le médecin lorsque la paie arriverait. Elle a ce gros défaut ! Il faut qu'elle soit pratiquement à l'article de la mort pour se décider à consulter. Elle n'a aucune confiance dans la médecine traditionnelle.

Entre temps, on l'avait changée de poste car il fallait remplacer quelqu'un au rayon boucherie. Jamais, plus jamais, elle n'acceptera un poste en boucherie ! On y travaille dans le froid et pour elle, qui ne supporte pas la vue du sang, elle devait mettre en barquette des containers

entiers de tranches de foie baignant dans une mare de sang plus rouge que rouge ! Décidemment, sur ma foi, le foie et pour cette fois la mettait en effroi. Le seul côté plaisant de ce boulot ingrat, voire ingrat double pour l'occasion, était que pour filmer les barquettes, ils utilisaient un appareil chauffant sur lequel elle se faisait cuire des petits bouts de côtes de porc. Là : elle se régala.

Elle faiblissait de jour en jour à cause du retour de couche et un midi, elle fit un malaise. Son pote de responsable l'emmena dans sa voiture à la clinique la plus proche qui l'envoya illico presto en ambulance à l'hôpital Lariboisière à Paris. Examens puis direction la salle d'opération. La voici étendue sous un énorme spot qui, à lui seul, la fait déjà frémir. Tout s'agite autour d'elle. On apporte ce qu'elle pense être un goutte à goutte pour lui redonner des forces ou bien pour l'anesthésier, mais non ! On installe une poche de sang et elle comprend qu'elle va être transfusée. Elle panique, elle se sent mal. En une fraction de seconde, elle voit défiler son fils, son père, sa mère, tous les gens qu'elle affectionne puis... plus de son, plus d'image. Elle se réveilla je ne sais combien de temps après dans une chambre d'hôpital. Elle se renseigna sur ce qu'on lui avait fait, sur ce qu'elle avait bien pu avoir comme maladie. On lui avait transfusé deux litres de sang, on lui avait fait une célioscopie puis un curetage. Elle avait tout simplement fait une anémie. Rassurée, elle retrouva son appétit. Elle réclama à manger. « Non, non ! Vous ne mangerez que ce soir ! » Oh rage, Oh désespoir ! A la tête de son lit, était suspendue une poubelle. Adeline trouvait cet emplacement pour le moins pas très hygiénique au sein d'un hôpital. Par curiosité, elle ouvrit la poubelle et crut halluciner ! Des centaines de moucheron, heureux d'être libérés, s'envolèrent et tournoyèrent au-dessus de sa couche. Elle fut soudain prise d'une envie folle de se sauver. Le toubib arriva et lui affirma qu'elle serait chez elle dans trois jours. OUF ! Elle retourna dans ses pénates, une ordonnance à la main. Point de médicaments prescrits. Cette ordonnance indiquait de manger de la viande de cheval crue midi et soir pendant trois mois. Original non ? Cela plaisait bien à Adeline qui appliqua ce régime à la lettre et fut sauvée. Merci à ce toubib ingénieux qui, pour une fois, allait dans le sens des pensées d'Adeline.

La première chose que fit Adeline à sa sortie d'hôpital, fut de récupérer son fils que la nourrice avait gardé pendant son absence. Elle s'en occupait très bien, trop bien ! Et suggéra de lui laisser encore un mois ou deux, afin qu'Adeline puisse se rétablir au mieux. Ceci partait d'un bon sentiment, sans aucun doute, mais Adeline, très intuitive, sentit à nouveau le piège. Qu'est-ce qu'elles avaient toutes ces femmes, à vouloir lui piquer son enfant ? Elle reprit son petit ange sur le champ et chercha une autre nourrice. Elle avait le temps ! Le docteur avait prescrit trois mois d'arrêt. Pendant ces trois mois, son pote de responsable retenta sa chance,

lui chantant « la maladie d'amour » de Michel Sardou. Il a fallu qu'elle lui réexplique qu'elle ne voulait pas de lui. Ceci a le don de la mettre en colère : quand elle dit "non", cela signifie "non". Il finit par la laisser tranquille.

Elle retrouva son poste de responsable du rayon jouets. Elle avait toujours devant elle ce grand miroir où se reflétait inlassablement la toque du pâtissier. Sous la toque, il y avait des cheveux longs et sous les cheveux longs, savez-vous quoi qu'y n'y avait ? Des yeux. Des yeux d'un bleu très clair qui semblaient percer ce miroir. L'inévitable arriva. Non ! Je vous vois venir... Non ! Le miroir n'a pas craqué mais Adeline, oui. Décidément entre la toque russe de Julien et celle du pâtissier, Adeline devenait complètement toquée ! Premier rendez-vous un soir, premier baiser sur sa mobylette. Ils se revirent un certain temps pour ne pas dire un temps certain car ils se mirent en ménage. Il était très gentil avec le fils d'Adeline. Ses quelques amis la mettaient en garde "Attention ! Il raconte partout qu'il est avec toi car tu dois toucher l'assurance vie de ta mère". Adeline pensait que tous ces gens étaient médisants et jaloux. Etant difficilement influençable et un peu têtue, bornée, certes mais la vie lui avait déjà appris la méfiance, elle ne tenait pas compte de ces propos. Dans le cas présent, elle aurait dû... Il n'y a jamais de fumée sans feu. Ils menaient une vie de couple tout à fait normale. Sa petite sœur leur rendait visite régulièrement. Elle n'aimait pas son mec, elle non plus mais la respectait. Un soir de délire, Adeline lança comme ça "Et si on se mariait ?", s'attendant bien évidemment à une réponse négative, vu le peu de sérieux que les hommes avaient envisagé avec elle jusque-là. "Oui, d'accord !" ... Merde ! Il a dit oui... Quelle idiote ! Tant pis. Trop tard, on ne badine pas avec l'amour et elle était trop fière pour faire marche arrière. Après tout, ils s'entendaient bien, alors pourquoi pas ? Le seul truc qui la dérangeait était les dimanches dans sa famille. Systématiquement et régulièrement, il fallait aller manger en famille le dimanche. Le pavillon de ses parents grouillait de ses frères et sœurs. Ils passaient le dimanche entier à table. En bout de cette immense table, trônait la matrone, sa maman. Elle était russe et s'était mariée avec un français au cours de la dernière guerre mondiale. C'était elle qui tenait les rênes, telle la plus grande des poupées russes avalant les petites. Ces dimanches étaient interminables et Adeline s'ennuyait profondément. La seule affinité qu'elle y trouvait était avec le chat Mamouska. La future belle-mère cuisinait très bien. Le plus fort des forts était le repas Pascal, selon la tradition russe. Cette femme était également une grande artiste. Elle avait fait de hautes études de médecine et d'art dans son pays. Elle peignait des tableaux dignes d'être exposés au Louvre mais elle refusait toute vente ou publicité. Elle les gardait chez elle, accrochés aux murs.

C'est donc un dimanche qu'ils annoncèrent leur mariage à venir. Réaction à chaud de la belle-mère "Elle ne doit pas se marier en blanc car elle est impure vu qu'elle a déjà un enfant"... Réaction à chaud d'Adeline : Oups ! Dur dur d'encaisser le coup ! Voilà donc comment elle était perçue dans la famille. Et comme la matrone avait le pouvoir sur ses troupes, Adeline n'avait plus qu'à la fermer. Bon, contre infortune bon cœur, on va faire avec ! La dessus, elle surenchérit "Pas d'église non plus puisqu'elle est impure" et son très faible de mec devant sa maman "Pas d'église ! Suis d'accord". Tous les rêves de jeune fille d'Adeline s'écroulèrent sur ces mots. Le prince charmant, la belle cérémonie, ce n'était que dans les films ! Adeline choisit quand même la date du mariage, elle avait droit à un peu de liberté d'expression cependant dans cette prison dorée, sous l'œil vigilant du geôlier. Vue sa grande déception et pour être sûre de ne pas oublier la date fatidique, elle décida qu'elle se marierait le lendemain de son anniversaire, soit le 9 novembre 1974. C'était également une façon de fêter ses vingt et un ans, soit sa majorité.

Préparatifs en grand : la belle-mère s'occuperait du repas et ça se passera chez elle... Au hasard ! C'était la part de la belle famille. Comme la tradition le veut, chaque famille paye sa part sauf que du côté d'Adeline, sa famille se résumait à elle avec son fils, sa petite sœur et sa sœur berrichonne. Autrement dit : Adeline paya la robe de mariée, le costume de son futur, les alliances. Tout le monde s'en fichait pas mal qu'elle paye puisqu'elle devait toucher l'assurance vie de sa maman à ses vingt et un ans. Décidemment, Adeline commençait à avoir la preuve que ses amis avaient vu juste. Elle apprit à ses dépens et à l'insu de son plein gré, comme dirait l'autre, qu'il y a toujours une part de vérité dans les ragots. Elle a eu cette preuve plusieurs fois par la suite, notamment dans le cadre de son travail. Son futur, sûr maintenant de tenir sa proie, commença à changer de comportement. Il avait dû se prendre pour Wonder Woman ! Vous savez : trois tours sur elle-même et... Transformation ! Il afficha un comportement macho et décida qu'Adeline ne devait plus travailler : sans même lui demander si elle était d'accord, il informa son employeur (le leur puisqu'ils étaient dans la même entreprise) de son désir de démissionner. Elle n'eut pas le choix et se retrouva femme au foyer. Il rentrait manger le midi et exigeait des pâtes, des pâtes et encore des pâtes... Midi et soir ! Elle préparait donc inlassablement sa casserole vers onze heures du matin, sachant qu'elle aussi allait passer à la casserole ! Oui, car ce macho devint aussi chaud lapin. C'était donc des pâtes et des pattes en l'air matin et soir !! Peu à peu, l'angoisse la prenait. Lorsqu'elle le voyait garer sa mobylette en bas de l'escalier, elle commençait à trembler derrière la porte. Cela tournait à la psychose. Elle craignait qu'il entre dans l'appartement.

Ayant l'esprit large (je parle de son cerveau ! qu'aviez-vous donc compris ?), et sachant user de diplomatie, elle se remit en question, se disant que le problème venait peut être d'elle. Elle contacta un neuro psychiatre. Premier rendez-vous en cachette de son futur. Le psy lui assura qu'elle était bien équilibrée et que le problème était plutôt dans la tête de son futur. Il fallait donc qu'elle arrive à le convaincre d'aller consulter. Cette chose étant pour le moment irréalisable vu ses angoisses, le psy lui conseilla de faire des séances de relaxation de groupe. Il lui indiqua un hôpital où elle pourrait suivre ces séances gratuitement. Elle s'en alla donc guillerette vers son lieu de détente prescrit. Une quinzaine de tapis de sol jonchaient là, soigneusement alignés. On la pria de prendre place « Je vous en prie ! Allongez-vous ». Le simple fait d'être étendue la détendait déjà. Il faudrait faire comme les chinois : des pauses de défoulement ou de méditation plusieurs fois par jour. Un quart d'heure suffit à réenclencher le compteur et hop ! C'est reparti pour un tour. La lumière s'éteint. « Fermez les yeux, tournez vos mains – paumes vers le ciel, ne pensez à rien ... A en croire que même les mouches devaient participer à la séance, tant le silence se faisait. « Respirez lentement et profondément, laissez tomber vos bras, vos jambes, vos paupières, ne pensez plus maintenant qu'à chaque partie de votre corps, la moindre parcelle est lourde, presque engourdie, vous sentez des picotements, des échauffements, laissez-vous aller »... « Dites-moi maintenant quelles sont vos sensations »... « Merci, rendez-vous la semaine prochaine ».

Ouah ! Quel bien-être après cette demi-heure. On repart tout tranquille, complètement dans les nuages et l'effet dure bien plus longtemps que celui d'un cachet d'aspirine.

Au bout de huit mois, à raison d'une séance par semaine, Adeline avait enfin repris suffisamment confiance en elle pour pouvoir aborder le sujet avec son toujours futur (la date du mariage approchait à grands pas). Il accepta d'aller consulter le psy et en sa présence. Le bilan fut simple : le futur était hyper nerveux et avait besoin de se défouler pour évacuer son trop plein d'énergie. Le docteur lui prescrit de faire du sport, ce qu'il ne fit absolument pas, mais cette ordonnance lui fit prendre conscience de son attitude tyrannique et il se calma sur les pâtes et les pattes en l'air. Cependant, il était toujours empli de son trop plein d'énergie et il fallait bien qu'il se soulage ! Alors il jeta son dévolu sur ce qu'il considérait être plus faible que lui, c'est à dire les chats, les étrangers et les photos des parents décédés d'Adeline. Lorsqu'elle était petite, il y avait toujours des animaux dans sa maison, allant du poisson rouge qui tournoyait dans son bocal tentant d'éviter la patte du chat au loulou de Poméranie qui, très attaché à elle, la suivait à l'école, au grand dam de la maîtresse. Ce loulou l'a d'ailleurs accompagnée à l'église un dimanche. Adeline et ses copines étaient pliées de rire

mais ce fichu cabot ne savait pas prier en silence et le curé a dû le chasser. Belle ambiance dans la paroisse en ce matin ensoleillé ! Adeline a failli être privée de communion solennelle mais le curé s'en remit à Dieu et la pardonna.

Pour en revenir au futur d'Adeline, il n'avait pas apprécié qu'elle adopte cette chatte qui, un jour, était venue gratter à sa porte. Les chats sont toujours venus squatter chez elle et comme elle a bon cœur, elle les garde. Elle aime les chats. Il faut les voir se comporter, principalement en famille (aujourd'hui, elle a une famille de chats à la maison. Dans la famille « Le chat », je vous présente le frère et les deux sœurs qu'elle a dû faire opérer car ça y va pour l'inceste !). Donc revenons en encore à notre futur si nerveux ! Dans l'immense salle de séjour, la chatte ronronnait joyeusement près de l'entrée, certainement contente d'avoir le ventre plein de petits. Ce grand dadais de futur époux, sans aucune raison, lui envoya un coup de pied en pleine panse, ce qui la fit traverser la salle jusqu'au balcon ! Un autre jour, il stoppa sa mobylette au beau milieu d'une rue pour casser la figure à un étranger qui traversait, comme ça ! Juste pour le plaisir ! Quant à la photo de mariage des parents décédés, il n'avait rien trouvé de mieux que de la mettre à la poubelle.

La date du mariage était maintenant très proche et Adeline n'avait pas le cran de tout annuler. Quand elle donne sa parole, quand elle s'engage, elle n'aime pas décevoir son entourage. Et puis les bans étaient publiés et puis voilà, elle se maria quand même à cette espèce de grand machin qui ne ressemblait déjà plus à rien à ses yeux.

Quelques jours avant le mariage, Julien vint la voir à l'improviste. Il avait eu son adresse par sa petite sœur, avec laquelle il était resté en contact. Il venait lui demander de recommencer avec lui. Conformément à ses engagements, elle lui expliqua qu'elle allait se marier et donc que la chose n'était pas envisageable. Elle en avait gros sur le cœur car ce type comptait beaucoup pour elle mais ce qui est dit est dit. Elle devait tenir sa promesse à son futur. Elle est du style assez fidèle lorsque la situation est claire. Vous verrez par la suite qu'elle a été longuement fidèle à chacun, c'est-à-dire plusieurs relations en même temps mais sincère avec chacun. Julien fut très déçu de cette décision et encore plus lorsqu'il vit le futur ! Il connaissait bien Adeline et lui dit « Tu fais une bêtise ». « Oui, je le sais mais je me suis engagée ». Julien passa l'après-midi avec Adeline, lui expliqua que maintenant, il était dans une école de tir non loin de chez elle et qu'à l'occasion, il s'arrêterait dire bonjour. Elle apprit quelque temps après qu'il était parti faire un petit voyage dans les Pyrénées orientales avec sa petite sœur. C'est certainement pour ça qu'elle ne l'a jamais revu. Elle avait eu un pincement



au cœur quand elle sut qu'ils étaient sortis ensemble mais elle ne pouvait pas leur en vouloir puisqu'elle l'avait rejeté. Il aura eu mauvaise conscience.

Ayant tiré un trait sur ce passé, Adeline se présenta devant le maire en ce mois de novembre. Elle n'avait pas chaud dans sa jolie robe vieux rose toute en dentelle. Sur les marches de l'hôtel de ville, pour la photo, ils ressemblaient à des bonbons... Elle en rose, lui vêtu d'un costume en velours vert bouteille ! C'était déjà le reflet d'une grotesque erreur. Le repas eut lieu dans le pavillon des beaux parents. Toute la belle famille était présente et fortement envahissante. Du côté d'Adeline, il y avait sa sœur berrichonne, sa petite sœur Ghislaine et Mara, une amie roumaine de la petite sœur. Mara avait fait un beau cadeau. Elle avait confectionné spécialement pour l'occasion des poteries car elle donnait des cours à l'université américaine, boulevard Raspail à Paris. Adeline était allée la voir une fois et s'était essayée à cet art mais ce n'était pas son truc ! Par contre, elle adore tout ce qui est fait main, mais par les autres ! Elle n'est pas très manuelle. Cette belle famille la gonflant, elle s'isola plusieurs fois au cours de la soirée. Tout le monde s'en fichait pal mal et s'en apercevait à peine. Ils faisaient la fête entre eux. Seul un des frères de son époux (époux stoufflant !) s'inquiétait et l'avait rejointe pour discuter un peu. Il pigea vite qu'il y avait comme un os !

Le lendemain, Adeline et son mari entamèrent une vie banale de couple ordinaire, comme la plupart des gens. C'était métro, boulot, dodo. Quelques soirées chez des amis qu'Adeline a vite perdus à cause du comportement de son stoufflant, je veux dire époux.

En fin de compte, leur vie se déroulait plutôt pas mal, bien que les sentiments d'Adeline aient changé. Ces petits détails avaient rompu l'amour qu'elle lui portait et elle ne ressentait plus que de l'affection, sans plus. Je pense d'ailleurs qu'elle ne l'a jamais vraiment aimé. Elle a cru l'aimer ! Elle était tellement mal dans sa vie que le premier venu a été le bon. C'est avec du recul qu'elle a pris conscience qu'ils n'étaient absolument pas faits l'un pour l'autre, lui étant d'un milieu ouvrier, elle ayant été bercée dans des sphères intellectuelles. Adeline aurait voulu avoir un dur, un costaud et elle se retrouvait avec un faible qui faisait n'importe quoi pour tenter d'afficher un tant soit peu de ce qu'il imaginait être le reflet d'une virilité.

Quand je parle de différence intellectuelle dans un couple, je me réfère principalement à la finesse d'esprit, au savoir vivre, à l'éducation. Il n'y a là aucun rapport de force, ni de besoin de dominer. Je fais simplement le constat d'une situation conflictuelle qu'Adeline a vécue. Je suis d'accord que chacun évolue à son rythme et que dans un couple, l'un peut rattraper l'autre et même le dépasser mais faut-il encore être sur la même longueur d'ondes pour accepter cette différence. Ce n'était pas le cas. Et puis il y a le comportement dû à l'éducation reçue. Le mari d'Adeline n'avait pas d'amis. Il côtoyait donc ceux d'Adeline, qui eux, étaient

de sa trempe. Il était quasiment impossible d'emmener ce type chez eux. Qu'il n'arrive pas à s'intégrer dans les discussions n'était pas trop gênant, sauf pour lui car il se sentait diminué mais qu'il se jette d'emblée sur la bouteille de Ricard, sans demander l'avis des gens qui l'ont invité et que, de surcroît, il vide cette même bouteille presque à lui tout seul, il y avait là un manque de respect et Adeline se sentait honteuse. Et puis il était d'une jalousie malade ! Elle ne pouvait jamais faire référence à ses amis du passé, sans qu'il la pince ou lui donne des coups de pieds dans les mollets, discrètement et sournoisement, sous la table. Adeline souffrait beaucoup et supportait pour ne pas faire d'esclandre chez ses amis. Elle traînait ce mec comme un boulet jusqu'au jour où elle décida de ne plus se taire. Il l'a pinça à nouveau sous la table... Elle réagit immédiatement et montra ses bleus. Ses amis, choqués, refusèrent de le recevoir à partir de cet instant. Adeline n'a jamais plus osé retourner chez eux et elle les perdit. Ils ne comprenaient pas ce qu'elle fichait avec un tel type !

Adeline acheta une voiture et alla présenter son mari à la famille dans l'Aude. Ils furent assez mal reçus car le mari ne plaisait pas. Adeline allait de chagrin en chagrin et ressentait toujours cette honte qui la rongait.

Cependant, le sieur n'avait pas que des mauvais côtés. Il faut rendre à César ce qui appartient à César et je me dois d'être juste. Elle y était attachée malgré tout ça. Il avait bon cœur et était généreux, surtout avec l'argent des autres ! L'argent de l'assurance vie ne représentait pas une fortune colossale mais quand même suffisamment pour acheter une petite maison et vivre correctement. Heureusement qu'Adeline avait son fils car il agrémentait bien ses journées. Son mari se comportait à merveille avec le petit et décida d'aller le reconnaître à la mairie puisque son vrai père ne l'avait pas fait. C'était très honorable. Il n'était pas si mauvais que ça quand même, ce bougre ! Chose dite, chose faite. Le fiston portait désormais le nom de du mari. Adeline décida de se faire plaisir un peu et meubla l'appartement. Elle appréciait ce confort et ils passaient les soirées, une bière à la main, à regarder la télévision enfoncés douillettement dans le velours du canapé, bercés par une lumière tamisée. D'une bière, le mari passa à deux, puis trois puis carrément le pack. Cela commençait à devenir chaud bouillant. Il faut savoir que dans son métier de pâtissier, on ne lésine pas sur l'alcool. Dans les gâteaux, ils mettent des extraits d'alcool et bien souvent finissent les fonds, surtout lorsqu'ils travaillent de nuit. Lui, s'était très bien adapté à son milieu professionnel.

Avec l'argent restant, Adeline avait dans l'idée d'acheter une petite maison. Je dis petite car elle ne voulait pas faire de crédit. Il vaut mieux un petit chez soi qu'un grand chez les autres. Et elle voulait être propriétaire car elle estimait que les loyers sont de l'argent jeté par les

fenêtres. En 1975, ils n'étaient pas abusifs comme aujourd'hui mais à force d'être locataire, on n'accède jamais à la propriété et au bout de sa vie, on n'a rien.

Ils visitèrent plusieurs maisons de ville qui plaisaient bien à Adeline mais ils ne purent jamais conclure car son mari avait toujours un pet de travers ! Jamais content, jamais d'accord ! En fait, il avait des envies de luxe et une petite chaumière ne pouvait pas le contenter. A force de trop vouloir, on n'a rien. Non, rien de rien ! Comprenant qu'elle ne pourrait pas réaliser son rêve avec lui, elle décida d'acheter un petit logement à Aubervilliers en seine St Denis, afin de le louer. Au moins, elle sauvait un peu du capital ! Elle savait maintenant que son mari dilapiderait le magot à se comporter avec ses gros sabots comme s'il était Crésus. Elle trouva vite des locataires roumains. Il n'y avait évidemment pas de contrat de mariage et notre couple faisait compte commun. Adeline pensait qu'entre époux, on se devait la confiance réciproque.

Le canapé, les locataires, les ballades en R5 : c'était bien mais le ménage à longueur de journée ! Pouah ! Ce n'était pas son truc. Elle aimait bien que la maison soit propre mais elle n'était pas une maniaque. D'ailleurs, elle trouvait qu'une maison trop bien rangée ne respire pas la vie. Il faut qu'on sente le mouvement, que les magazines traînent sur le canapé, que le sol nous rappelle qu'on est passé par là. Adeline hait les patins pour ne pas railler le parquet. Elle déteste le verre que l'on ne peut pas poser sur le buffet pour ne pas faire de trace. Elle a en horreur la poussière qu'on enlève à grosses suées et qui revient sans cesse nous narguer. Alors, dans sa caboche, elle entama une grande réflexion avec elle-même. Elle cherchait le moyen de travailler tout en restant à la maison puisque le bon vouloir de son mari semblait être qu'on la nomme « Conchita ». Ca cogitait dur dans son cerveau...

Je ne sais plus comment Adeline avait rencontré cette dame d'un âge certain, nourrice de son état. Le destin parfois se mêle de nous prendre en charge et on ne peut pas lutter. Les choses sont comme elles doivent être. Adeline avait beau retourner le problème dans tous les sens, elle n'y voyait pas clair dans l'avancement de sa vie de couple. Ainsi, par un bon coup de pouce, la solution vint à elle tout naturellement. Cette dame lui parla de sa fille, gérante d'une mini superette à Louvres dans le val d'Oise. Voilà une idée qu'elle était bonne ! Elle pourrait travailler à domicile, s'occuper de son fils et son mari serait rassuré. Il suffisait de se présenter au siège social et de déposer une demande de gérance, seule ou en couple. A l'époque, il n'y avait pas un centime à déboursier. C'était un statut de salarié au sein d'une entreprise. Adeline ne fit ni une ni deux. Elle se précipita d'en parler à son époux et prit rendez-vous sans tarder. Deux mois plus tard, ils emménageaient à Saint Denis, toujours dans le neuf trois. Ils devenaient des dionysiens. La superette était toute petite : deux rayons au centre, un rayon

réfrigéré sur le côté pour les produits frais, un étalage de fruits et légumes en devanture. Le logement de fonction était à l'étage. C'était une vieille maison avec pignon sur rue et vue sur la cour depuis la salle à manger. Il y avait de l'espace. Au rez-de-chaussée, le magasin débouchait sur une immense cuisine qu'ils aménagèrent en petit studio avec accès sur la cour dont ils étaient les seuls bénéficiaires. De l'autre côté de la rue, il y avait de nombreuses allées venues au bistrot des trois marches, tenu par Maurice. Le quartier était surtout composé de bretons venus travailler à la capitale. Un peu plus loin, il y avait la zone : une cité craignosse mais qui les laissait tranquilles. Leur fief était en cercle fermé ou avec les bandes rivales des fameux 4000 à Aubervilliers. C'est toute fière qu'Adeline ouvrit son magasin à six heures du matin, après avoir lessivé le sol. On ne se rend pas compte du travail imposant que représente un commerce. Il y avait le livreur de produits frais, l'entretien de la boutique, les commandes, le réapprovisionnement, le stock, les contrôles sanitaires, la caisse, les comptes et les dépôts à la banque. Il fallait déposer l'argent de la recette deux fois par jour et la banque se situait dans la cité voisine. Adeline n'était jamais rassurée mais il ne lui est jamais rien arrivé. La peur n'était liée qu'à l'image que l'on nous fait de ces cités et au fait qu'elle savait transporter une petite fortune mais elle était seule à le savoir ! Et puis, la peur n'évite pas le danger alors pourquoi se faire des nœuds au cerveau ? Il suffisait d'avoir un comportement discret et de ne pas afficher un certain train de vie susceptible de provoquer les plus démunis. Le mari, lui, jouait de plus en plus les parvenus. Il passait sa vie chez Maurice où la tradition quotidienne était le jeu du 421. A chaque fin de partie, le perdant payait son coup à boire. Le 421 est un jeu très rapide et le Ricard coulait à flot. Mûsieur, jouant les grands seigneurs au bon cœur, offrait des tournées générales avec l'argent qu'il prélevait dans la caisse de l'épicerie. Adeline bossait, l'époux frimait. Tout ceci n'était pas pour arranger leurs rapports de couple. Plusieurs fois, elle dû aller le récupérer au bistrot d'en face. C'est là qu'elle connut le perroquet (du Ricard agrémenté de menthe), la tomate (Ricard agrémenté de fraise). Ayant beaucoup de peine à lui faire terminer son cirque, ses amis l'invitèrent à jouer. Elle était bonne et gagnait souvent. L'ambiance chez Maurice était indécrottable, on ne pouvait plus s'en passer ! Soirées entre amis, potins du quartier. Le désaccord du couple se faisait sentir avec évidence et les potes de bar appréciaient de plus en plus Adeline. Ce qui devait arriver arriva... Gérard s'intéressa à elle. Il était vierge, uniquement par son signe astral, car pour le reste, il avait quelques heures de vol ! C'était un sacré coucou. Il était son aîné de dix ans. Bénéficiaire de son expérience ne pouvait que lui faire que du bien, même si parfois elle avait quelques craintes. Elle n'était pas habituée à tant de virilité ! Qu'il soit plus âgé qu'elle comblait certainement ce manque de père, parti beaucoup trop tôt ! Gérard habitait la rue

perpendiculaire au bistrot de Maurice et comme c'était en ligne droite, les soirées se terminaient chez lui. Il avait un beau pavillon, donnant à l'arrière juste sur la cour de l'épicerie. Ca grouillait de vie dans sa maison. Ses quatre filles avaient des yeux d'un bleu à réveiller un mort. Elles étaient jolies. Josette, sa femme avait la vie dure ! Pour rien au monde, Adeline n'aurait voulu vivre avec Gérard ! Josette, tous les soirs, se tapait la cuisine pour dix à vingt personnes. C'était les amis que son mari invitait à l'improviste. Adeline aimait bien Josette. Elle était toujours accueillante et aimait rigoler. Plus elle la côtoyait et plus elle s'en fichait de son mec. Elle ne provoquait jamais les rendez-vous. Un soir, leur fille aînée rentra du lycée en pleurs. Toutes ses copines de classe allaient partir en voyage en Allemagne et pas elle car son père n'était pas d'accord. Adeline proposa à Josette de payer ce voyage puisqu'elle pouvait se le permettre. Elle était affolée « Je ne peux pas accepter ! Il va être fou de rage ». Adeline la rassura et lui dit qu'elle allait lui parler. Il était assurément hors de lui mais Adeline lui avait expliqué que ses enfants devaient passer avant ses potes et il finit par céder. L'aînée avait retrouvé le sourire. Adeline avait au moins servi à ça !

C'était donc la fête sept jours sur sept chez Gérard. Son meilleur ami s'appelait Roland et était en cours de refaire sa vie.

Un soir en hiver, alors qu'il faisait une nuit d'encre de chine, une dame toute en noir pénétra dans le magasin. Adeline était seule. La mystérieuse dame était vêtue de deuil du petit orteil à la racine des cheveux. Son maquillage aussi était noir et amplifiait la dureté de ses billes qui lui servaient d'iris. Sans un mot, elle fit les cent pas devant l'étalage de légumes, fixant Adeline du regard puis disparut, toujours en silence. Même ses pas n'émettaient pas de son sur le carrelage. Elle avait glacé le sang d'Adeline qui resta une bonne demi-heure, perplexe, se demandant bien ce qu'elle était venue lui annoncer ! Son père avait eu droit à à peu près la même apparition, un an avant sa mort lorsqu'il tenait son auto-école. Une dame était entrée en plein jour dans son auto-école, l'avait fixé du regard et lui avait dit « Dans un an, il n'y aura plus d'auto-école ». Un an après, jour pour jour, le papa d'Adeline décédait. Alors vous comprendrez qu'elle avait quelques raisons de se poser des questions ! Cela ne tarda pas : au bout de quelques jours, Adeline et son mari eurent une dispute plus violente qu'à l'ordinaire. C'était une brouille comme bien souvent dans les couples mais le fait est qu'il lui mit un coup de poing en pleine face, la déclarant KO sur le carrelage de la boutique. Heureusement, elle venait de baisser le rideau de fer. A partir de là, elle sut qu'elle le quitterait bientôt.

Sa relation avec Gérard l'aidait à faire passer la pilule mais le destin lui envoya un coup du sort. Ah ! Coquin de sort. Vous pensez bien que vue la santé de son couple, elle n'oubliait

jamais de prendre sa pilule. Elle était très vigilante et la cachait pour que personne n'y touche. Elle était bien décidée à renvoyer son mari chez sa maman et vlan ! Ne voilà pas qu'elle se retrouve enceinte ! La pilule avait eu des ratés, ce qui arrivait encore en 1975 et au hasard, c'était pour sa pomme. Ce n'était pas vraiment le moment idéal pour provoquer une séparation. Quand Gérard apprit qu'elle était prise, selon son expression, il se demanda qui était le père. A vrai dire, Adeline ne savait pas répondre ! Alors elle disait clairement qu'on verrait bien dans neuf mois et Gérard pestait. Au fond, il aurait aimé que ce soit lui mais pour Adeline : ni l'un ni l'autre ne convenait.

Dans la tête de son mari, qui avait toujours comme objectif : bobonne à la maison, se passait des tonnes d'événements. Il profita de son état de femme enceinte pour lui annoncer qu'il fallait qu'elle arrête à nouveau de travailler. Cela signifiait déménager puisqu'avec la gérance, allait le logement de fonction. Il avait bien gambergé qu'ainsi il l'éloignerait de ses amis et principalement de Gérard. Dans sa grande réflexion, il n'avait pas pensé que le téléphone, ça existe et que lorsqu'on veut garder des contacts avec ses amis, on y arrive toujours ! Enfin bon, cela le rassurait alors elle se mit en quête d'un nouveau logement après avoir signifié sa démission. Lorsqu'on arrête les comptes d'une gérance, c'est comme lorsqu'on veut récupérer la caution d'une location. Il y a toujours un truc qui cloche ! Après état des lieux et inventaire du passif et de l'actif, on lui réclama 10 000 frs (en 1975). N'étant pas d'accord, elle ne paya jamais cette somme en se disant qu'elle verrait bien la suite. Il n'y avait pas mort d'homme et elle était prête à contester !

Le mari d'Adeline était tout fier à l'idée d'être papa. Tellement content qu'il commença à oublier son fils maintenant âgé de trois ans, et plus que ça ! Il changea carrément de comportement et devint insensible à ce petit ange qui pourtant portait son nom. Un soir, alors que l'enfant ne voulait pas manger sa soupe, cet idiot d'époux le serra à la gorge. Il serra si fort et si fort ! Adeline se sentait impuissante et voyait le coup qu'il allait tuer son fils. Elle eut le réflexe de sauter sur le téléphone et d'appeler la belle-mère. Il lâcha prise aussitôt et le petit a été sauvé. Ce qui démontre encore une fois qu'il faisait ses coups en douce. Adeline avait bien pigé que pour le calmer, il fallait mettre à jour ses faits et gestes.

Elle trouva un logement sis en rez-de-chaussée d'un vieil immeuble, à Epinay/seine, toujours dans le neuf trois mais de plus en plus près du Val d'Oise. Plus ça allait, plus elle fuyait la proche banlieue de Paris qui devenait invivable. A Epinay, ils devinrent des spinassiens. Je me demande où ils vont chercher ces noms d'habitants de villes ! Je vais faire un vilain jeu de mots mais ils quittaient la vinasse pour la spinasse... Hélas, hélas, mais n'hélas !

L'appartement donnait sur une cour dont ils avaient l'usufruit. Il était en contre bas. Ainsi, depuis la salle de séjour, il suffisait d'enjamber la fenêtre pour être dans la petite rue perpendiculaire à un grand boulevard toujours comblé d'un trafic intense. Il y avait au moins quelqu'un de comblé dans l'histoire : le boulevard ! Adeline n'aimait pas la ville d'Epinay/seine. Elle la trouvait impersonnelle et triste. Il se passait d'ailleurs beaucoup de choses assez maléfiques. Un après midi, alors qu'Adeline glandait dans le canapé, elle vit passer devant sa fenêtre, un homme, tombé du quatrième étage. Il s'était suicidé. Elle n'a pas eu le temps de dire ouf, elle entendit plouf. C'est impressionnant le bruit d'un corps s'éclatant au sol après une telle chute. C'est là qu'on réalise que nous sommes composés de 80% d'eau.

Avec tout ceci, elle poursuivait sa grossesse. C'était l'année 1976 et il faisait très chaud. Elle avait pris contact avec la clinique de la Marne, à quelques pâtés de maison. Ainsi, elle pouvait y aller à pieds. Elle était bien suivie et participait aux cours d'accouchement sans douleur où elle apprenait à respirer selon la situation. Cet apprentissage lui plaisait beaucoup et elle s'en resservit souvent dans divers cas plus ou moins épineux tout au cours de sa vie. Autant pour sa première grossesse elle avait perdu du poids à cause de la vie difficile qu'elle menait, autant cette fois ci, elle grossissait à vue d'œil ! Elle prit dix-huit kilos en huit mois. Son bidon lui servait de table tellement il en imposait ! Elle posait son verre dessus. Ce n'était pas du bidon, c'était du guéridon ! L'été 1976 a connu une canicule dont on parle encore. Avec la chaleur et son poids, elle tombait régulièrement au moins une fois sur le parcours de la clinique, où elle se rendait plusieurs fois par semaine. Elle arrivait les genoux en sang.

La grossesse se passait assez bien jusqu'au jour où son cher et tendre rentra à la maison tout fier de lui « J'ai démissionné ! ». La colère envahit Adeline « Et on va vivre de quoi ? » « Ben, il reste des sous sur l'assurance vie de ta mère ! Je n'ai pas besoin de travailler. Comme ça, je serais près de toi pour ta grossesse ». S'il avait cru lui faire plaisir, il se mettait le doigt dans l'œil jusqu'au cou. Elle lui conseilla de retrouver une place vite fait, bien fait. Il est bien évident que son zigoto ne bougeait pas d'un pouce pour chercher du travail. C'était donc elle, enceinte de sept mois, qui se levait de bonne heure pour aller acheter le journal et c'est encore elle qui épluchait les petites annonces. A la force de sa persévérance, monsieur a fini par accepter une place. Il perdait gros à avoir quitté son emploi en grande distribution. Il se retrouvait maintenant chez un petit employeur avec des horaires à n'en plus finir et une paie de misère. Mais ne dit-on pas que qui sème le vent récolte la tempête ? Il avait ce qu'il méritait, à la grande satisfaction d'Adeline.

La date de l'accouchement approchait. Le toubib, après avoir fait un calcul savant sur la comète, avait dit « Vous accoucherez le 26 septembre ». Il était tellement précis et sûr de lui qu'Adeline faillit lui demander à quelle heure, mais elle s'abstint. Elle allait bien malgré les aléas et tracas. Son mec n'était pas méchant, seulement hors sujet. Il y avait erreur d'aiguillage et ils n'étaient absolument pas faits pour être ensemble. La cerise sur le gâteau : l'ostrogoth retrouva un ancien copain qui logeait non loin de là. Adeline n'aimait pas ce type. Le 26 septembre, juste après cette canicule, était dans quelques jours. Adeline n'avait aucun signe présageant l'accouchement. Le 25 au soir, elle se dit en rigolant « Il s'est trompé le toubib ! » et elle prépara un énorme plat de tomates farcies. Le mari rentrant tard de son nouveau job, ils se mirent à table vers 22h et Adeline s'enfila le plat, presque à elle toute seule ! Hum...C'était bon ! Rien qu'à le narrer, j'en ai l'eau à la bouche. Couchés vers minuit, Adeline rigolait encore de mister toubib voyant.

A 1h du matin, elle se réveilla avec un mal de ventre. Euh, normal avec cette orgie de tomates farcies, pensa-t-elle. Sortant peu à peu de son sommeil, elle réalisa que ses crampes ne ressemblaient pas à une indigestion mais à des contractions. Waouh !! Panique à bord. Elle sorti son mâle de son sommeil de plomb et lui demanda d'appeler une ambulance pour l'emmener à la clinique, car il n'avait toujours pas passé son permis de conduire. La valise fut vite bouclée. Arrivée à la clinique, on lui confirma que le travail avait commencé. Elle pratiqua la respiration pour accoucher sans douleur. Croyez-moi : c'est important. Ça fonctionne. Ce n'est pas que la douleur disparaît mais elle devient supportable et puis pendant qu'on se concentre sur la respiration, on n'a pas le temps de se plaindre. Vers six heures du matin cependant, elle demanda une piqûre car les contractions étaient devenues trop violentes. A onze heures, le 26 septembre pile poil, la jolie petite fille était née. Adeline avait rendu toutes ses tomates farcies, quel gâchis ! Elle les avait aussi éliminées par le bas, quelle puanteur sur la table de travail et le bébé, certainement pressé de sortir de cette ratatouille, fit un bon d'un mètre. Il paraît que cela arrive. La sage-femme l'avait rattrapée au vol. Le cher et tendre été venu assister à l'accouchement et je dois dire que cela aide. Il n'était pas mauvais, simplement en décalage par rapport à Adeline.

L'adorable progéniture était bien équilibrée dès le départ : 3kg pile poil, 52 centimètres. Adeline compta à nouveau les doigts de pieds, c'était sa marotte. La naissance avait eu lieu exactement le jour que le toubib avait annoncé ! Trop fort ce toubib. L'enfant ressemblait déjà à son père ! Là-dessus : aucun doute possible. Adeline avait maintenant la réponse à apporter à Gérard qui n'avait pas décroché le gros lot. Elle avait bien été enceinte de son mari et tant



mieux. Elle préférait cela. Gérard et son inséparable pote Roland arrivèrent très vite à la clinique. Ils avaient apporté un énorme bouquet de fleurs qui embaumait la chambre. Comme pour son premier enfant, Adeline allaitait sauf que cette fois, elle avait de sacrées douleurs. En temps normal, elle avait déjà une poitrine à faire pâlir de jalousie Lolo Brigida, mais là, elle était carrément gonflée comme une baudruche ! Ses seins avaient triplé de volume et ses veines ressortaient d'une manière impressionnante. Elle en avait gros sur le cœur, elle était prête à exploser ! De plus, la petite tentait de téter mais apparemment sans grand résultat car elle réclamait sans cesse et Adeline souffrait trop pour pouvoir supporter. Gérard et Roland étaient arrivés juste au moment de cette séance d'allaitement. Ils ont eu peur ! Devant cette impossibilité de nourrir elle-même sa fille, la clinique décida de procéder au sevrage. Le bébé était déjà plus calme car mieux rassasié. Au bout de huit jours, Adeline rentra chez elle. Son fils ayant maintenant l'âge de l'école maternelle et l'accouchement correspondant à la rentrée scolaire, elle l'avait inscrit. C'était beaucoup plus pratique pour elle mais c'était une énorme erreur. Le fiston se sentit rejeté. Et oui ! Sa petite sœur arrivait et on le mettait à l'école alors qu'avant il était constamment avec sa maman. Adeline avait beau le chouchouter après l'école, elle avait beau lui expliquer, c'était trop tard. Il ne pouvait pas comprendre à cause de son chagrin. Alors, elle tenta de le responsabiliser par rapport à sa petite sœur et ça le rassura tellement bien qu'aujourd'hui encore, soit une quarantaine d'années depuis, il se sent toujours une âme protectrice par rapport à sa petite sœur et regrette qu'elle ne lui rende pas plus souvent visite chez lui, là-bas, dans le Vercors mais elle a sa vie et ce n'est pas toujours facile de faire la route qui les sépare.

Adeline avait beaucoup de mal à nourrir la petite qui rejetait pratiquement tout, à chaque tétée et commençait à perdre du poids au lieu d'en prendre. Elle pleurait beaucoup la nuit. Adeline était épuisée par cette inquiétude et par le temps qu'elle consacrait à son fiston, tout ceci au milieu des nombreuses disputes avec son mari. La situation s'aggravait de jour en jour et elle n'arrivait plus à le supporter. Une nuit, la petite braillait si fort ! Adeline était à bout de nerfs et son idiot de compère lui en voulait de ne pas arriver à la calmer. Elle péta un plomb ! Elle saisit son bébé dans son petit lit et le secoua et secoua et secoua puis le replaça dans son petit lit, sans ménagement. Cela a duré un quart de seconde qu'elle regrette et regrettera toute sa vie. Elle s'en voulait énormément. Elle avait très peur qu'elle ait des séquelles. La petite ne pleurait plus non, mais Adeline oui. Cette situation était un cauchemar et l'idiot de père continuait à mettre la pression à Adeline. Mère et fille étaient certainement bénies de tous les dieux et déesses car la petite n'a rien eu par rapport à cette scène. Rien eu physiquement mais

moralement elle est restée choquée jusqu'à sa majorité presque. A chaque fois, qu'on haussait le ton, elle fondait en larmes, apeurée. « Pardon ma fille, un grand pardon. Je m'en voudrais éternellement. J'étais à bouts de nerfs. Pardonne moi ! » Chuchotait Adeline en catimini.

Le lendemain matin, elle emmena son bébé chez le pédiatre pour vérifier que tout allait bien et aussi à cause de la perte de poids. Le pédiatre le fit immédiatement hospitaliser. En fait, le lait d'Adeline n'était pas bon et les quelques jours qu'elle l'avait allaité avaient suffi à lui détraquer le système digestif. Le lait « avait tourné », comme on dit, à cause des inquiétudes et angoisses dues au couple bancal. Il fallait reconstituer la flore intestinale de la petite chérie. Les premiers jours d'hospitalisation étaient très durs à vivre. Comment supporter de voir son petit bout de chou, à peine âgé de quelques semaines, branché de partout et sous perfusion ? Cette simple vision de la réalité qui vous saute en plein visage, était insoutenable. Heureusement, cela ne dura que quelques jours, le temps qu'elle reprenne des forces. Ensuite, ils avaient remplacé les perfusions par des biberons. Le spectacle était déjà plus rose bien que le contenu fut orange ! Madame se faisait nourrir à coup de jus de carottes et d'eau de riz. Madame rejetait le lait sous toutes ses formes, même celui des écolos. Autant Adeline avait été sauvée par la viande de cheval après l'accouchement de son fils, autant la petiotte retrouvait la patate avec les carottes. Décidemment, ils sont très nature chez Adeline ! Honnêtement, elle préfère ces régimes-là aux médicaments que l'on nous fait ingurgiter, bien souvent à titre de cobaye, sans nous le dire, ça va de soi. La petite ressortit de l'hôpital au bout d'un mois. Adeline continua à lui donner des carottes pressées et de l'eau de riz jusqu'à ce qu'elle soit apte à manger des petits pots. Les carottes apportaient des vitamines, l'eau de riz renforçait la flore intestinale. Le comble du comble est qu'aujourd'hui, à la trentaine bien passée, elle s'achète des litres de lait et elle adore ça sauf qu'elle ne le supporte toujours pas, alors elle se rabat sur le lait de soja qui, apparemment, est sa tasse de thé.

La vie reprit son cours normal maintenant que la petite était sortie de l'auberge. Le mari d'Adeline ne voyait plus que par sa fille et ignorait complètement le fiston, à qui il avait pourtant donné officiellement son nom. Comment un petit garçon de trois ans et demi peut-il comprendre et supporter un tel bouleversement ? Comment cet homme qui le chouchoutait avant, avait-t-il pu devenir si indifférent à son égard ? Le petit en souffrait beaucoup et Adeline aussi. Elle prit la décision de demander le divorce et informa son futur ex, puis le pria de quitter la maison au plus tôt. « Mais où veux-tu que j'aille ? » « Retourne chez ta mère ! ». Il commença par faire du chantage au suicide. Tenez-vous bien les côtes... Adeline était pliée de rire ! Non pas par le fait de vouloir se suicider, non ! Ceci a le don de la mettre en colère,

mais par la manière dont il s'y prenait. Il pilait, exprès devant elle, des cachets d'aspirine et se roulait des joints avec, pensant l'effrayer. Elle lui dit qu'elle allait se rendre à la pharmacie pour lui en acheter un carton car qui veut se suicider ne doit pas se rater. Elle précisa également qu'elle respecte la liberté de l'individu et par ce fait, ne peut pas s'opposer à celui qui veut mettre fin à ses jours. Croyez-moi : quand vous avez expliqué ça à quelqu'un qui vous menace de suicide, il laisse vite tomber cette idée saugrenue si c'est de la poudre aux yeux, car il sait que vous ne le secourrez pas. Entretenir les gens dans leur malheur, c'est les pousser au malheur. Il faut parfois savoir se montrer ferme, quitte à passer pour un monstre. Il se sevrade suite de l'aspirine. C'était maintenant chambre à part et il tardait à Adeline qu'il s'en aille. Elle le supportait tant bien que mal quand soudainement, il changea de tactique. Il devint adorable, lui servant l'apéro, préparant le dîner, mettant la table. Il y avait quelque chose de pas très catholique là-dessous ! Adeline fut saisie de crampes d'estomac après chaque repas. Elle comprit vite que son aspirine, il la mettait dans son assiette ! S'il pensait avoir sa peau comme ça, il se mettait le doigt dans l'œil ! Elle est une dure à cuire, elle ! Elle se demandait bien ce que cela pouvait lui apporter ! On ne tue pas quelqu'un en confondant L'acide acétylsalicylique et le gruyère râpé. D'ailleurs il ne voulait pas la tuer mais simplement l'effrayer. Il faisait joujou. Les jours passaient et Adeline insistait lourdement pour qu'il aille voir sa maman. Rien à faire, il était bien incrusté. Elle était trop gentille, trop patiente. Voyant qu'Adeline avait démasqué l'aspirine dans l'assiette, il cessa bien vite d'être serviable. Son nouveau truc était de venir dans sa chambre la nuit. Elle faisait semblant de dormir. Il approchait de son lit, tout doucement, sans faire de bruit. Puis il se penchait sur elle et la regardait dormir. Il restait ainsi des minutes interminables, des minutes rajoutées de secondes, des secondes qui glaçaient le sang d'Adeline. Cette fois-ci, elle était vraiment tétanisée au fond de ses draps. Elle commençait à croire qu'il voulait lui faire la peau.

Le rôdeur de la nuit roda une fois, deux fois, trois fois. La quatrième fut de trop. La peur fit réagir Adeline qui bondit hors de son lit tel un diable de sa boîte. « Vas t'en ! Je ne veux plus te voir ! ». A ces mots, telle une statue de marbre, il resta figé. « Vas t'en je te dis ! ». Là-dessus, elle le poussa hors de sa chambre, puis hors de la maison puis s'enferma à double tour, regrettant ne pas pouvoir faire quatre voire cinq tours de clefs. Le lendemain, à son réveil, il était toujours là, devant la porte. Comme elle n'est pas une sauvage, elle l'invita à prendre le petit déjeuner et sa valise avec. Le thon montait (le thon au p'tit dèj... Beurk déjà !). Elle lui balança son alliance au travers de la figure. Il la ramassa et la mit dans sa poche. Elle

le vira illico presto. Cette fois, il était bien parti voir sa maman. Adeline apprit par la suite qu'il avait revendu son alliance. Ah ! Quel bonheur elle a vécu avec ce type ! Il ne faut pas oublier qu'Adeline avait tout financé pour le mariage hormis le repas, alors que monsieur revende son alliance, n'était qu'une suite logique à sa mentalité. Mais quand même ! La valeur sentimentale avait foutu le camp ; elle était écœurée.

Bon. Maintenant, elle devait réagir et vite. Il ne restait quasiment plus rien sur l'assurance vie de sa maman. Elle était seule avec deux enfants dont un à peine sorti de l'œuf et elle n'avait pas de travail. Elle recontacta cette dame qu'elle avait rencontrée par hasard à Bobigny. Elle était nourrice, je dirais même épingle à nourrice car elle l'a piquée la vache, de son dard complice avec sa fille mais ça ! Je vous le réserve pour la suite. Elle lui exposa sa situation et lui demanda si elle accepterait de garder ses enfants lorsqu'elle aurait trouvé du travail. Elle acquiesça gentiment. Ouf ! Déjà une étape de passée. Adeline se leva de bonne heure pour acheter le journal, pour elle cette fois et trouva vite un job. Elle allait être caissière à Mammouth ! Le pied ! Mais bon : quand on veut, on peut. Mammouth se trouvait justement à Bobigny, près de chez la future nourrice. Elle était d'un certain âge pour ne pas dire d'un âge certain et comme dirait l'autre si mamie écrase les prouts, Mammouth écrase les prix.

L'ex refit une apparition quinze jours après qu'Adeline l'ait congédié. Elle pensait qu'il voulait voir sa fille, chose qui lui aurait fait plaisir mais c'était lui accorder trop de crédit ! Il était venu pour réclamer la moitié des meubles qu'elle avait achetés avec l'assurance vie de sa maman. Il était gonflé quand même ! Préférant sa tranquillité aux biens matériels, elle lui laissa emporter ce qu'il voulait. Il fut raisonnable et Adeline gardait le principal. Il s'attendait certainement à ce qu'elle monte sur ses grands chevaux, à ce qu'elle refuse. En bref, il était venu pour le plaisir de la narguer. Il avait beau mesurer 1m84, Adeline le trouvait tout petit, tout petit, ridicule !

Chez Mammouth, elle devint vite la reine de la caisse ! Après tout : ça l'amusait de jouer les marchandes. Lorsqu'elle était petite, ses parents lui avaient offert une épicerie sur trois étages, du style des maisons Barbie que l'ont fait aujourd'hui. Elle passait des heures à commercer et commérer ! Il y avait beaucoup de monde à sa caisse et les gens préféraient faire la queue plutôt que d'aller aux autres caisses, car elle était à fond dans son truc et délirait avec les clients. Elle s'amusait bien ! C'était l'époque où nous n'étions pas trop fliqués. Nous tapions encore le prix sur des touches hautes d'au moins deux centimètres. Il fallait forcer sur la touche pour que cela fonctionne. Ca me rappelle cette vieille Volkswagen que Julien avait fait conduire à Adeline lorsqu'elle habitait près des Buttes Chaumont. Les pédales étaient hautes !

Et elle devait forcer pour être à fond. Enfin bon : c'est la voiture du peuple, il ne faut pas trop en demander ! Cette voiture a bien évolué depuis, tout comme les caisses de supermarché, à croire qu'une caisse en vaut une autre. Le contact avec la nourrice se passait bien. Sa fille était souvent là et Adeline ne se contentait pas de venir récupérer les enfants, elle passait un moment dans leur salon. La nourrice était farcie de rhumatismes et comme elle n'aimait pas les médecins, elle s'avalait des tubes entiers d'aspirine par jour. Décidemment ! Je vous sers les bienfaits de l'aspirine à toutes les sauces. Le cher et ex tendre, lorsqu'il avait eu les premiers contacts avec cette dame, s'était vanté qu'Adeline avait de l'argent. Un soir, la nourrice et sa fille lui demandèrent si elle pouvait leur prêter 9000 frs pour aider la fille qui peinait avec sa gérance. Adeline les prêta de bon cœur, sachant très bien qu'elle ne les reverrait jamais mais ce n'était pas grave. L'argent a toujours été pour elle, un fardeau. Mère et fille se confondirent en remerciements, allant presque jusqu'aux courbettes (Ah ! le pouvoir du pognon !) et proposèrent de faire une reconnaissance de dette, en bonne et due forme. Elles le firent, ce fichu bout de papier à la mors moi le nœud. Savez-vous qu'une reconnaissance de dettes, aussi bien écrite et juchée de signatures soit elle, n'a aucune valeur juridique si elle n'est pas certifiée conforme à la mairie ou chez un notaire ? La nourrice le savait mais se taisait. Peu importe : pour Adeline, cet argent était perdu d'avance et cela ne la perturbait pas mais elle découvrit là deux sacrées hypocrites et n'appréciait pas.

Parmi son harem de caisse et bien sage dans la file d'attente, elle remarqua un nouveau client. C'était un beau brun aux yeux marron, un peu italien dans son allure. Il venait tous les jours et n'achetait que des broutilles. Un soir, après son passage, Adeline se retourna machinalement, certainement intriguée par ce mystérieux personnage qui ne faisait pas de bruit mais en imposait par sa courte présence. Il s'était retourné juste au même moment, pour jeter un dernier coup d'œil vers elle avant de quitter le centre commercial. Le lendemain, il l'invita à prendre un verre. « Pas ce soir, désolée ! ». Il eut un instant de déception. « Mais demain, oui ! ». Il laissa paraître sa joie mais n'ouvrit pas un large bec. Il avoua le lendemain que, si elle ne s'était pas retournée, il ne l'aurait jamais abordée. Et voilà ! Il suffit qu'on se retourne sur un mec pour qu'il prenne ça comme argent comptant. Et hop ! C'est dans la poche. Et hop ! Emballé, c'est pesé. Il ne faut pas avoir de crise de torticolis, il pourrait y avoir confusion ! Il lui plaisait bien, l'italien et ils se voyaient de plus en plus souvent. Il venait de divorcer et venait aussi de quitter son travail. Son fils, à peu près aussi vieux que celui d'Adeline, se nommait Nicolas. Louis habitait un petit logement à La Courneuve (93). C'était bientôt Noël et il émit l'idée de faire un petit stand au marché de Noël à St Denis, histoire de

faire trois ronds. L'idée correspondait bien à l'esprit aventureux d'Adeline. Elle demanda un acompte de 200 francs et il alla s'achalander chez le grossiste en jouets à Aubervilliers (93). 24 décembre 1977 : ils se pointèrent au marché de Saint Denis (93) vers cinq heures du matin... C'est là que Paris s'éveille selon Jacques Dutronc. Ils cherchèrent le placier : c'est lui qui place. Ils n'avaient qu'une petite table de camping rouge. Ils n'auraient pas dû être acceptés car pour vendre au marché, il faut avoir un registre de commerce, une patente mais c'était Noël et ils ne demandaient qu'un mètre linéaire, alors le placier les plaça. Avec amour, Adeline préparait l'étalage. Il faisait froid et ils allaient à tour de rôle prendre un café au bistrot du coin. Le marché de St Denis grouille de monde. En début d'après-midi, ils avaient pratiquement tout vendu. Alors Louis prit une partie de la recette pour réachalander. Le grossiste n'était pas loin. Adeline ne s'attendait pas à un tel succès et entrevoyait là une issue possible pour quitter son Mammouth. Louis semblait bien connaître le domaine du commerce et les démarches à faire. Normal, c'était un ancien banquier. Adeline était donc bien conseillée mais comme on dit les conseillers ne sont pas les payeurs. Elle se rendit au tribunal de commerce de Paris et ouvrit un registre du commerce. C'était facile en 1978 : il n'y avait aucun justificatif à donner, simplement prouver son identité et trouver une activité cohérente. Il n'y avait pas non plus d'argent à avancer, juste un timbre fiscal à apposer sur le bulletin de registre. C'était facile mais on ne nous aiguillait pas ! C'était « vogue la galère » : à toi de savoir manager. Il y avait cependant quelques astuces à savoir, et pour pouvoir avoir un large éventail de produits à vendre et pour payer moins d'impôts. Seul le bouche à oreille fonctionnait, il fallait tendre la bonne car dans les « on dit », il faut en prendre et en laisser. L'astuce d'Adeline était d'ouvrir une activité de bibeloterie et lingerie féminine. Ceci voulait tout dire et rien dire à la fois. Elle avait donc le droit de vendre tout et rien. Pour les impôts : c'était tellement compliqué et rébarbatif qu'elle n'a jamais réellement compris les règles de l'art de déclarer ! Se mettre au forfait ou au réel ? Là était la question mais il fallait se méfier des pièges. C'est bien connu : le plus grand arnaqueur du monde, c'est le gouvernement mais comme c'est de l'arnaque légale... !! No comment. Louis, pas fou, l'avait laissée tout mettre à son nom propre. Il lui avait bien vendu sa sauce, à l'italienne je dirais, doublée d'un esprit banquier !! Adeline avait tous les éléments pour tomber dans un panneau gros « ça comme » ! Qu'à cela ne tienne, elle était heureuse. Ils commencèrent à faire tous les marchés du coin. Louis travaillait avec Adeline. Il ne lésinait pas sur la besogne. Il en connaissait un rayon et Adeline apprit beaucoup à ses côtés, tant sur l'art et la manière de faire un étalage attractif que sur les astuces de vente et le choix des grossistes. Il y avait aussi

le graissage de patte du placier et j'en passe et des meilleures ! Le commerce : ça sent le maquereautage à plein nez et parfois ça pue !

« Allez ! Allez ! On en pro fiii teee ! C'est le dernier marchand avant l'autoroute ! » Adeline prenait un malin plaisir à imiter la marchande de poisson. Elle s'égosillait à pleins poumons, elle s'éclatait ! Elle se défoulait et adorait ça. Le contact avec le client, les plaisanteries qu'elle balançait tout naturellement et à tout bout de champ car c'était dans son caractère, l'ambiance si vivante et joyeuse, la solidarité entre commerçants : elle était dans son élément. Louis aussi était bon dans ce domaine mais lui, en tant que mec et de surcroît rituel, en profitait pour draguer en plus ! Ok : ça fait vendre ! Mais Adeline n'aimait pas du tout cette pratique, surtout que les nanas tombaient dans le piège et revenaient régulièrement, espérant le grand amour. Il était beau, dragueur, doué ! C'était trop de qualités pour un seul mec, c'était louche ! Il savait à merveille réinvestir le bénéfice. Il acheta tout le matériel nécessaire. Du barnum à la clayette, rien ne manquait et ils gagnaient du temps en préparation le matin et en emballage, une fois le marché terminé. Adeline avait même la caisse attachée à sa ceinture, donc celui qui voulait se la faire devait lui passer sur le corps : mission impossible ! Leur commerce prenait vite de l'ampleur. Ils passèrent de un mètre linéaire à trois mètres, puis six mètres et enfin à huit mètres, en quelques mois. Surveiller l'étalage à deux devenait très délicat. Il fallait avoir les yeux partout et vendre en même temps. Ils vendaient des jouets, des bibelots, des gadgets, des pistolets d'alarme, des tableaux et de la bijouterie fantaisie. Le plus rentable était la bijouterie : peu d'investissement et une bonne culbute, comme on dit dans le milieu. Ils faisaient des lots et des gondoles, comme en grande surface. Pour la bijouterie : Louis avait fabriqué des vitrines et des supports où chaque élément était épinglé ou sous verre, selon la valeur. Elles étaient belles ces vitrines ! Vernies et à fond de velours bleu nuit. Le plaqué or ou argent ressortait bien. Leur étalage était « classe ».

Pour les enfants d'Adeline, Louis participait aussi. Pendant qu'un assurait le commerce, l'autre accompagnait le fiston à l'école et la petite chez la nourrice. Le dimanche, Adeline emmenait ses deux petits bouts de chou avec elle. Ils adoraient se faire un nid douillet dans les cartons et jouaient et riaient. Le plus grand se promenait entre les étalages. Tous les commerçants le connaissaient et surveillaient que tout aille bien. Un jour de fête des mères, il s'absenta un instant et revint devant l'étalage, caché derrière un bouquet de fleurs plus haut que lui ! Cette attention toucha beaucoup Adeline. La fleuriste évidemment l'avait un peu aidé. Tout fonctionnait à merveille avec Louis. Il mit Adeline en contact avec une de ses tantes qui logeait à Clichy/seine (92) et qui lui obtint un petit F2 dans le même immeuble.

C'était une vieille bâtisse. En façade, les propriétaires avaient des appartements assez luxueux. Au fond de la cour, après avoir escaladé un escalier en colimaçon sentant bon le bois verni, cela débouchait sur un trois étages avec fenêtre sur cour. Il n'y avait pas de salle de bains mais le logement était assez sympathique par sa rusticité. Par contre, c'était un vrai piège en cas d'incendie ou autre. Il n'y avait aucune autre issue que ce petit escalier étroit. Juste en face, il y avait le marché à deux pas de la porte de Clichy. C'était la vie parisienne et en 1978, cette banlieue était richement fréquentée. Adeline n'avait même pas à prendre la voiture pour installer son étal et l'école de son fils était située deux rues après le marché. Mais que demande le peuple ? Tout baignait dans l'huile ! Tout roulait comme sur des roulettes. Le marché de Clichy se faisait trois fois par semaine. Il y avait juste la petite à emmener chez la nourrice.

Dans le même temps, Adeline avait entamé une procédure de divorce à l'amiable, qui suivait son cours. Au moins elle était tranquille ! Son ex ne venait jamais voir sa fille, pas un coup de fil, rien ! Une indifférence totale. Adeline ne réclamait pas de pension alimentaire car elle préférait sa tranquillité. Pas fou, l'ex ne lui a jamais proposé non plus, ne serait-ce que pour subvenir aux besoins de sa fille. Elles pouvaient crever, c'était la même... Ils passèrent en première conciliation. L'avocat commença par réclamer ses honoraires. Un avocat n'est pas juteux mais qu'est-ce que ça pompe ! Un vrai Shaddock. Chacun paya sa part, soit une petite fortune ! L'ex avait certainement sollicité sa mère mais Adeline n'avait aucun recours d'autant plus qu'il ne restait plus rien sur l'assurance vie de sa maman. Ce n'était donc pas fini la galère avec l'époux stoufflant ! L'avocat aborda également le sujet de la pension alimentaire pour les enfants. Adeline ne voulait rien mais l'avocat ne le voyait pas du même œil et consigna qu'il fallait déterminer un seuil. Un second rendez-vous fut pris pour la deuxième conciliation dans six mois car c'est bien connu, la justice mène un train de sénateur ! L'ex ne connaissait pas l'existence de Louis puisqu'il ne s'intéressait pas au devenir de sa fille. C'était aussi bien. Quoiqu'il en soit, Louis et Adeline ne vivaient pas ensemble. Le commerce était en bonne santé et Louis avait déniché quelques fabricants, ainsi il se fournissait directement à la source et faisait des économies. Adeline n'a jamais aimé les intermédiaires : en général, c'est du temps et de l'argent perdus. Pourquoi faire faire aux autres ce que l'on peut faire soi-même ? Notre couple en négoce profita des congés scolaires pour visiter des usines en province. Une de ces usines se situait à Oyonnax dans le Jura et fabriquait des animaux en carton recouverts d'une fine couche de Floquet. On en voit beaucoup sur les plages arrière des voitures. En général, ils bougent la tête. A Oyonnax, ils



étaient spécialisés dans les ânes alors, ils achetèrent une cargaison d'ânes. Puis, profitant de la province, ils firent les foires et marchés des environs. Les petits ânes partaient comme des petits pains. Ils avaient découvert là, que la vente en province est plus aisée qu'en région parisienne. Les gens, avec moins de moyens, vivent bien mieux ! Ils sont détendus, souriants et produisent pratiquement tous leurs cultures maraichères, ne dépensant pas beaucoup en nourriture. Ils étaient très friands de gadgets.

Retour en région parisienne. Louis, toujours à l'affût de nouveautés pour le commerce, avait trouvé un nouveau truc : ils allaient percer les oreilles des demoiselles puisqu'ils vendaient des bijoux. Ah ! Voilà une idée qu'elle était bonne ! Il rentra un soir avec le matériel qui allait bien, à savoir un pistolet, du désinfectant, du coton et des boucles spéciales médicales et anti allergies. « Bravo ! Et... Tu sais t'en servir ? » « Non, c'est la première fois, il faut que je teste », dit-il en regardant Adeline, muni dans une main du pistolet et dans l'autre : un sourire caché ! « Ah non ! Pas sur moi ! Tu sais bien que je ne supporte pas ça ! ». Juste réponse de sa part lorsqu'on sait qu'elle tourne de l'œil à la moindre goutte de sang et que faire un trou dans son oreille ne pouvait que l'allonger à terre, KO. Louis pensait que, pour faire dépasser les angoisses, il fallait les provoquer. Quelle absurdité ! On ne guérit pas quelqu'un par la violence, surtout si la maladie est psychosomatique ! Ce n'est pas compliqué une femme : ça se respecte, ça se ménage. Il faut user de douceur. Et bien Louis était sûr de lui et en bon rital, il la câlina, commença à la caresser doucement, voulant lui faire croire à une envie subite d'affection et d'un geste, un seul, il plaqua le pistolet sur son oreille et transperça le lobe... Silence radio... Puis la colère la fit voir rouge. Elle pestait, elle tempêtait, elle parlait avec ses mains comme un méditerranéen et finit par se réfugier dans le canapé, recroquevillée en boule comme pour revenir à ses origines. La position du fœtus était la seule position qui la rassurait sur l'heure. Louis riait, riait, riait ! Bon d'accord, Adeline se sentait un peu ridicule. « Vas te voir dans la glace, tu n'as pas mal, vas voir ce que ça donne » « Non ! Je ne veux pas voir, ça doit saigner ! » Et Louis riait, riait et riait. Bon d'accord, Adeline se sentait ridicule encore un peu plus. C'est vrai qu'elle n'avait rien senti. L'oreille la chauffait un peu mais c'était tout. Elle osa passer sa main sur son lobe. Il n'y avait pas plus de sang que de beurre en branche. Elle accepta enfin d'aller se regarder en face. Ben ! C'était plutôt joli. Rassurée, elle se confondit en explications qui ne tenaient pas la route et retrouva le sourire. « En général, on fait les deux oreilles » à ces mots, Adeline esquissa un œil oblique pas franchement sympathique « On ne peut pas la faire demain ? » « Vaut mieux battre le fer quand il est chaud » Le fer en l'occurrence, c'était elle. « Bon ok ». Elle se posa sur le bord du fauteuil,

prête à prendre la tangente. Cette fois, Louis usa de douceur et voilà ! Cela fait presque quarante ans qu'Adeline promène ses trous avec une certaine fierté. Il est très agréable de pouvoir porter des bijoux. Il ne restait plus qu'à s'essayer sur les marchés.

No problemo ! Louis était doué pour percer les oreilles et les nanas se passaient le mot. C'était une affaire rondement menée. Il était très dur avec lui-même, autant qu'avec les autres. Le fils d'Adeline ne l'aimait pas beaucoup mais il n'appréciait pas les hommes qui approchaient sa mère, de toute façon. C'était difficile de savoir s'il n'aimait pas à cause de la jalousie ou bien parce qu'il pressentait le mal chez le mâle. Louis investissait sans cesse. Nos commerçants ne profitaient pas des bénéfices, tout repartait directement en approvisionnement. Ils vivaient correctement mais sans tralala ni chichi. La première année de création d'une entreprise est exempte d'impôts. Cela est fort appréciable et permet de gonfler le chiffre d'affaires mais c'est également piégeant, car qui ne met rien de côté se retrouve vite en difficultés dès la seconde année. Quant aux cotisations de sécurité sociale, etc..., c'était abordable sauf pour la caisse vieillesse et l'URSSAF qui réclamaient une petite fortune. Alors, avis aux amateurs ! Faites-vous d'emblée une cagnotte pour payer les taxes et surtout n'empiétez pas dessus ! Louis ne manquait pas de ressources intellectuelles pour récolter de l'argent. C'était toujours très honnête et dans les règles de l'art, ce qui n'est pas monnaie courante dans le commerce ambulancier. C'était réfléchi. Il innovait tout le temps. Sa dernière trouvaille était d'assister aux ventes domaniales. On y trouvait notamment, des véhicules à bas prix. Il acheta un Ford transit jaune et un Peugeot J7. Le Ford servirait pour faire les marchés, en complément de la 3ch fourgonnette grise. Le J7 allait être son joujou pendant un certain temps. Il passait des après-midi entières à le bricoler. Il s'était mis en tête d'en faire un camping-car et de le revendre. Il limait, ponçait, sciait avec tant d'ardeur ! Il savait tout faire. Le J7 devint une petite merveille qui rapporta bien plus que le fruit des efforts et sueurs déployés. Il y a là une bonne filière à exploiter pour qui aime bricoler.

Adeline devait se rendre chez l'avocat pour passer en deuxième conciliation. Son ex était au rendez-vous et avait réfléchi depuis ces six derniers mois. Il déclara qu'il ne voulait plus divorcer. Ainsi, il évitait d'avoir à payer une pension alimentaire pour les enfants. C'était trop beau qu'il accepte le divorce à l'amiable ! La voilà donc condamnée à trouver un autre avocat car celui-ci les ayant défendus tous les deux, n'avait plus le droit de prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Ayant maintenant très peu d'argent puisque Louis réinvestissait tout dans le commerce, les ennuis allaient forcément s'installer. Adeline monta un dossier d'aide

juridique. On lui réclama mille papiers, on lui posa mille questions et il leur fallait mille jours pour décider si elle rentrait dans les critères ! Administration, quand tu nous tiens...

Revenons non pas à nos moutons, mais à nos marchés. L'hiver s'installait à grands pas et il devenait difficile de tenir la matinée entière à faire du surplace. Equipée de deux paires de chaussettes, deux pantalons, deux voire trois pulls, un bonnet et des gants, on ne voyait quasiment plus Adeline ! Les marchés, même couverts sont généralement en plein courants d'air et s'offrent généreusement aux intempéries. Rares sont les marchés équipés de portes. Il ne fallait pas se plaindre, cela faisait partie du métier et tous les commerçants étaient à la même enseigne. Les plus anciens avaient l'habitude et emportaient leur chauffage sur l'étal : vous savez ? Ces vieux bidons où on fait cuire les marrons. C'est très typique et amusant, un temps ! Car il faut pratiquement être collé au bidon pour se réchauffer et avec l'épaisseur des vêtements, on ne s'aperçoit même pas lorsqu'on crame. Le pire fut le marché du Bourget dans le 93, sous la neige et en plein vent. Beaucoup d'énergie brûlée pour à peine une poignée de badauds car il faisait trop froid. En fin de matinée, Adeline était à deux doigts de tourner de l'œil. Elle était transie. Sa voisine s'en est heureusement aperçue et est venue à son secours. Elle l'a bichonnée, frottée énergiquement le dos et les membres et l'a aidée à remballer. De retour à la maison, Adeline expliqua à Louis qu'ils devaient trouver une autre solution pour l'hiver. Certaines personnes supportent bien le gel, mais pas notre petite Adeline ! Après mure réflexion, ils décidèrent de transformer leur étal en petits sacs qu'ils iraient vendre au porte à porte. Il n'était pas question de stopper l'activité, ne serait-ce qu'un temps. C'est ça, être commerçant !

C'est timidement qu'Adeline commença à frapper à une porte. Il avait fallu trouver un slogan car vendre à domicile demande beaucoup d'arguments. De plus, lorsqu'on est une jeune femme avec pas mal d'avantages, si vous voyez ce que je veux dire, il y a plutôt intérêt à se préserver avec du bagou. Bagou, bagou ! Vous avez dit bagou ? Louis avait eu une idée géniale. Ils allaient se présenter au nom de la M.J.L. N'entendez pas par-là la Maison des Jeunes et des Loisirs, mais plutôt les initiales de Louis. Les gens confondaient aisément avec la MJC et ouvraient toutes grandes leurs portes. Les petits sacs étaient bien pensés : ils contenaient des bijoux, des poulbots et des pistolets d'alarme. Quelle est la ménagère qui ne craque pas lorsqu'on lui apporte des bijoux à domicile ? Quelle est la femme seule ou âgée qui refuserait un pistolet d'alarme ? Quant aux poulbots, c'était pour la déco.

C'était quand même dangereux de faire ce boulot seule. Adeline eut parfois affaire à des tarés qui la faisaient entrer et verrouillaient la porte derrière elle. Fort heureusement Louis n'était

jamais loin derrière et sonnait à son tour. Cette façon de vendre fonctionnait bien et ils durent agrandir l'équipe.

Adeline savait que la fille aînée de Gérard cherchait à se faire de l'argent de poche. Elle lui fit une proposition qui lui semblait alléchante. La jeune fille lui présenta sa voisine qui, elle aussi, était intéressée. C'était maintenant presque le printemps et les vacances scolaires approchaient. Le soleil aidant, Adeline eut à nouveau des envies de province et demanda à la fille de Gérard de choisir la destination. Son père ayant une maison en Bretagne, elle opta tout naturellement pour le Finistère et ses alentours. Louis conduisait le J7 tout au long de cette route bordée de genêts. La petite équipe fit sa tournée sans problème hormis que Louis se prenait de plus en plus pour le patron et traitait Adeline comme une simple vendeuse. Elle l'avait de travers et c'était d'autant plus stupide que la fille de Gérard savait que le commerce était au nom d'Adeline. Elle décida que de retour à Paris, elle ne travaillerait plus avec eux. Elle y voyait clair dans le jeu de Louis et cet avis extérieur mit la puce à l'oreille d'Adeline. Tout au long de la tournée, ils dormaient à l'hôtel, les trois filles dans la même chambre et Louis dans une autre. C'était son choix. Il prétextait que pour que le commerce fonctionne encore mieux, il était plus judicieux qu'Adeline reste près d'elles. Elle n'était évidemment pas d'accord mais avait-elle la parole ? Non. Une nuit, dans un hôtel de Saint Brieuc, alors que les filles logeaient au troisième étage et Louis au premier, une forte odeur de fumée envahit leurs narines. Adeline était pourtant certaine d'avoir bien éteint son mégot. Après avoir scruté le cendrier sous tous ses angles, elle réalisa que cela ne venait pas de la chambre et alerta les copines « Vous ne sentez pas comme une odeur de brûlé ? ». Elle avait à peine posé la question que déjà, un flot nuageux passait sous la porte et leur titillait la gorge. D'un élan unanime, elles se précipitèrent pour ouvrir la porte, ce qu'il ne fallait surtout pas faire ! Sitôt la porte béante, la fumée envahit la pièce. Impossible de s'échapper ! Elles étaient sous les toits, en haut d'un vieil escalier en bois recouvert de moquette... L'idéal en cas d'incendie ! Second réflexe : pour ne pas suffoquer, elles ouvrirent la fenêtre. Décidément, elles étaient têtues bornées ! Le courant d'air pouvait attiser les flammes et elles auraient été cuites ! Et en l'occurrence grillées sur ce coup-là. Fort heureusement, le feu n'avait pas encore grimpé tous les étages. Par la fenêtre, elles aperçurent le camion de pompiers et elles hurlèrent « Messieurs les pompiers, Messieurs les pompiers ! Au secours ! Venez nous chercher ! ». Ce n'est qu'après avoir maîtrisé les flammes, que les pompiers les sortirent de ce brasier. C'est les visages emmitouflés dans des linges mouillés, qu'elles descendirent ce qui restait de l'escalier pour enfin mettre un pied sur la terre ferme et à l'air pur de la Bretagne. Dehors, les attendant

bien sagement, qui c'est y qui était là ? Le beau Louis bien sûr ! La gueule enfarinée, non pas par la suie mais des vapeurs de boîte de nuit d'où il arrivait, guilleret. Ah bravo ! Adeline captait maintenant pourquoi il voulait qu'elle dorme dans la même chambre que les filles. Ce n'était pas pour le commerce mais plutôt pour ses petites affaires... Ah le salaud !

Le feu plus le comportement de Louis, c'en était trop pour nos deux jeunes filles qui émirent le souhait de rentrer à Paris. Après avoir déposé les jeunettes à leurs domiciles respectifs, Adeline et Louis rentrèrent à Clichy. Inutile de vous dire qu'elle l'attendait au tournant. Maintenant, elle avait des doutes quant à la sincérité de ses sentiments et quand la méfiance s'installe, rien ne va plus, faites vos jeux... Ils restèrent dans la région parisienne jusqu'à l'été, faisant le matin les marchés et l'après-midi le porte à porte. Adeline sentait que Louis la baratinait lorsqu'il ne passait pas ses soirées chez elle, alors elle chercha la faille. Un soir, n'y tenant plus, elle regarda ses talons de chèque. Constat donc : il allait régulièrement au restaurant et visiblement accompagné, vu le montant des notes. Adeline ne lui en parla pas et continua sa petite enquête : il la trompait avec une infirmière de l'Hôpital de Pontoise. Cette fois, elle aborda le sujet et il lui fit bien fait comprendre que si elle voulait le garder, elle n'avait plus qu'à accepter. Il savait y faire ! Elle encaissa le coup.

Lorsque l'été arriva, Louis décida qu'ils repartiraient en bourgogne. Il avait dans l'idée de faire une halte à Montbard où il semblait avoir beaucoup apprécié la région. Adeline sentait le coup fourré, alors elle réussit à le convaincre de ne pas trop charger le camion. S'il le faut, il reviendra achalander. Ainsi, en cas d'incompatibilité d'humeur (on va dire ça comme ça !), elle limitait la perte. Ils arpentèrent la nationale 6. Louis voulait faire encore plus d'argent et une conversation animée et emplies d'animosité s'engagea entre eux. Adeline ne comprenait pas ce besoin soudain de faire du fric très vite et pensait qu'il se prenait la grosse tête. Elle aborda le sujet des taxes à payer et commença à lui reprocher de trop investir, la laissant se dépatouiller seule avec les factures. Elle n'avait plus de quoi assurer et l'URSSAF commençait à s'impatienter. IL n'en n'avait que cure (... Que cure : ça ne fait pas un peu bizarre à prononcer ? On dirait déjà cocue ou cocasse...). Il lui dit qu'il y avait bien une solution pour redresser le tir. « On s'arrête quelques jours du côté d'Avallon et tu fais du bien aux camionneurs. Ensuite, on poursuit notre route ». Vous imaginez la stupeur d'Adeline ! Il dépensait tout le pognon sans lui rendre de comptes et pour combler un manque, voulait lui faire faire le trottoir ! Le J7 tremblait de toutes parts, tant les hurlements d'Adeline explosaient. Elle aurait voulu être une petite souris et se sauver par l'aération du chauffage qui la narguait, soufflant un air qui la dérangeait.

Elle regardait la route défiler. Plus un mot... Elle était fâchée.

Ils n'avaient pris qu'un véhicule et ils étaient en rase campagne. Elle ne pouvait pas le quitter maintenant : pas trop envie de rentrer à Paris à pieds ! Elle avait la rage. Les heures, les minutes, les secondes prenaient de l'ampleur. Le temps semblait stagner. Elle aurait pu descendre à la prochaine ville et rentrer en train mais elle voulait savoir pourquoi il tenait tant à aller à Montbard.

Marché de Montbard : tôt le matin. Dans une brume annonçant la chaleur de la journée, ils installèrent leur stand. Dans un cadre magnifique, la matinée se déroula dans la bonne humeur, RAS. Au moment de remballer, deux frangines débarquèrent et visiblement connaissent bien Louis. Adeline comprit qu'il avait dû les draguer l'été dernier lorsqu'ils sillonnaient la région. Une des deux lui donnait la chair de poule : elle s'appelait Bernadette. Adeline pensait B... comme beurk ! Elle ne la connaissait pas et cependant elle l'horripilait déjà par sa simple présence. Elle la sentait mal avec son faux air de Soubirous. Sa sœur, par contre, semblait bien accueillante et avait beaucoup plus d'atouts. Sans rien dire, Louis s'éclipsa un moment avec elles, laissant sur les bras d'Adeline tout le matériel à démonter, etc... Elle resta plantée là une heure, deux heures et il finit par réapparaître. Adeline n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il annonça une surprise à venir. « Monte dans le camion, j'ai quelque chose à te montrer ». Adeline ne pipa pas mot et le suivit. Il s'engagea dans des méandres de petites routes vallonnées puis gara le camion sur un champ pentu et stoppa le moteur. Adeline restait muette, elle attendait la surprise. « Ce terrain m'appartient » annonça-t-il tout en faisant des fanfaronnades « Vas-y, je t'écoute ». « Le père des deux filles que tu as vues ce matin, me l'a vendu » « Et tu l'as payé comment ? »... Silence radio.

Voilà pourquoi Monsieur voulait tant d'argent ! Voilà pourquoi Adeline bossait, voilà pourquoi il avait tenté de la prostituer ! Au fond du terrain, il y avait une énorme citerne blanche. Adeline se précipita dessus et la cogna de toutes ses forces. Il valait mieux qu'elle s'en prenne à la citerne plutôt qu'à son mec véreux car cela aurait pu tourner au drame. Pendant qu'elle se défoulait, il monta la tente et déclara qu'ils allaient rester là quelques jours. Et hop ! Elle était encore coincée loin de tout. Puis un soir, il décida de reprendre la route le lendemain, avec les deux frangines, pour faire du porte à porte. Louis jouait les grands seigneurs. Les frangines croyaient, bien évidemment, qu'il était le patron et qu'Adeline était la vendeuse. Elles ne savaient pas non plus qu'ils étaient ensemble. Monsieur claquait du pognon pour leur en mettre plein la vue. Il s'achetait de beaux vêtements et fréquentait les boîtes de nuit lors des escales. Adeline n'avait bien sûr, pas le droit de l'accompagner. C'était

TPMG : comprenez Tout Pour Ma Gueule. Adeline avait refusé de partager les chambres d'hôtel avec les frangines. Elle faisait bande à part. Une nuit, elle voulut vérifier ce que Louis faisait. Elle entra dans sa chambre sans frapper. Après tout, elle avait bien ce droit ! Elle assista à une mise en sandwich : le bellâtre pris entre deux frangines très frangipanes si on en croit la façon dont ils se léchaient les babines. 2 en 1 ! Ce n'était pas à la mode pourtant. Monsieur était d'avant-garde et fournissait en plus, la moutarde ! Il se les farcissait toutes les deux. Adeline attendit le lever du jour, assise dans le salon de l'hôtel. A la première heure, elle saisit sa valise et se rendit à la gare sans prévenir personne et prit la poudre d'escampette. Elle réintégra l'appartement de Clichy et changea les serrures, et du logement et du stock. Il fallait maintenant qu'elle continue son activité seule. Elle recontacta la fille de Gérard et sa copine, pour savoir si elles étaient prêtes à la suivre, maintenant qu'elle avait mis le maquereau aux rebus. Elles n'attendaient que cela ! Sauf que la fille de Gérard avait passé son BAFA et n'était plus disponible. Par contre, sa copine rencontrait de gros problèmes d'humeur avec ses parents et voyait là, une échappatoire. Louis ne tarda pas à frapper à la porte. Ce gros bêta s'imaginait qu'elle était partie sur un coup de tête, qu'elle ne pouvait pas vivre sans lui. Il venait la chercher... Il n'a pas été déçu du voyage, le mec ! Primo, lorsqu'il s'aperçut que sa clef ne fonctionnait plus sur les serrures et secundo lorsqu'elle lui annonça qu'il valait mieux pour lui qu'il disparaisse de sa vie à jamais car elle pouvait très bien porter plainte contre lui.

A dater de cet instant, il n'eut de cesse de l'effrayer. Chaque soir, à heures tardives, il y avait des bruits étranges sur le palier, qui était un vrai piège. Aucune fuite n'était possible, c'était un coupe gorge. Parfois, il faisait mine de forcer la serrure. En réalité, Adeline était terrorisée et cherchait dans sa caboche, une solution éventuelle pour que ce harcèlement cesse. Il était capable de tout ! Une nuit, tremblante de toutes parts, elle saisit le combiné du téléphone et fit le 17. Allo la police ? Ne quittez pas... ! Au bout de cinq bonnes minutes, un fonctionnaire répondit. Adeline expliqua ses craintes, du mieux qu'elle le pouvait, l'émotion lui serrant la gorge et bloquant ses cordes vocales. « Ceci n'est pas de notre ressort, vous devez appeler la gendarmerie ». Adeline insista, tentant de ne pas hurler, Louis étant toujours avec je ne sais quel pied de biche, sur son palier. « Donnez-moi au moins le numéro ! ». Elle aurait pu se faire tuer mille fois ! Elle ne se sentait absolument pas protégée et regrettait de n'avoir jamais voté jusque-là. « Allo ? La gendarmerie » Rebelote : Adeline expliqua sa peur pendant que Louis se prenait toujours pour un gentleman cambrioleur. « Vous n'êtes pas blessée ? » « Non. Il est derrière la porte et tente de la forcer » « Il n'y a pas de mort ? » « Non. Je vous

dis que je suis en réel danger » « Nous nous déplaçons uniquement lorsqu'il y a au moins un blessé. Venez faire une déposition demain ». Pour le coup maintenant, Adeline savait pour qui elle allait voter ! « Ok : c'est comme pour installer un feu rouge : il faut qu'il y ait eu au moins trois morts à cet endroit ! Vous pouvez quand même faire une ronde dans la cour, cela le dissuaderait ? » « Venez faire votre déposition demain ». Voilà. Adeline restait tétanisée et Louis s'en donnait à cœur joie. Ne voyant pas quoi faire de mieux et pensant que Louis finirait par se lasser, elle décida d'aller se coucher. On verra bien s'il arrive à entrer ! Quelques minutes plus tard, elle entendit du bruit en bas, dans la cour puis aperçut de la lueur. Les gendarmes étaient quand même venus faire une ronde. Les bruits cessèrent sur le palier. Louis était parti. Les gendarmes continuèrent à faire leur ronde chaque soir, à dater de ce jour. Ouf ! Il y a quand même un peu d'humanité chez un gendarme !

Les gendarmes avaient beau faire leurs rondes, Adeline avait peur en permanence et vivre dans ce piège devenait insupportable. Elle avait besoin de souffler un peu, de chasser ses angoisses. Elle décida de prendre un peu de repos chez sa sœur du Berry. Cela ne pouvait être que bénéfique de profiter de l'air pur de ce lieu-dit niché au bout du monde car le Berry, c'est le bout du monde ! Sa sœur était contente de la voir. Au bout de quelques jours, n'étant absolument pas prête à affronter à nouveau cette ambiance de Clichy, Adeline demande à sa sœur si elle voulait bien lui louer la petite maison de pierre située sur le côté de sa ferme, face à la vieille grange abandonnée. Cette mesure n'était pas occupée. "Il faut que j'en parle à mon compagnon ». C'était un homme qui paradait tel un paon... Patte à paon, patte à paon, patapaon ! Ils se concertèrent et voilà pas que le beauf en herbe, ne perdant pas le nord, avait calculé que les revenus d'Adeline les plus sûrs étaient ses allocations familiales. Il donna donc son accord, à condition qu'elle leur cède ses alloc. Elle n'avait pas le choix et il le savait ! C'était payer ou paniquer à Clichy. Elle accepta donc sa proposition. La mesure abritait un grand lit deux places tout juste coincé entre les quatre murs épais faits de pierres berrichonnes. Il n'y avait ni fenêtre, ni cheminée, juste une petite porte donnant directement sur la gadoue en temps humides. Ce loyer, de la part d'écolos et de surcroît la famille, était abusif mais Adeline savait que sa sœur n'y était pour rien. Elle ne lui en voulait pas. Elle continua ses marchés dans la région et inscrivit les enfants à la seule et unique école, voire classe du secteur.

Le commerce aux Poux, n'était pas rentable. Le Berry est une région pauvre et les gadgets étaient déplacés, farfelus en ces basses terres. Les économies sombraient et vu que les alloc passaient sous le nez d'Adeline, elle envisagea son retour à Clichy mais pas avant la



prochaine rentrée scolaire. Ce n'était pas plus mal car le temps passait et Louis aurait certainement lâché l'affaire. En attendant, elle était tranquille : il ne risquait pas de la retrouver dans ce trou perdu... Ce petit trou de verdure comme disait Rimbaud. Elle continua donc son train-train quotidien, tentant de trouver de nouveaux marchés, histoire de vendre un peu car qui dit nouveau, dit curiosité et la première fois, on vend un peu mais il ne faut pas insister dans ces régions-là. Un soir, en rentrant du marché, la sœur d'Adeline lui dit « Devine qui es venu ? ». Adeline fouilla dans sa tête, ça ne pouvait pas être Louis car elle lui avait juste parlé du coin mais sans plus et sa sœur n'ayant pas le téléphone en ces temps-là, on ne pouvait pas la trouver sur l'annuaire « Sais pas ! » « Louis est venu ». Incroyable mais vrai ! Il l'avait retrouvée. Le hasard se mêlant encore de sa vie, il s'est avéré qu'une tante de Louis avait sa maison de campagne non loin du carrefour des Bouchauds et qu'il était venu lui rendre visite. Le café des Bouchauds étant une plaque tournante entre le tilleul et la voie de chemin de fer, les ragots allaient gaiement : « Et puis, les jeunes de la haut. Cre ven Diuous, tu sais ben, les Poux et tata ti et tata ta, y sont bizarres quand mêmes ! ». Louis avait vite fait le rapprochement. La sœur d'Adeline le reçut. Il fut charmant et promit de revenir le lendemain.

Aujourd'hui, c'est demain.

Adeline vaquait à ses occupations, un peu excitée quand même par Louis, le retour. Ils avaient vécu beaucoup de choses ensemble et ce n'est pas parce qu'il avait été odieux sur la fin que le reste s'effaçait. Elle n'avait pas de haine, seulement de la peine. En fin d'après-midi, elle se décida à rentrer mais elle devait d'abord passer à la poste d'Aigurande. Elle se gara devant la poste, descendit de sa belle DS et coucou... Qui c'est y qui était là, sortant du bureau de poste : Louis évidemment ! Il était heureux de la voir. Il l'accompagna faire ses affaires au guichet et c'est là qu'il lui raconta comment il l'avait retrouvée. Adeline mit de suite les points sur les i et lui expliqua qu'eux deux : c'était bel et bien fini. Il le comprit car il savait très bien le mal qu'il avait fait. Il était intelligent. Il souhaitait cependant passer une dernière nuit avec elle, histoire de bien clore le débat. Adeline n'a jamais eu une once de méchanceté : elle accepta. Ils discutèrent longuement jusque tard le soir. Au moins : la situation était claire et nette désormais. Adeline se sentait mieux, elle pouvait rentrer à Clichy sans crainte. C'est après un petit déjeuner copieux comme on en fait en campagne, que leurs routes se sont définitivement séparées.

Un énorme pois avait disparu et Adeline respirait à pleins poumons maintenant.

Retour en île de France. Adeline inscrivit son fils à l'école Victor Hugo, près du marché. La petite était encore trop jeune et il fallait chercher à nouveau une nourrice. Parmi les nombreux courriers qu'elle n'avait pas eu le temps de trier, se trouvait, Ô miracle ! Un an après, l'acceptation de son dossier d'aide judiciaire. On lui attribuait un avocat d'office. Elle allait pouvoir reprendre la procédure de divorce. L'avocat en fait est une avocate et tenait son cabinet dans les beaux quartiers à Neuilly/seine. Adeline arriva au rendez-vous, bardée de documents. On la fit attendre sur une chaise en bois dans le vestibule. C'était un tout petit appartement très sombre, au rez-de-chaussée d'une petite ruelle. Passé un certain temps à regarder et entendre les mouches voler, on l'introduisit dans le bureau de la défenderesse qui semblait réservée et fragile. Elle était aussi ténébreuse que son vestibule. D'emblée, Adeline la sentait mal ! Mais que peut-on espérer lorsqu'on demande de l'aide à l'état ? Ils n'allaient quand même pas lui octroyer un Rambo ! Tant pis, elle fera avec. Après tout : elle est peut-être efficace ? C'est terrible chez Adeline, cet optimisme borné têtue ! Même dans les situations les plus désespérées, elle trouve le moyen d'entrevoir une lueur d'espoir.

Elle expliqua son cas, l'avocate lui expliqua la procédure : « Il va falloir faire un divorce pour faute, il va falloir écrire des lettres de reproches, trouver des témoins qui veulent bien écrire des lettres, trouver toutes les preuves, tous les indices, tous les moindres détails pour incriminer votre mari ». – blanc - . Vous avez remarqué, il y a comme un blanc. Adeline était interloquée et fort heureusement assise sur ses arrières car elle aurait pu tomber de sa chaise. Parce que son mari refusait de divorcer, il fallait qu'elle l'attaque. Il fallait qu'elle lui invente des torts. Il fallait qu'elle devienne une peste comme la plupart des nanas. Ce n'était pas son truc, ça ! Ce n'était pas sa mentalité ! Elle était incapable de faire du mal à une mouche et surtout avait et a toujours horreur de l'injustice. Là : c'était la justice qui lui demandait de tricher. Rien ne va plus, tout fout l'camp. Elle demanda à réfléchir. Son état de commerçant ambulancier était nuisible pour conserver la garde des enfants car elle était considérée comme marginale et mauvaise mère. Elle allait être obligée de se ranger, de rentrer dans le moule, d'aller travailler bêtement comme tout le monde « métro, boulot, dodo... L'heure, l'enfant, le travail, la course après le temps.

Dès la rentrée scolaire, le 8 janvier 1981, Adeline prit donc la décision d'aller chercher du travail. Elle se souvenait que, plus jeune, elle trouvait facilement en intérim. Elle alla d'abord faire un tour à l'ANPE, par simple acquis de conscience, car on sait bien que ce n'est pas le lieu idéal pour se faire embaucher ! Cela s'est avéré vrai de chez vrai. ANPE... Arnaque Nationale Pour l'Emploi ! Qu'à cela ne tienne ! Elle continua tout droit sur le grand boulevard

de Clichy, pensant bien qu'il y aurait une boîte d'intérim. Après avoir passé la mairie, respiré les odeurs nauséabondes de pollution, serpenté entre la foule nombreuse et oisive de ce quartier - beaucoup de chômeurs dans le coin, donc des gens inactifs qui se baladent. Ils n'avaient pas l'air si malheureux que cela ! – elle aperçut enfin une enseigne qui l'intéressait.

« Bonjour Madame ! Je viens proposer mes services » « Inutile ! Il n'y a pas de travail en ce moment » « Prenez au moins ma candidature ! » « Inutile, nous n'avons rien à vous proposer ». Il était presque midi. Adeline insista lourdement. De son futur emploi, dépendait la garde des enfants. Elle était bien déterminée et n'envisageait pas de sortir de cette agence sans laisser son dossier. « Bon ! Faites voir votre CV ». Adeline s'empressa de le lui donner et remplit une fiche de candidature. « Je vous aurais prévenue, il n'y a pas de travail en ce moment ». OK. Merci. Sur cette mission accomplie, elle rentra chez elle, sans se presser. Elle en profita pour se faire plaisir et acheter une bonne tranche de beefsteak de cheval. Ah ! Le cheval, son sauveur : très efficace en cas d'anémie. Elle grimpa l'escalier en colimaçon, quatre à quatre, pressée de déguster son steak. Elle en avait déjà l'eau à la bouche et se léchait les babines. Elle sorti la poêle, y mit du beurre à fondre. Le téléphone sonne. Oh zut ! Elle arrête tout. « Allo ? C'est l'agence d'intérim. Nous avons une mission pour vous » « Ah ! Super et je commence quand ? » « De suite. On vous attend à 14h à Bois Colombes ». Elle lui donne l'adresse. Adeline regarde sa montre : pas le temps d'avaler son steak. Oh rage, Oh désespoir, le boulot commençait déjà à la priver de ses loisirs ! Mais c'était important, alors elle s'y rendit, jetant un dernier coup d'œil désolé vers sa tranche mais lui promettant que ce soir, ce sera sa fête.

Bois Colombes dans les hauts de seine. Il est quatorze heures, Adeline se présente devant une usine d'aéronautique. Il fallait passer le poste de garde : c'était secret défense ! Après moult paperasses au service du personnel, on l'emmena dans un grand bureau où des rangées d'hommes, bien sages comme des écoliers, avaient la tête dans le sac ! Adeline, de nature assez timide, dut traverser cette rangée sous le regard bien en dessous de ces mâles, pour déboucher dans le bocal (bureau vitré : on dirait un aquarium !) d'un grand balaise costumé d'un bleu nuit tiré à quatre épingles. Il ressemblait à Matuvu. Vous savez ? Le chat à la télé dans « Minizupe et Matuvu », des sourcils épais, bien noirs et qui remontent lorsqu'il est content. De son regard sous sa coupe en brosse de chef, il appréciait déjà Adeline « On va en prendre soin, annonça-t-il » en la présentant à ses collègues. .Ouh la la ! Se disait Adeline, ils sont chauds dans cette usine !

C'était un milieu typiquement masculin où évoluait une poignée de femmes pour environ quatre mille hommes... Un rêve pour une jeune femme célibataire ! Adeline commençait à se faire des amis. L'ambiance était sympathique. Bonne nouvelle : elle reçut une notification du tribunal, précisant que la garde des enfants lui était confiée. Elle n'avait pas encore entamé la procédure de divorce qu'elle avait déjà la garde des enfants notifiée sur un acte juridique. C'était le monde à l'envers ! Elle allait maintenant être obligée de poursuivre la procédure de divorce. Cela faisait maintenant un an qu'Adeline était intérimaire dans la même entreprise qui se décida à l'embaucher. Le provisoire dure longtemps dans les grosses boîtes ! Adeline accepta cette embauche avec plaisir bien qu'étant mieux payée en intérim et put ainsi bénéficier du 1% patronal et accéder à un logement correct. Elle fut très vite logée à Colombes, près du parc de l'île marante. Oh surprise ! Une convocation dans la boîte à lettres pour la procédure de divorce. Cela ne faisait que cinq ans et demi qu'ils étaient séparés ! Adeline espérait là une issue définitive. Dans l'entre temps, Gérard reprit le contact avec elle. Il fut très touché lorsqu'il apprit le décès de sa petite sœur Ghislaine, à contrario de son ex qui éclata de rire à l'annonce de cette nouvelle ! Il ne s'entendait pas avec sa petite sœur et pour cause, car elle l'avait immédiatement cerné, mais de là à piquer un fou rire en apprenant son décès... à moins qu'il n'ait fait une crise de nerfs ?? Enfin bref, ne nous attardons pas sur cet attardé.

Gérard revint voir Adeline régulièrement. Elle recherchait plutôt son affection que son amour, mais il ne le voyait pas du tout de cet œil-là. Après quelques relations encore amoureuses, elle se laissa séduire par son pote et Gérard s'effaça. Revenons à notre attardé ! Il était à l'heure à la convocation du tribunal. Le juge commença à lire les résultats d'enquêtes et les rapports des deux avocats. Son abruti d'ex coupa la parole au juge, devant son avocate éberluée : « Monsieur le juge : y a-t-il une loi qui permet de renier un enfant ? ». À ces mots, Il y eut comme un sacré blanc. « Vous pouvez reformuler votre question ? » « Oui Monsieur » « Monsieur le juge : y a-t-il une loi qui permet de renier un enfant ? » A ces mots, tous restèrent coi ! Comment peut-on oser poser une telle question et de surcroît dans le cadre d'un jugement ! L'ex était des plus sincères lorsqu'il fit cette demande, qui cela va de soi, émanait de sa maman. Elle avait calculé que si il arrivait à faire retirer sa paternité sur le fils d'Adeline qu'il avait reconnu comme étant le sien au moment du mariage, et lui donnant ainsi son nom, il n'aurait pas de pension à verser pour lui qui de plus, devenait son héritier ! Monsieur pensait qu'un enfant, ça se prend et ça se jette tel un jouet. Le juge le sermonna et lui expliqua que lorsqu'on reconnaît un enfant, il faut s'en occuper comme du sien jusqu'à la fin

de ses jours, qu'être père même si c'est être père adoptif, c'est une responsabilité d'adulte et qu'il devait se conduire en adulte. Puis il poursuivit la lecture des actes des deux avocats, en commençant par les doléances de l'ex. Monsieur avait déclaré que le couple avait touché une grosse somme d'argent à leur mariage et par conséquent, il en réclamait la moitié. Cette fois, c'est Adeline qui prit la parole ! « Cet argent provenait du décès accidentel de ma mère lorsque j'avais dix-neuf ans. Je ne connaissais pas mon mari à cette époque et l'argent correspondant à une assurance vie était géré sous la tutelle de mon oncle puisque j'étais mineure. Nous nous sommes mariés le lendemain de mes vingt et un ans et, en toute logique, mon oncle a transféré les fonds sur mon compte personnel. Mon mari n'a donc aucunement le droit de prétendre récupérer quoi que ce soit sur cette douloureuse affaire. De plus, il en a déjà dilapidé quatre-vingt pourcent à lui tout seul, à payer des tournées générales au bistrot du coin »... Re-stupeur pour le juge et pour l'avocate de l'ex ! Dans le style, je fais des boulettes, je les accumule et j'y prends un plaisir sadique, je choisis la belle-mère, conseillère du fiston !! Trop, c'était trop ! L'avocate de l'ex s'était sentie abusée et déclara qu'elle renonçait à le défendre.

« Procès reporté ! » déclara le juge.

8 juillet 1983, Adeline reçoit un courrier du tribunal. Elle n'en croit pas ses yeux ! C'est le jugement de divorce. Elle était enfin officiellement divorcée et avait la garde des deux enfants. Ouf ! Il n'aura fallu que six longues années de combat pour en arriver là mais tout ce temps indifférait Adeline à présent, elle était trop heureuse ! Elle partit illico acheter une bouteille de bon vin et se pointa au travail pour fêter ça avec quelques collègues. Je connais des hommes qui ne (passez-moi l'expression) débandent pas pendant une semaine lorsque leur femme accouche, qui font une gigantesque fiesta, et bien, vous pourrez raconter à vos enfants et petits-enfants, qu'Adeline a goûté le bonheur le jour de son divorce ! Ce fut mémorable et à mettre dans les annales de l'histoire de France et de Navarre.

Ah ! Ça fait du bien une bonne java de temps à autre, histoire de remettre les neurones en place. A l'annonce du divorce, Adeline ne se sentit plus de joie et fonça reprendre son nom de jeune fille. Elle refit tous ses papiers et poursuivit sa route, tranquille : boulot, enfants, course après le temps. L'argent manquait de plus en plus et elle dû revendre le petit appartement qu'elle avait sauvé sur l'assurance vie de sa maman. Elle y laissa des plumes bien évidemment car, lorsqu'on est dans le besoin, on se fait toujours bouffer ! L'argent appelle l'argent. Son pourri d'ex sut, Dieu seul sait par quelle fuite, qu'elle vendait. Il vint lui réclamer la moitié de la vente. Cette fois ci, il avait compris que légalement, il n'était pas en droit de toucher au fruit de l'assurance vie de la maman d'Adeline, alors il se présenta

directement. A votre avis, elle l'a reçu comment ? No comment. Il lâcha vite l'affaire et retourna faire son compte rendu à sa chère et tendre maman. Après tout : qui ne tente rien n'a rien ! Sauf qu'il était toujours aussi étroit dans sa caboche où il n'y avait pas la place pour la réflexion.

Adeline vivait de bons moments avec ses collègues de travail et un petit groupe d'amis se forma. Ils étaient cinq comme le Club des Cinq. Adeline était la seule fille, reproduisant le schéma de quand elle était petite et chef de bande. Ils passaient de sacrées soirées et firent aussi de satanées virées en passant par les barbecues aux étangs de Cergy, la nuit ! Le garde finissait par sympathiser avec eux après avoir été quelque peu soudoyé à coups de merguez et d'apéro. Le seul hic dans cette bande d'amis, c'était la réputation au travail. Ben voui ! Adeline était la seule fille et ils arrivaient tous les cinq au boulot, à peu près à la même heure et la gueule enfarinée. Vous pensez bien que les mauvaises langues prenaient leur pied ! Mais Adeline s'en fichait. Elle s'amusait. Fort de son échec, l'ex fit un nouveau procès : il réclamait la garde de sa fille et Adeline reçut bientôt des nouvelles de son avocate. Elle commençait à bien connaître les ficelles des procédures. Belotte et re-belotte, elle fit une nouvelle demande d'aide judiciaire.

Adeline était toujours archiviste, il était cadre dans l'aéronautique et principalement son chef. Il ressemblait à un cowboy et comprit qu'elle n'aimait pas son travail. Alors qu'elle ne s'y attendait pas car il ne traînait jamais ses santiags aux archives, il déboula derrière le guichet où, bien planquée car elle n'est pas très grande, elle en était à lire son horoscope. Monsieur L. de son prénom Claude restait bien droit près d'elle et fixait son journal, pensif. Adeline ne se démonta pas « Euh ! Vous êtes de quel signe ? » « Capricorne » répondit-il. Et vas s'y, elle lui débita son horoscope du jour. Il semblait amusé et retourna dans son ranch qui lui servait de bureau. Ouf ! Elle avait eu chaud. Au moins, maintenant, il savait ce qu'elle faisait ! Elle n'avait plus à se cacher. Il n'était pas bête, l'animal : il revint à la charge et lui proposa une place de secrétaire. Evidemment qu'elle accepta. Elle ne savait pas à l'époque que sa femme venait de le quitter. De fil en aiguille, leurs contacts professionnels virèrent à un jeu de séduction. Il paraît qu'Adeline provoquait chez lui la masturbation intellectuelle ! Intellectuelle ! Adeline préférait le concret : un jour il lui donna son numéro de téléphone. Elle appela et se rendit chez lui. Tout baignait ! Adeline fit même la connaissance de son fils : capricieux, mal éduqué et déséquilibré. Claude pensait combler le vide affectif en pourrissant son fils, il y avait du gâchis dans l'air. Nos tourtereaux se voyaient souvent et chez lui, de préférence. Il ne la respectait pas beaucoup. Elle eut vent de quelques vantardises de sa part sur le lieu de travail et cela lui déplut fortement. Ils passaient des nuits entières ensemble et

même des semaines, et puis un jour, il annonça que sa femme était revenue. En fait, il l'avait rattrapée sur un horrible coup de chantage à l'argent... Et ça a marché ! ET Adeline alors ? Elle était quoi là-dedans ? ? : Un « gilet de sauvetage » selon sa propre expression. Ils ne se virent plus pendant un an, puis il la rappela. Il était toujours avec sa femme mais elle ne se comportait pas comme une épouse. Autrement dit, elle refusait d'écartier les cuisses. Alors, il ressortit son gilet de sauvetage. Deux ans plus tard, Adeline lui fit comprendre qu'il devait choisir. Le résultat fut clair et net : il se leva et partit d'un pas gauche et déséquilibré. Explication : il tenait à son image de marque envers sa belle-famille !

Et les sentiments, bordel !! Heureusement pour elle, pendant toute cette période, Adeline sortait aussi avec Georges. Il était grand mais pas dadaïste. Il était responsable et sous les ordres de Claude. Cherchez l'erreur ! Il ne fallait pas se mélanger les crayons d'autant plus que sa nouvelle place de secrétaire se situait dans le secteur de Georges. Elle avait eu raison, de toute façon, de garder les deux. Au moins, elle assurait un roulement et était sûre qu'il y en aurait toujours un des deux pour s'occuper d'elle. C'était le triste résultat de ses expériences passées avec les hommes ! Quoiqu'il en fût, Georges n'était pas libre et elle n'avait rien à attendre de lui. Il passait des heures dans le bureau d'Adeline. Leurs discussions étaient fort intéressantes et il était un peu poète sur les bords. Elle aimait bien.

La réponse de l'aide judiciaire arriva vite et ce n'était pas normal. Je cite « Nous avons le regret de vous informer que votre demande n'est pas recevable car vous dépassez le plafond ». Heureusement qu'elle était assise lorsqu'elle ouvrit ce courrier car elle tombait de bien haut ! Comment, au smic et seule avec deux enfants, elle était trop riche pour prétendre être aidée par l'état ? Elle était riche et pauvre à la fois ! La réponse est simple : nous sommes en 1986 et le pays a changé de gouvernement depuis cinq ans. Du temps de Giscard, elle vivait bien avec peu de revenus. Aujourd'hui, elle ne savait pas de quel bord il fallait être. Avec ce nouveau gouvernement, elle perdit tous ses droits. Il ne fallait plus être français pour prétendre à quoi que ce soit ! Sa meilleure amie connaissait un super avocat dans les quartiers chics de Paris, près de l'arc de triomphe. C'était un avocat qui avait défendu de grands bandits et gagné les procès haut la main qui, assurément, avait été largement graissée. Mais qu'importe, pour de petites affaires comme celle d'Adeline, il ne réclamait pas grand-chose. C'était juste pour rendre service. Elles arrivèrent au rendez-vous dans un cabinet luxueux. Elles étaient tellement enfoncées dans les fauteuils Louis XVI de la salle d'attente, qu'il y avait de quoi piquer un bon roupillon ! Maître les reçut. L'affaire ne traina pas. L'ex d'Adeline, n'ayant rien à lui reprocher, jouait sur le fait qu'elle manquait d'argent pour élever

correctement ses enfants, ce qui était faux car ils ne manquaient de rien mais il fallait bien qu'il trouve quelque chose pour alimenter sa requête. Il n'aura fallu que deux petits mois pour que le jugement soit rendu en la faveur d'Adeline. Et, je vous le donne en mille : l'ex fit appel ! Y en a qui sautent du coq à l'âne, Adeline passait de procès en procès. Le nouveau jugement fut rendu au bout d'un an, maintenant au profit d'Adeline la garde des deux enfants. Et je vous le donne en mille : l'ex lui refit un procès trois mois plus tard ! Heureusement qu'elle savait faire le vide dans sa tête car il n'avait de cesse de la charger. Il était du signe du bélier et à peine têtue/borné, il fonçait droit dans le mur, sans réfléchir. C'était à peu près le troisième ou quatrième procès qu'il lui assignait en dix ans. Adeline ne les compte plus ! Le motif était toujours le même : il voulait récupérer la garde de sa fille.

Adeline faisait tout pour tenter d'amortir les conneries de son ex et emmena les enfants en vacances. Arrivés sur l'île de Ré, ils cherchèrent la direction du centre de vacances. Il n'y avait pas à se tromper ! Une route bordée d'eau de chaque côté les menait droit à Bois Plage. Ça sentait bon l'écume, les pins et le sable chaud : il ne manquait plus qu'un légionnaire ! Les soirées ne leur laissent pas le temps de réfléchir et c'était très bien ! Adeline fit la connaissance de Luc, un isérois. Leur histoire débuta sur un air de boîte de jazz, chanté par Michel Jonas. Ce fut trois semaines à pratiquement faire des nuits blanches tous les jours, si j'ose dire ! Luc et Adeline, vivaient la nuit et au petit matin, après avoir fureté les buissons dans l'espoir de traquer le lapin, ils accueillait les enfants pour une sacrée journée de loisirs. On ne compte plus les fois où elle s'endormait sur la plage, malgré les mouches ! Luc était très gentil avec les enfants. Adeline garde encore un merveilleux souvenir des marionnettes qu'il leur avait achetées un jour de marché. Mais voilà : toutes les bonnes choses ont une fin. Le retour à Paris a été marqué par la séparation obligée d'avec Luc. C'est les larmes dans les yeux qu'elle conduisait et pour ne pas le montrer aux enfants, elle prétextait que le soleil l'éblouissait. Ils avaient échangé leurs adresses et téléphones mais c'est bien connu : les histoires d'amour de vacances ne durent qu'un été ! Adeline ne se faisait aucune illusion, d'autant plus que six-cent kilomètres les séparaient. Adeline avait de sérieux problèmes financiers et les HLM lui signifièrent un avis d'expulsion. Luc la quitta à ce moment-là et pourtant leur histoire prenait bonne forme malgré la distance. Adeline s'était rendue par deux fois à Grenoble où ils passèrent d'excellents moments. La seule et unique fois où lui, se rendit chez elle fut celle où, dans son courrier, gisait cette fameuse notification. Entre les sentiments ou l'argent, il avait choisi la poudre d'escampette ! Il ne l'aimait pas des masses, le mec et



elle fut déçue, une fois de plus. Il était psychiatre dans un centre socio médical. Pour un psychiatre, il n'était pas très psychologue !

Adeline fit part de tous ses désarrois à sa meilleure amie qui, ne perdant pas le nord, lui proposa de venir vivre en colocation chez elle. Evidemment ! La paie était la bienvenue pour l'aider à financer ses sorties nocturnes. Adeline ne vit pas le piège tout de suite et fut assez touchée par cette solution, qui, bien que ne correspondant pas du tout à sa conception de la liberté, l'arrangeait bien. Elle abandonna donc son appartement de Colombes avant que la police ne débarque. Elle leur avait laissé les clefs sur la porte et imaginait bien leur stupeur de trouver l'endroit vidé des meubles. Ça s'appelle faire la niaque aux poulets. Elle se permit un joli rictus en coin, un sourire de satisfaction en quelque sorte. Les aides sociales lui ayant dit clairement « Ne vous plaignez pas, vous avez un travail » et puis « Il y a plus urgent que vous, vos voisins vivent à quinze dans un trois pièces » et j'en passe et des meilleures, elle avait décidé de quitter les lieux sans rien dire à personne, les laissant le bec dans l'eau. Embarquement chez la dite meilleure amie : Saint Denis à nouveau, dixième étage, vue sur HLM ! Vivre avec cette nana était devenu un enfer alors, au bout d'un an, Adeline chercha un nouveau logement et se retrouva à nouveau en HLM, à quelques mètres de là. En 1992, il y eut une grande vague de licenciements dans l'aéronautique, suite à la guerre du Golfe. L'entreprise mit de nombreuses personnes en retraite anticipée et c'était la fête chaque jour.

Tous ces pots de départ favorisaient les amitiés et plus quand affinités ! Il y avait Pierre, Paul, Jacques et les autres. Ces relations furtives n'étaient pas sérieuses mais pimentaient la vie d'Adeline. Elle n'avait affaire qu'à des hommes volages et mariés. Après des années et des années entre leurs mains, elle finit par décider qu'aucun homme non libre ne pourrait plus la soudoyer. Elle les trouvait assez écœurants. Pour l'heure, elle avait largement de quoi se sustenter. Ces enfoirés se permettaient même d'être jaloux et Roger lui demanda de faire un choix : c'était lui ou il la quittait. L'hôpital se foutait de la charité ! Et si elle lui avait demandé de quitter sa femme ? Jamais, au grand jamais, elle ne voulut casser un couple et elle restait toujours dans l'ombre, supportant les caprices de ces messieurs qui ne lui demandaient uniquement que ce que leurs femmes refusaient de faire ! Elle était une bonne roue de secours. Alors, le choix fut vite fait ! Lorsqu'il y a compétition, il faut que le deuxième arrivé soit au courant de la situation, ce qui était le cas. Elle manigança donc avec le suppléant, de feindre de ne plus être ensemble... Un temps, et de reprendre la relation ensuite. Ainsi, Roger l'orgueilleux crut qu'elle l'avait choisi, lui. Au final, elle garda les deux.

Après bien des péripéties, Adeline et sa fille s'éloignèrent un peu de ce monde des cités et prirent une sous-location à Taverny dans le Val D'Oise. Quant à son fils, il s'était mis en ménage avec une iséroise. La nature alertant les sens, l'âme d'Adeline commença à batifoler. Elle était de plus en plus lasse de tous ces mecs qui se servent sans rien apporter : elle les laissa tous choir pour faire peau neuve. Nouveaux mecs, nouveaux genres, nouvelles exigences... En bref, elle renouvelait sa garde-robe ; elle avait envie de s'amuser.

Qui dit « jeu », dit « qui perd gagne ». Il y a toujours un risque.

Rappelez-vous ! Adeline est secrétaire depuis peu et grâce à Claude. Georges est chef d'équipe dans la fabrication de pièces aéronautiques. C'est un beau mec, un play-boy ! Il monte la voir le soir et ils discutent. Il drague. Adeline n'oubliera jamais la petite place de l'église où il l'embrassa pour la première fois... Romantique, non ? Ce type était un piège mais Adeline ne le savait pas encore. Elle était en plein rêve ! Evidemment, il était marié. Aujourd'hui, Adeline plaint sa femme : elle ne voudrait pas être à sa place. Voilà donc treize ans qu'ils se fréquentent : treize années durant lesquelles elle avait gardé Claude en parallèle et heureusement, sinon elle n'aurait jamais tenu le choc ! Quand l'un la blessait, l'autre la pansait. Hélas, ils ne pensaient pas avant d'avoir à panser ! Notre play-boy voulait toujours situer son pénis par rapport à celui des autres « Il est plus beau, plus gros ? Plus travailleur ? ? » : Mais qu'est-ce qu'elle en avait à faire de ces modalités !! « Fais-moi jouir, c'est tout ce que je te demande ! Ne me prends pas la tête avec cette fierté mal placée ! ». Ce type, c'était aussi toutes les positions du kamasoutra : un coup à l'endroit, un coup à l'envers, devant la glace, en levrette, etc... En bref, tout ce que sa femme lui refusait ou qu'il n'osait pas lui demander puisqu'il la respectait, elle ! Il la respectait tellement qu'elle était cocue et archi cocue depuis si longtemps mais ça, ça ne se voyait pas ! Il avait des antennes : il se méfiait de tout et de tout le monde à tel point qu'il en sacrifiait même ses propres sentiments. Quand il embrassait Adeline, ses oreilles se dressaient tels des capteurs télescopiques scrutant l'environnement et gâchant leurs meilleurs moments. Il partageait tout avec son meilleur pote et surtout les filles ! Il était tout un poème !

L'entreprise décida de déménager de Bois Colombes à Colombes pour une partie, et à Bezons pour le reste. Ils voulaient faire à Bezons un esprit de petite PME. Tout le monde fut recasé, volontairement ou désigné volontaire d'office. Une seule résistait tel le petit village de gaulois face aux romains, c'était notre chère Adeline. Elle résistait et pour cause ! On voulait l'envoyer sur le site de Réau en Seine et Marne ou encore à St Quentin en Yvelines. C'était trop loin de chez elle et il n'était pas question de laisser les enfants au nord de Paris et de

partir vers le sud : ils avaient encore besoin d'elle et vice versa. L'usine était vide. Il ne restait que le tracé des zones d'atelier au sol et le poste de garde. Le play-boy était à Bezons et par conséquent éloigné d'Adeline. Comme elle l'avait prévu, il ne faisait plus aucun effort pour la voir. Elle décida de le quitter. Entre temps, Claude s'était fait virer pour une sombre histoire en mécanique, à propos de sièges éjectables. L'heure était grave et il y avait enquêtes et filatures. Claude, malgré l'importance de la chose, était parti prendre quelques congés en Bretagne car il estimait que sa présence ne changerait rien à la situation déjà bien gangrénée, et il avait bien raison. Il resta trois longues années au chômage, entrecoupées de quelques missions dans des petites boîtes. Aujourd'hui, il est responsable du parc automobile dans un groupe réputé de l'aéronautique, que je ne nommerai pas, bien entendu. Dans le cadre du renouvellement de sa garde-robe, Adeline avait besoin de savoir où il en était avec sa femme et le recontacta. Ils se revirent, mais cette fois c'était Adeline qui tirait les ficelles et elle se rendit vite compte qu'elle ne l'aimait plus. Les rôles étaient inversés. Elle aurait pu s'amuser avec lui, se venger de tant de non-consideration mais cela ne l'intéressait même pas. Elle ne ressentait plus rien pour lui ; c'était une affaire classée. Voilà ! Le ménage de printemps étant fait, il ne lui restait plus qu'à trouver du neuf, du sent bon.

Ah ! Il sentait bon le sable chaud...

Toutes ces tourmentes n'avaient pas eu raison de sa folie... Adeline perséverait. Elle s'était donné comme objectif : deux ans pour réussir ! Se libérer des dettes et enfin atteindre cette clarté tant chérie dans ses pensées. Elle avait rompu avec son passé et était à la recherche du bon mec, cette fois. Qui dit « recherche », dit tâtonnements, essais... Elle le rencontra sur son lieu de travail. Hé oui ! Encore un : forcément, elle était entourée de la gente masculine à quatre-vingt-dix pourcent. C'était donc facile, il n'y avait qu'à tendre la main et se servir : plouf plouf, dans la famille des mécanos, Adeline voudrait le petit là-bas. Ah ! Mauvaise pioche : pas grave, on jette les dés, on rejoue. Dès le premier contact, elle s'était dit « Il est pas mal ! ». Il lui avoua qu'il avait « flashé » sur elle. Ils ne se côtoyaient pas beaucoup. Il était électricien et toujours sur un escabeau ou pendu à un câble. Lorsqu'Adeline fut rentrée de vacances, il lui déclara sa flamme, selon son expression. Cela fit plaisir à Adeline. Il avait un « Je ne sais quoi » qui l'attirait, sans doute son audace. Elle mit vite les « points sur les « i » « Je ne veux pas d'un mec marié. Dans ce domaine, j'ai déjà trop donné : résultat je suis seule depuis des lustres. ». Elle dormit très mal ce soir-là car elle pensait avoir été trop stricte puisqu'il vivait mal son couple, d'après lui. Et oui, on ne se refait pas : Adeline a bon cœur. Un matin, il émit le souhait de discuter avec elle. « Ok, on ira boire un pot ». Il semblait très

impatient. Il n'avait de cesse de venir la voir tout au long de la journée. Elle commençait à mieux le connaître : Il était très bavard, abordait tous les sujets en toute simplicité. Il attisait la curiosité d'Adeline. Il n'aimait pas son prénom, Il avait été légionnaire, Il était tatoué, Il semblait gentil. Il parla même de son eau de toilette ! Il avait cinq frères et sœurs. Un de ses frères était décédé d'un accident de déménagement. Comme Adeline avait également perdu sa petite sœur, ils étaient sur la même longueur d'ondes. Il souffrait du manque de contact avec ses autres frères et sœurs, tout comme Adeline : il paraissait sensible. Ils eurent une longue conversation téléphonique, un soir. En fait, il n'était pas marié mais vivait en concubinage et avait deux enfants de deux et six ans. Adeline était déjà grand-mère d'une jolie petite fille depuis huit ans. Il y avait comme un écart d'âge entre eux ! Adeline trouvait qu'ils avaient pas mal de points communs.

Il n'était pas très discret, son légionnaire. Il avait du mal à contenir ses élans amoureux : elle était obligée de le freiner sinon il l'aurait embrassée en plein bureau ! Adeline était beaucoup prise par son travail et de ce fait, un peu lasse. Philippe lui téléphonait souvent mais ils avaient du mal à trouver un créneau pour se voir ! Ils programmèrent de manger ensemble un lundi midi. Comme tous les mecs qu'elle avait connus jusque-là, il la laissait seule pour le weekend... La belle affaire ! Elle était bien décidée à ne pas céder : s'il ne s'occupait pas d'elle en dehors des heures de travail, il pourra aller se faire voir ailleurs. Il était chaud lapin mais n'avait pas encore eu Adeline qui n'était pas pressée et le tenait en haleine ! « On verra bien son comportement quand il aura goûté à ma chair », se dit-elle « Je veux vivre une belle histoire d'amour, pas une histoire de fesses. Il faudra qu'il la joue fine ». Ils dinèrent donc ensemble le lundi midi, au parc de l'île marante. Il pensait sérieusement à quitter sa femme mais voulait bien connaître Adeline avant d'engager quoi que ce soit. Il ne voulait pas d'un échec et elle non plus : ça tombait plutôt bien ! Il souhaitait voir Adeline un peu tous les jours après le boulot mais ils n'avaient pas les mêmes horaires. Il eût été quand même plus simple qu'il se libère le soir ! Adeline avait des contraintes qu'elle effectuait avec plaisir : elle rentrait avec sa fille tous les jours ou presque car elle travaillait dans le coin et il n'était pas question qu'elle change cette priorité. Philippe paraissait très amoureux et exprimait ses sentiments sans honte. C'est plutôt rare chez un homme et Adeline appréciait. Elle n'était pas accroc de lui mais elle ressentait l'envie de le connaître. Elle le trouvait assez intelligent.

Toujours très prise par son travail, Philippe était déçu de son indisponibilité. Il avait un problème auditif, ce qui ne facilitait pas les échanges téléphoniques et comme elle aussi, est un peu sourdingue de la droite ! .... Encore un point commun : entre sourds, ils finiront

bien par s'entendre ! Adeline essayait de se dégager le plus souvent possible et ils passaient des moments agréables le midi. Discussions, embrassades... Il disait l'aimer très fort. Elle doutait un peu tellement elle était habituée à ce que ce soit l'inverse. Mais il semblait sincère. Il habitait en HLM, aimait la lecture et la musique. Ses goûts étaient assez variés : il passait de la douceur au « hard », toujours en toute simplicité. Adeline aimait son côté simple et de plus, il était compétent dans son travail. IL commença à chercher des solutions pour qu'ils puissent se voir le weekend car elle se lassait un peu de leurs rencontres « sandwich ». C'était toujours pareil : entre 12h20 et 13h03, soit le banc de droite, soit celui de gauche. Il ne pensait qu'à l'embrasser, elle ne pensait qu'à manger ! Plus elle le connaissait, plus elle se disait qu'elle faisait fausse route. Il faut dire que Fred était revenu de vacances.

Ah oui ! Fred, je ne vous en ai pas encore parlé mais patience et longueur de temps valant mieux que rage et tourments, je garde le meilleur pour la fin.

Adeline n'avait plus le même enthousiasme à découvrir Philippe malgré sa gentillesse mais elle se demandait si sa requête de l'amour n'était pas simplement une expression de son désespoir. Au secours ! Elle avait besoin d'air !! Elle commença à réaliser leurs différences qui étaient de taille et cela l'effrayait. Il aimait les films « x », Adeline détestait ça. Il aimait regarder le sport à la télé, Adeline détestait ça ! Et puis il lui faisait remuer des souvenirs pénibles à force de s'intéresser à sa vie et cela lui donnait le blues. Bien sûr, il n'était pas responsable de ces déchirures : il fallait qu'elle se calme, il ne méritait pas ses états d'âme. « Ça ira mieux demain ! », pensait-elle en secret.

Aujourd'hui, c'est demain et là, il fit fort ! Il s'était libéré pour passer la soirée de vendredi avec Adeline. Ils allèrent au restaurant rue Mouffetard à Paris, chez les grecs. Très bonne soirée : voilà t'y pas que dans l'euphorie, Adeline commençait à s'attacher un peu et cela l'effrayait. Elle se méfiait d'elle-même ; elle se connaissait si bien ! Après cette soirée idyllique, il lui téléphona tous les jours, même le weekend ! Était-ce bien sérieux ? Dans la série « Je le découvre un peu plus » : il aimait cuisiner, adorait l'huile d'olive et admirait ses origines italiennes. Ah, au fait ! : Son légionnaire ne sentait pas bon le sable chaud, il était en Guyane entre serpents et plantes vivaces. Il y attrapa d'ailleurs le paludisme : c'est une sacrée maladie. Heureusement ses trois crises étaient passées : il n'avait plus rien à craindre. Il avait été infirmier pendant un an et avait sauvé une vie par massages cardiaques. Quand je vous dis qu'il tenait la route ! Lorsqu'il s'était engagé, il était un peu hippie : cheveux longs et bouclés, boucle d'oreille. Il avait changé sa vie du tout au tout ce jour-là : maintenant il pouvait

prétendre savoir qu'il existe autre chose que « métro, boulot, dodo ». Constat : Il était encore passé du doux au hard. Que d'échanges ils avaient ! C'était trop beau pour être vrai, une petite pause devrait leur remettre les idées en place et c'est ce qui se passa. Ils ne se virent pas pendant quatre jours ! Vous imaginez ? Cela était pesant. Il avait travaillé le samedi, était resté avec sa femme le dimanche, avait annulé le repas du lundi pour manger avec ses copains et Adeline avait elle aussi prévu de déjeuner avec Irma la douce, une collègue de travail. En fait, ce n'était pas plus mal : ainsi ils gardaient leur autonomie et ils se lasseraient moins vite.

Le lundi suivant, il annonça au téléphone qu'il avait passé un weekend mouvementé. Apparemment, il y avait de l'eau dans l'gaz chez lui. Ils profitèrent d'une belle aubaine qui se présentait : un peu de temps imprévu à accorder à Adeline, de 15h jusqu'à 18h30 pour aller se promener sur les bords de l'Oise, à Auvers. Il se sentait bien avec elle, son légionnaire car elle fleurait bon la douceur. IL ne rentra pas chez lui cette nuit, prétextant une histoire de beuverie avec son pote Juju. « Entre nous, quand il fera ce coup-là, je saurais à quoi m'en tenir », pensait Adeline. Après ce merveilleux weekend, plein de promesses inavouées et d'espoirs, il la largua. Rappelez-vous au début de leur rencontre, je mentionnais que son attitude changerait certainement lorsqu'il aurait goûté à sa chair ! Sitôt dit, sitôt fait, la légion l'avait frappée dans sa dignité. Adeline fut touchée au plus profond de ses entrailles. Elle y croyait, elle avait envie d'aimer et d'être aimée. Elle tombait de très haut et à son âge, on ne supporte plus très bien la souffrance. Elle avait quand même du mal à croire que cela puisse se terminer ainsi. Elle était sûre qu'il était sincère : ses mots, ses caresses, tout la portait aux anges. Il lui avait tout simplement annoncé qu'en faisant l'amour avec elle, il avait pris conscience qu'il tenait à sa femme ; en d'autres termes Adeline avait servi à rafistoler son couple ! Elle ne lui laissa même pas le temps de s'expliquer : « Laisse tomber » déclara-t-elle avec dégoût puis elle fit un démarrage sur les chapeaux de roues et partit, l'amertume lui servant de carburant. Sur ce coup là, elle avait été très conne mais elle aura au moins fait une bonne action.

Les déboires d'Adeline avec la légion n'avaient guère d'importance car fort heureusement, Fred était là pour lui remonter un peu le moral. Il était un parigot s'identifiant à un ch'timi mais il avait de bonnes raisons que nous évoquerons plus tard. En 1999, Adeline était son interface. Lui était le pilote dans l'avion et Adeline était le co-pilote. Ils travaillaient tous deux au sein des moyens généraux et en fonctions partagées, c'est à dire que la maison-mère gérait les contrats des deux entreprises. Adeline avait mis en place divers suivis et indicateurs, afin de mieux cerner l'avancement des travaux et, pour ce faire, elle se réunissait avec Fred, une

fois par semaine. A eux deux, ils formaient une bande ! Ces réunions en duo étaient un doux rêve ! Les yeux dans les yeux, ils tentaient de balayer les nombreuses opérations des huit derniers jours et de trouver des solutions à celles encore en cours. Leurs réunions s'éternisaient : les après-midi entiers devenaient trop justes ! Oh et puis zut à la fin ! Au diable les collègues qui zieutaient du coin de leurs mirettes, ils étaient heureux devant ce classeur de chantier. Seulement voilà, Fred n'était pas libre et avait même trois enfants. Alors nos tourtereaux se contentaient de passer de bons moments au boulot. Il était à dix mille lieues de s'imaginer le bien qu'il faisait à notre tendre colombe qui, elle aussi, était incapable de penser qu'il avait besoin d'elle. Elle ne se bloquait pas pour lui, pour autant. Elle avait rendez-vous avec un amoureux qui ne lui plaisait pas mais bon ! Faute de grives, on mange des merles. Ce dernier étant en retard, elle décida de ne pas l'attendre et s'esquiva. Descendant en toute hâte les marches du Sacré cœur de ce Panam où elle adorait trainer ses guêtres, elle prenait plaisir à se promener par les rues en direction du parc Monceau. Au détour de cette vieille rue, entre « Blanche » et « Pigalle », une Porsche s'arrêta à sa hauteur. Son chauffeur lui demanda le boulevard de Malesherbes : « A vol d'oiseau, c'est par là », répondit-elle. Ils plaisantèrent un peu et il l'invita à boire un verre. « Je ne vous connais pas, Monsieur ! ». Là-dessus, il sortit sa carte d'identité et Adeline monta dans la Porsche noire. « C'est quoi comme voiture ? » demanda-t-elle innocemment. Il la regarda un peu ébahi « C'est une Porsche ! » Comme si tout le monde connaissait les belles voitures... Pour sa part, Adeline se fichait pas mal de cet étalage de fortune ! Ils cherchèrent un café pour boire un verre. C'était dimanche et le quartier étant plutôt résidentiel, il ne faut pas avoir soif un dimanche à Paris dans le 17<sup>ème</sup> !! Ils échouèrent au parc Monceau. Il boitait suite à un incident de badminton alors ils se posèrent sur un banc et bavardèrent. Lorsqu'il l'embrassa, elle fondit en larmes sans pouvoir contenir sa peine. Elle manquait tellement de tendresse ! Elle lui demanda de la ramener à sa voiture. Il était déçu qu'elle parte aussi vite et ils échangèrent leurs numéros de téléphone. Il la rappela très vite. Au début ils se voyaient à peu près une fois par semaine bien qu'il l'ait prévenue qu'il était très rarement disponible car il était directeur artistique dans un grand magazine. Adeline était contente mais lui montra avec trop d'ardeur ses sentiments et cela gâcha la relation. Il aura pris peur. C'était un célibataire endurci de quarante-six ans, sans enfants et pour cause ! Il était impuissant. Il s'occupait beaucoup de ses parents divorcés, son père avait refait sa vie mais pas sa mère. Pour en revenir à ses frayeurs, il commença à espacer les coups de fil, posait des lapins et inventait des prétextes bidons auxquels Adeline ne croyait pas du tout. Cela lui faisait très mal mais elle ne voulait pas le choquer et s'effaça. Deux mois plus tard, il la rappela. Leur relation était

devenue plus amicale qu'amoureuse et ça plaisait bien à Adeline car son impuissance l'arrangeait. Ils se fréquentèrent durant deux années sans jamais faire l'amour : simplement flirté. Comme ça, il n'y avait pas besoin de préservatif ni de contraception et ses caresses lui faisaient beaucoup de bien. Elle pouvait s'en contenter mais il ne le comprit jamais : d'ailleurs ils n'ont jamais abordé le sujet. Ce mec ne lui a apporté que des rendez-vous manqués et des invitations fuies parsemées de quelques lueurs d'affection, des élans mal contrôlés. Dommage qu'il ne savait pas vivre avec son problème. Adeline l'aimait bien quand même mais commençait à se lasser. Elle allait bientôt le déclarer Game over ! Fred prenait de plus en plus de place dans son cœur et c'est elle maintenant qui posait des lapins à Joe.

Fred était si jeune : de dix ans le cadet d'Adeline, que Joe lui semblait avoir pris un coup de vieux ! Mais tant pis, elle faisait avec. Fred ou Joe ? L'avenir allait bientôt le dire. Adeline préférait Fred quoique le bon choix n'était-il pas de garder les deux, histoire de ne pas déprimer ? Joe avait donné rendez-vous à Adeline pour sabler le champagne à l'occasion de la nouvelle année. Il n'y a pas eu plus de champagne que de beurre en branche ! Mais ça, c'était Joe : il se débinait toujours au dernier moment. Ce mec était cyclique : il revenait tous les deux à trois mois ! Il lança une nouvelle invitation pour l'emmener manger un morceau. ... On n'y était pas encore ! Allait-il encore fuir ? Adeline pensait que oui sinon elle en perdrait son latin. Quoiqu'il en soit, ce serait l'occasion de lui annoncer l'existence de Fred et son importance dans sa vie. De toutes manières, elle considérait Joe comme un copain maintenant, vue la fréquence de leurs rapports ! Il posa encore un lapin mais cette fois c'était le dernier. Ce mec était inutile, impuissant et inutile, un coup d'épée dans l'eau... En un mot : rien. Il ne se passait rien avec lui, il n'apportait rien, il valait moins que rien. Sa Porsche : il pouvait désormais se la garer où il voulait, c'était à peu près la seule chose qui lui donnait un peu de valeur mais dès lors, il n'était même plus coté à l'argus !

Adeline décida de ne plus accepter de le voir.

Comme à l'habitude, Monsieur rappela après deux mois de silence. Seulement voilà : Adeline ne répondit pas au téléphone et il finit par laisser un message. « Ton portable est coupé, chez toi : ce n'est plus le bon numéro ? J'appelais pour dire bonjour ! Rappelle-moi au bureau ». Adeline hésita, c'était tentant ! Mais elle garda le silence. C'est vrai qu'elle avait changé de numéro de portable et qu'elle s'était mise sur liste rouge à la maison. C'est vrai aussi qu'elle n'avait pas communiqué ces infos à Joe car elle estimait qu'il ne la méritait pas mais elle l'aimait bien quand même. C'est vrai aussi qu'il avait la sale manie de l'appeler quand « La mer monte et qu'il n'avait pas honte malgré son handicap ». C'est vrai aussi qu'elle n'avait



plus envie d'être à sa disposition. Alors, elle ne le rappela pas. Quoiqu'il en était, il avait son adresse et savait où elle travaillait. Alors, s'il était vraiment sincère, il saurait faire l'effort de la trouver. Elle ne bougeait pas d'un iota et puis le jeu l'amusait. Fera-t-il cet effort ?

A nouveau deux messages sur son téléphone au bureau. Il s'inquiétait et la suppliait de le rappeler. Il insistait le bougre ! Adeline laissa passer le weekend et enfin le rappela, lui communiquant ses nouveaux numéros. Il était rassuré. Bizarre ce type qui l'aimait de loin ! Peu de contacts, beaucoup de rendez-vous manqués et il ne voulait pas la perdre ! A quoi rimait cette relation ? Il multiplia les appels. Adeline lui dit que leur relation ne ressemblait à rien et lui demanda pourquoi il gardait le contact. Il ne sut ou ne voulut pas répondre. Elle précisa que maintenant elle n'acceptera plus que de l'amitié et rien d'autre. « Bien Madame ! ». Adeline ne le comprenait toujours pas. Son impuissance physique dissimulée derrière sa Porsche était certainement l'explication à son comportement. Au moins, en l'aimant de loin, il ne risquait rien. Mais rien ne mène à rien et Adeline ne supporte pas les situations stériles. Elle souhaitait qu'il optimise son esprit : cela aurait été plus constructif. Mais elle n'était pas sûre qu'il en ait les capacités malgré son haut niveau dans la Société. Il avait beau être Directeur artistique ... Je maintiens que quand l'homme descend de l'arbre, on ne voit que son cul pelé !

Adeline rendit visite à Alex, le chef de Fred, hospitalisé à l'hôpital Necker. Rayon « soins intensifs » Il était traité pour un cancer de la moelle osseuse. Très éprouvante la visite et même impressionnante. Chaussures et blouses anti-microbes, sas, caisson et lavage de mains. Sortie de là, elle avait bien besoin de prendre un peu de réconfort et il se trouvait – d'après les éléments qu'elle connaissait, que Joe n'habitait pas loin. Elle lui téléphona et tomba sur le répondeur. Tant pis, c'était raté. Elle rentra bredouille. Elle se dirigea vers la fête au village de Bouffémont. Elle n'eut pas eu le temps d'y arriver, Joe l'avait rappelée et souhaitait prendre un verre avec elle. OK, elle retourna à Paris. Une Leffe puis deux, animèrent leur discussion. Joe voulut l'embrasser. Elle ressentit alors comme un interdit ! Mais que lui avait donc fait Fred ? Elle ne pouvait même plus se laisser toucher par un autre homme ! ! C'était viscéral, elle avait comme du dégoût. Alors elle avoua à Joe qu'elle n'était plus libre. Ils en discutèrent et très fier de lui, il paria que d'ici Noël, elle serait de nouveau disponible. C'était très égoïste de sa part : il la voulait encore et toujours. Plus elle se refusait à ses baisers et plus il devenait entreprenant. Quel gâchis que les hommes s'attachent au moment où nous nous détachons ! Adeline ne céda pas, elle aimait déjà Fred mais elle invita quand même Joe à manger chez elle pour le samedi prochain. Selon les statistiques, elle s'attendait encore à ce qu'il se débîne à la dernière minute... Ce n'était plus un problème, juste un jeu.

Il sembla enfin accepter l'idée que leur relation puisse tourner à l'amitié et Adeline en était ravie. Dès lors, il l'appelait assez souvent mais ils ne se voyaient qu'à peu près deux fois l'an. Bref... Bof... Pourquoi pas ?

Ce coup-là, il voulut qu'elle connaisse son bureau de Directeur dans ce vieil immeuble classé au cœur de Paris. Elle y alla par sympathie, vit ce fief de journal et il commença à l'enlacer. Elle se fâcha car il insistait malgré son refus. En partant, ils croisèrent une journaliste. Comme il était un homme d'honneur, il l'a quand même emmenée manger « Aux Lyonnais » où il lui fit toute une mise en scène : il avait subitement attrapé la grippe et ne se sentait pas bien. Ils écourtèrent donc le repas. Alors qu'elle regagnait sa voiture, il lui dit qu'il espérait qu'elle l'appelle un jour « Qui sait ? Un miracle... Dans trois mois, six mois peut-être ? » Il souhaitait fortement que cela ne marche pas entre Fred et Adeline. Il se fichait le doigt dans l'œil ! Il venait de lui donner là, la certitude qu'elle avait bien fait de le quitter. Aujourd'hui, Adeline n'a aucun remord et est même contente d'avoir eu malgré elle, une certaine vengeance. Adeline a toujours pensé que l'amitié n'était possible entre sexes opposés qu'après avoir eu des relations amoureuses. Cela se confirmait. Seule exception au tableau : Gilles de la bande de copains au travail ! Mais lui, c'était un cas. Il y a toujours une exception qui confirme la règle.

Ironie du sort ou simple bénédiction ? Georges revint au grand galop « Adeline, bonjour c'est moi Georges (séquence émotion dans la voix). Voilà, je... (Silence lourd de peine et d'embarras) Après ces longs moments d'absence, je voulais te dire un p'tit bonjour. Si tu es au boulot demain, je t'appelle. Bonne journée, au revoir » : voilà le message qu'il avait laissé sur le répondeur. Il savait pertinemment qu'à cette heure-là, son téléphone n'était pas branché : c'était une manière de la contacter alors qu'il n'avait pas la conscience tranquille, d'affronter la réalité tout en se débinant. Cinq mois qu'il négligeait Adeline et hop ! On prend les mêmes et on recommence : facile non ? Adeline espérait qu'il ne s'imaginait pas qu'elle l'avait attendu car si cela avait été le cas, il avait du mouron à se faire. A cet instant, côté « mecs », Adeline n'avait plus rien à perdre. Alors elle manigança de lui poser un ultimatum. Elle n'était pas pressée, elle attendait le coup de fil fatidique. Ultimatum donc : « Tu me veux ? Tu vis avec moi, sinon tu m'oublies ». Après ces treize années où il avait fait joujou avec ses sentiments, il lui devait bien ça ! Elle connaissait la réponse mais après tout, c'était peut-être le moyen d'être libérée de lui à tout jamais bien qu'elle sache que ce ne pouvait pas être le cas. Il ne pouvait pas l'oublier comme tous ceux qui l'ont goûtée mais ne savait pas non plus s'engager comme tous ceux qui l'ont aimée ! Elle devait faire peur par sa franchise,

sa sincérité et sa force de caractère. C'était trop lourd pour quelqu'un qui, au début, pensait vivre une histoire sans lendemain. Adeline n'a jamais été la fille d'un soir : ils ont tous été piégés à leur insu car réfléchissant un peu tard... Après la culotte ! Bilan de l'ultimatum : elle aurait dû parier, elle aurait tiré le gros lot ! Elle ne lui souhaita pas son anniversaire, pour la première fois depuis treize ans. Claude aussi était revenu, ainsi que Pierre, Paul, Jacques et les autres. Adeline a dû naître avec un aimant à la main !

Quelques vacances étaient les bienvenues. Adeline partit avec sa fille au Vieux Boucau dans la côte sud des Landes. Elle aime beaucoup le pays basque et son folklore, sa pelote, ses saucissons et jambons pendus à l'entrée des échoppes. Elle découvrit là-bas, des cartes postales originales et notamment une, tout à fait représentative du message qu'elle voulait faire passer à Fred. Elle lui envoya à son adresse de travail puisqu'elle n'avait pas d'autres coordonnées le concernant. Ce n'est pas dans ses habitudes de prendre les devants avec les hommes mais sur ce coup-là, elle avait agi selon son instinct. Il lui laissa un message sur le portable « Très heureux et agréablement surpris d'avoir reçu ta petite carte ». Adeline sentait dans sa voix une certaine émotion pour ne pas dire une émotion certaine. Il la faisait craquer ce mec !

Retour de vacances : Adeline arrive, il vient de partir. Tant pis, ils se verront dans quelques jours.

Enfin, il est revenu ! Peu bronzé : dans le nord le soleil pleure souvent. Il lui confie à quel point sa carte l'a touché. Adeline est émue. Lorsqu'ils se côtoyaient, une grande sensibilité s'installait et ils étaient troublés au point de ne plus pouvoir capter leur attention sur le travail ! Et pourtant, ils étaient bien là pour travailler... Chaud, chaud, chaud !! La carte était tombée à point nommé car il venait de se séparer de sa femme, ce qu'Adeline ignorait totalement ! Elle tombait comme un cheveu sur la soupe, juste au bon moment. Fred avait les larmes aux yeux devant tant d'attention de sa part. En fin de compte, il avait plutôt du bol ! Il n'avait aucun effort à fournir, le réconfort venait à lui comme par enchantement. Ils commencèrent par aller boire un verre au bistrot du coin, en amis/amants : ce fut un grand moment. Adeline n'oubliera jamais sa première question « Quels sont tes projets dans la vie ? ». En général, les hommes draguent pour arriver au con. Fred était différent. Ils parlaient de choses et d'autres, il s'intéressait à elle en tant qu'être humain. Il venait travailler en moto. Un soir, elle l'emmena, toujours suivant son instinct, à Taverny dans sa sous-location chez Jacquouille l'embrouille. Elle roulait amusée, guettant que Fred suivait bien avec sa moto.

Elle le fit passer exprès par les coteaux d'Argenteuil et le moulin de Sannois, histoire qu'il réalise bien que la route qui menait chez elle était des plus agréables en cette banlieue nord de Paris. Elle voulait que tout soit parfait pour lui. Cette soirée était tout à fait inattendue puisqu'improvisée. Cette relation était basée sur l'imprévu et ils aimaient ça.

Il était franc, Fred et ne laissait pas paraître beaucoup d'espoir.

Adeline avait du Fred plein la tête ! Elle avait beau se secouer, s'ébrouer comme pour faire un bref retour à la réalité, elle était sur un petit nuage. Il lui rendait visite de plus en plus souvent et toujours à l'improviste, ce qui l'obligea à trouver un stratagème pour qu'il puisse entrer sans avoir à affronter Jacquouille l'embrouille, qui fermait soigneusement la jacquouillonesque porte marron du jardin, condamnant ainsi les visiteurs d'Adeline et de sa fille à sonner chez lui. Les téléphones portables ne captaient rien dans cette fichue jacquouillerie. Et oui ! Tout était à son image : piégeant. J'ai donc innové le vocabulaire jacquouille et ses dérivés : je jacquouille, tu jacquouilles, nous jacquouillons, il y a comme une q.....lle. Adeline inventa alors une sonnette de fortune, avec les moyens du bord et ses compétences en bricolage : pas mal ! Ça fonctionnait. Ça ressemblait étrangement aux inventions de Géo Trouvetou dans le journal de Mickey. La cloche sortait par la fenêtre de la douche, pendue la pauvre, à une chaîne de château fort. Au premier test, Adeline s'aperçut qu'elle était encore plus balaise que ce qu'elle en avait l'air. C'était un peu trop sonore et elle craignait que Jacquouille et le quartier entier ne sortent de leurs boîtes tels des diabolotins. Fred, aussi ingénieux qu'elle, lui dit « Tu n'as qu'à essayer les marrons. Ça cogne bien et c'est la saison ». Voici notre Adeline partie ramasser quelques marrons afin que son amoureux puisse taper dans le tas et lancer les petits fruits ronds contre sa double porte vitrée. Ainsi Jacquouille l'embrouille resta bredouille ! Adeline passait vraiment des instants délicieux en la compagnie de Fred. Il était tout un poème à lui seul. Les weekends sans sa présence paraissaient une éternité et elle n'avait de cesse de se demander ce qu'il pouvait bien faire. Maintenant elle était fixée : il repassait les weekends en famille, avec sa femme. Adeline n'était pas jalouse, elle avait seulement peur. Peur qu'il s'éloigne d'elle, peur de perdre son intégrité et sa douceur, peur de ne plus avoir à l'aimer. Il ne lui avait pas caché ce qui tourmentait ses pensées : « Je retourne avec ma femme ou je n'y retourne pas ? » là était la question. Ce n'était pas la première fois qu'ils se séparaient. Pour sa part, Adeline pensait qu'un vase cassé peut être recollé mais il pète au moindre accroc « Qui vivra verra ». Adeline s'interdisait toute illusion. Sa fille était contente pour elle. Elles étaient très complices, chacune dans son studio jacquouillonieux, respectif. Les choses se corsèrent lorsque la fille

d'Adeline se retrouva sans travail. Comment continuer à verser cette petite fortune que Jacquouille leur escroquait ? Il fallait qu'elle fasse une demande d'allocation chômage. Elles se rendirent aux Assedic de Nanterre car, n'ayant pas d'adresse officielle, elles se débrouillaient avec leurs anciennes adresses. Les Assedic étaient particulièrement méfiants et réclamaient mille documents pour, ne serait-ce que faire la demande. N'ayant pas de quittance de loyer, elles présentaient des factures de téléphone portable et l'avis d'imposition, ainsi que la carte de sécurité sociale. La sécu, les impôts : pas de problème mais le dossier ne passa pas. Il était devenu impératif de trouver un autre logement.

Jacquouille partait de plus en plus souvent dans l'Aisne où sa maman avait une maison... Jacquouille dans l'Aisne, lui qui n'inspirait que de la haine ! Fred devait venir manger chez Adeline. Elle partit faire quelques emplettes en grande surface. D'habitude, elle ne s'arrêtait jamais devant le panneau des petites annonces et là ! Va savoir pourquoi ? Elle fut attirée par une toute petite fiche « F3 dans maison rurale – particulier à particulier – location peu chère ». « Peu chère » ! Peuchère se dit-elle ! « C'est pour moi, ça ». Elle appela illico presto et obtint un rendez-vous pour le lendemain midi : un dimanche. Il y avait comme une ambiance ! La fille d'Adeline eut un coup de cœur pour cette maison. Adeline n'était pas autant emballée qu'elle mais si sa fille dit que c'est bien, alors elle l'écoute. C'est avec beaucoup de bonheur qu'elles signèrent le bail. Dès le lendemain, Fred les aidait à déménager. Dodo, boulot et retour chez Jacquouille pour emporter les quelques brouilles qu'il restait à charger. Euh... Il y avait comme un os : Jacquouille était rentré et avait changé la serrure de la porte jacquouillonnante. Bon. Ils furent obligés de sonner. Heureusement, Fred était là et leur donnait du courage. Jacquouille refusa d'ouvrir. Le ton monta. Fred n'était pas aussi patient que les deux nanas et commença à enjamber les barbelés que Jacquouille avait soigneusement disséminés dans les buissons. Il réussit, non sans quelques égratignures, à franchir la véranda. Là-dessus, Jacquouille le chopra par le colback et le jeta par-dessus les buissons. Il n'y avait plus trente-six mille solutions : direction le commissariat qui les approuva et Jacquouille dut leur donner l'accès. Finie la jacquouillophobie et une intense période de bonheur vit le jour pour Adeline et Fred mais c'était trop beau ! A l'étage, il y avait d'autres locataires qui étaient là depuis huit ans alors que tous ceux du rez-de-chaussée ne restaient qu'une, voire deux années tout au plus.

Bizarre, bizarre... Je vous ai dit bizarre.

Fred ne venait que lorsqu'il le pouvait et cet idiot de voisin pensait qu'il pourrait dominer les deux jeunes femmes qui étaient amusées par cette attitude ridicule et attendaient impatiemment qu'il fasse la connaissance de Fred. La relation entre Adeline et Fred allait grandissant et ils commençaient à goûter aux jeux de l'amour.

Parisien, né dans le quatorzième, il aurait pu naître chinois, vue la populace de ce quartier mais en fait il était issu de père allemand et de mère bien française. Ses relations avec la grand-mère maternelle, furent faussées dès le départ car, ses parents s'étant connus pendant la guerre, elle considérait que Fred était un rejeton de sale Bosch et elle lui voua de la haine, jusqu'à sa mort récente. Il fut gravement malade dès son plus jeune âge et le médecin conseilla à ses parents de l'emmener prendre de l'iode plein les narines. Ils partirent dans le Pas de Calais, faire du camping sauvage. L'environnement leur était propice et ils furent bien acceptés par les Ch'tis. Ils se plaisaient tant là-bas qu'ils décidèrent d'acheter un terrain et construire eux-mêmes leur maison, qui est aujourd'hui, une belle demeure où il fait bon vivre.

Fred aimait beaucoup plus Adeline que ce qu'il laissait paraître. Il faisait tout pour qu'elle n'ait aucun espoir mais elle le savait malheureux. Il avait beau dire que la situation avec sa femme s'améliorait, il paraissait de plus en plus triste. Il s'était déjà renseigné sur la procédure de divorce et quand Adeline lui demandait s'il allait rester avec elle, il disait que si c'était pour que ça aille bien trois jours, cela ne valait pas le coup.

Depuis quelques jours, Fred était distant et Adeline commençait à douter. Il ne semblait pas pressé de la voir. Elle ne pouvait pas lui en vouloir, il ne lui avait rien promis, bien au contraire. Il fallait donc qu'elle atterrisse sans faire un vol plané, de préférence. En fait c'était sa manière de ne pas s'engager et fort heureusement car ses sentiments n'étaient pas que dans les fesses ! C'est terrible comme sous le coup du chagrin, nos paroles dépassent nos pensées ! Adeline eut l'agréable surprise d'entendre Fred frapper à sa porte en pleine nuit alors qu'elle pensait ne pas le voir de sitôt. Merveilleux Fred ! Ils se fondaient en un seul mirage, leur oasis était délectable et la réciprocité semblait au rendez-vous. Que demander de plus pour être heureux ? Aimer et être aimée !... Bonheur suave au goût de la sincérité. N'empêche qu'elle avait des bleus partout tant il la serrait fort ! Mais cela allait avec la maison aux volets bleus. C'est beau l'amour mais quand même ça prend la tête !

Il prit vite cette habitude de venir la nuit comme un voleur, escaladant le vieux portail pour finalement franchir la fenêtre de la chambre, fermée à l'espagnolette. Il surprenait Adeline à chaque instant et c'était merveilleux. IL reparla de retourner avec sa femme – pas pour elle –

mais parce que ses enfants le réclamaient ! Aucun homme ne lui avait jamais autant manqué : deux jours sans le voir et c'était un supplice. Elle aurait tant aimé qu'il fût là tout le temps, tout le temps, tout le temps. Elle commençait à cerner ses défauts et il fallait qu'elle fasse avec : il avait du mal à tenir ses engagements lorsqu'ils sont programmés à l'avance. C'est vrai qu'il était débordé et rendait service à beaucoup de monde. Il fallait donc qu'elle accepte sa dispersion comme faisant partie de lui : à partir de là, rien ne devait plus la contrarier. Pour la première fois en quarante-cinq ans d'existence, elle se posait la question de vivre en couple. Elle prit conscience qu'elle n'avait jamais vraiment aimé, elle avait seulement vécu ces situations par hasard : la vie lui offrait de partager quelques moments et elle les avait pris. Avec Fred, c'était différent : elle ressentait le besoin de le voir heureux et aurait bien aimé y être pour quelque chose : « S'il m'aime, je l'aimerais et saurais faire les concessions qui s'imposent ». Pour le prochain weekend de la Toussaint, il devait emmener sa mère à Merlimont, sur la côte d'Opale. L'amertume envahissait Adeline, elle aurait tellement souhaité qu'il l'emmène. En cette période, elle était anxieuse et perturbée par son chef. Elle avait besoin d'une épaule sur laquelle se reposer. Fred était bien là, près d'elle dans le cadre du travail et tentant de la câliner mais il y avait du monde... Vous comprenez : dans ce milieu-là, on se cache, Monsieur. Oui, on se cache ! Et cela la gonflait autant que lui mais il fallait jouer le jeu. Tricher ! Sa femme travaillait dans la même entreprise.

Adeline était maintenant fixée. Fred était retourné avec sa femme. Il le lui annonça alors qu'ils étaient au restaurant. Elle fut elle-même surprise par sa propre réaction. Elle avait très bien pris la chose malgré sa peine et était restée souriante. A sa grande joie, il tenait à la garder parce qu'il l'aimait bien et à condition qu'elle soit d'accord. Bien sûr qu'elle était d'accord ! Elle ne voulait pas le perdre pour tout l'or du monde. Son expérience lui disait qu'il mettait toutes les chances de son côté pour ne pas divorcer à torts. Elle pensait qu'il était en train de préparer sa sortie : en quelque sorte, il reculait d'un pas pour mieux avancer. Sa mère était déçue qu'il soit retourné là-bas. Elle avait raison : c'était une femme mûre et Adeline savait qu'elle avait ses raisons. Non, décidément, il y avait forcément une stratégie là-dessous. Après le restaurant, ils retournèrent travailler. A peine sorti de sa réunion, Fred téléphonait pour voir Adeline, comme s'il avait voulu se faire pardonner. Elle était quand même très choquée par cette annonce. Elle se sentait si triste et pourtant si gaie ! Jamais aucun mec ne l'avait troublée à ce point.

Comment ne pas l'aimer, ce type ! Depuis qu'il était retourné avec sa femme, il s'impliquait de plus en plus dans la vie d'Adeline qui en frémissait de bonheur mais en perdait son latin !

En fait, Adeline avait le sentiment d'être son épouse et qu'elle était devenue sa maîtresse. Les rôles s'inversaient. Il découchait. Nos oiseaux dormaient très peu et assuraient leurs journées de travail avec une énergie farouche. L'amour donne des ailes, c'est prouvé. Fred disait que l'atmosphère avec sa femme et sa fille aînée n'était pas à la fête : beaucoup de disputes. Il quittait le foyer sans même leur dire au revoir. Il était très attentionné et avait tenu à souhaiter l'anniversaire d'Adeline le premier en lui laissant un message dès potron-minet. L'angoisse la reprenait à chaque fois qu'elle n'était pas dans ses bras et aurait préféré qu'il fût là plutôt que sur son répondeur. Elle devenait goulue de lui, cela tournait à la boulimie. Fred était mieux que les autres mais il ne s'occupait pas assez d'elle à son goût et elle se disait qu'elle allait à nouveau papillonner : elle refusait tant la souffrance ! C'était dommage : elle était convaincue qu'il était l'homme qu'elle attendait depuis toujours mais leur relation semblait encore une fois truffée d'obstacles et elle avait tendance à baisser les bras. Elle n'avait plus ni l'espoir ni le temps. Elle détestait et déteste toujours sa vie amoureuse. C'était comme si elle n'y pouvait rien. Elle se laissait tourmenter par un tourbillon infernal. Elle était comme happée, entraînée malgré elle vers une destinée qui la mettait en effroi.

« Allo, ça va ? » « Non, ça ne va pas ! » « Ah bon, qu'est ce qui ne va pas ? » ... .. Silence.... » Dis-moi ce qui ne va pas ! » « Je ne t'ai pas vue hier et ça ne va pas ». C'était la première fois que Fred lui disait que ça n'allait pas. Elle avait du mal à le cerner. Une chose était sûre : il était très intuitif et d'une grande intelligence, du moins c'est ce qu'elle croyait car l'avenir lui apprit avec amertume à ne pas confondre intelligence avec ruse. Elle qui rêvait d'une belle histoire à rebondissements, elle était au comble ! Avec lui, elle passait d'un extrême à l'autre : du bonheur à l'acrimonie et tout ça sans banalité. Bonheur intense, tristesse profonde.

Mais no pause... No répit... À son âge ! Et cela lui plaisait.

Elle ne devait pas perdre l'espoir. Les fêtes, les anniversaires prennent trop d'importance dans notre vie. Adeline était profondément triste parce que Fred ne lui avait pas accordé un petit moment, ne serait-ce que cinq minutes pour ses quarante-six ans : quelle belle stupidité ! Elle s'auto détruisait ! Elle avait l'impression que tout fichait l'camp et pourtant il avait tout fait pour être le premier à le lui souhaiter. Son message était merveilleusement chaleureux et il l'avait laissé à une heure où il savait qu'elle n'était pas encore réveillée : donc, elle était obligée d'en prendre connaissance avant que toute autre personne ne l'accapare. Elle devait apprécier ses efforts et ne pas voir que le côté négatif de la chose, oublier que l'anniversaire



est un jour extraordinaire et ne pas tout gâcher par égoïsme. Lutter contre ses propres principes est la pire des aventures. Fred pourtant se cachait de moins en moins, l'ambiance dans son foyer semblait au plus bas.

Certains détails amusaient Adeline. Décidément, ils étaient faits l'un pour l'autre ! Ils se ressemblaient énormément : leurs douces nuits étaient bercées par leurs ronflements réciproques, ils étaient accros au tabac, ils aimaient boire un coup et se curer les dents... Quelle belle histoire d'amour ! Quelle belle histoire de vie ! L'amour est donc fait de banalités. Tout part du cœur, tout passe par le cœur : c'est la vie. Pas de cœur : pas de foi, pas de foi : plein de rancœur. Fred ne touchait plus beaucoup Adeline depuis qu'il était retourné chez sa femme. Elle avait du mal à faire surface : elle estimait avoir eu sa dose. Il était temps qu'elle profite un peu du bonheur mais il y avait tant d'embûches ! C'est vrai qu'elle n'avait pas choisis la facilité. Elle n'était pas sûre de tenir très longtemps dans ces conditions. Personne ne lui offrait de fleurs depuis belle lurette, alors elle commença à se faire ce plaisir, histoire de remonter la pente. Elle acheta de belles tulipes qu'elle arrangea soigneusement dans un joli vase. Et puis il faisait froid mais le soleil brillait de toute son ardeur : l'atmosphère devenait propice aux bonnes nouvelles. Fred n'avait plus beaucoup de temps à lui accorder et de surcroît, son chef l'accaparait de réunions en réunions interminables. Adeline avait besoin de prendre un peu de recul : rien ne tournait rond à part la planète. Elle décida de partir quelques jours voir son fils en Isère, sans prévenir Fred. Ce mec avait vraiment chamboulé sa vie ! Il lui téléphona à plusieurs reprises, lui prouvant ainsi qu'il tenait à elle. D'abord en colère « Allo ! Mais tu es où ? » « Ben, à Voiron ! Pourquoi ? » « Pourquoi ? Mais tu pars sans rien dire ! » « Oui. J'ai décidé de prendre un peu de recul, histoire de jauger ma capacité à t'oublier un peu. J'ai besoin de me reposer les méninges, de faire le point », puis déboussolé « Je ne comprendrais jamais les femmes ! ».

Adeline était partie sans prévenir, elle revint sans prévenir non plus. Il débarqua un soir, à l'improviste affichant un sourire intérieur ! « Bonsoir ! » Fred ne répondait pas. « Tu ne dis pas bonjour ? » Moment de silence très pesant « J'ai peur des fous ! » « Ah ! Je te fais peur ? » Fred restait sur le perron et la regardait fixement. Adeline attendit calmement que sa colère passe. Il explosa « Ne pars plus jamais sans avertir ! Bon ! Là, il était tombé sur un os car c'était sa spécialité. Lorsqu'elle va mal, elle fugue. C'est dans ses gênes. Elle avait déjà fugué à dix-sept ans, elle remettait ça avec Fred. Adeline a toujours dit à ses enfants « Ne me mettez pas en maison de retraite lorsque je serais âgée car on lira dans les journaux qu'une petite vieille s'est sauvée ». Elle aimait leur histoire d'amour même si parfois elle la vivait

mal. Elle pétait les plombs, ça c'est sûr ! Pourquoi était-elle si triste alors qu'il la rendait si heureuse ? Avait-elle peur du bonheur elle qui l'attendait depuis toujours ? Elle ne devait pas gâcher ce peu qu'il lui restait à vivre. Et oui ! Elle avait déjà fait au moins les deux tiers du chemin et ne voulait pas finir vieille, moche et con à la fois sans avoir goûté aux joies du grand amour, des sentiments réciproques, de la sincérité. Et puis la mère no pause commençait à pointer son nez ! Ménopause... No pauses, pas de répit.

Fred était de plus en plus souvent là, chez Adeline, en terrain conquis comme s'ils vivaient ensemble. Son couple se dégradait à vue d'œil et Adeline pensait sincèrement qu'il allait prendre la tangente. Ses parents avaient onze années d'écart, comme Fred et Adeline ! Sa mère était la plus âgée, comme Adeline qui retrouvait un peu d'espoir. Il lui confiait des secrets qu'il n'avait jamais évoqués avec sa femme. Adeline se sentait apaisée. Ils avaient avancé d'un pas et elle s'attendait à ce qu'il débarque avec sa valise. bercée par l'espérance, elle devenait moins timide et débarquait dans le bureau de Fred à l'improviste ! Ainsi elle était sûre de le voir : on n'est jamais mieux servi que par soi-même ! Finalement, il ne fallait jamais prendre rendez-vous avec lui, c'était là que ça foirait. C'était un bon test mais elle ne pouvait pas faire cela tout le temps car il aurait risqué de se lasser et puis il fallait bien qu'ils bossent de temps en temps ! Une chose continuait à la déranger cependant : si elle ne faisait pas le premier pas, il ne bougeait pas ! On lui avait appris que l'homme propose et que la femme dispose... avec Fred, c'était l'inverse. Adeline ne lui faisait pas de déclaration d'amour mais lui montrait ses sentiments. Il faisait pareil et cela les menait à une certaine harmonie : point besoin de grands discours, ni de mots, l'amour était là.

Un matin au travail, Fred tomba malade, comme le plus commun des mortels. Le midi, Adeline passa lui prendre des antibiotiques qu'elle avait chez elle. Le soir même, il se disputa avec sa femme à cause de ces médicaments. Elle était en furie, il y avait de l'eau dans l'gaz !

1<sup>er</sup> janvier 2000 : sept heures du mat, le nez collé au carreau, Fred était là les bras chargés de croissants, pains au chocolat, chaussons aux pommes, galettes des rois... Et une baguette ! Merveilleux homme Après ce petit déjeuner de rêve où même la fille d'Adeline fut gâtée car Fred le lui porta au lit, ils allèrent travailler ensemble avec une seule voiture. Quel bonheur de passer devant les gardiens sans se cacher. Quel délice lorsque Fred l'embrassait sur le parking de l'usine avant de prendre leurs postes respectifs. Adeline frétillait quand il était à ses côtés, elle adorait que les autres les voient amoureux. Mine de rien, les choses avançaient. Alors qu'ils étaient en grande conversation téléphonique, un beau jour lumineux de janvier, Fred fut interrompu par sa fille cadette « Qu'est-ce que tu fais là toi ? » « C'est qui ? ». Il fut très

maladroit dans ses réponses et elle capta. Apparemment elle avait entendu toute la conversation, cachée derrière la cabane en bois du jardin de la grand-mère, et cela ne pouvait être que très clair dans son esprit vues les déclarations qu'il faisait à Adeline. Elle allait certainement tout raconter à sa mère. Il y avait à nouveau de l'eau dans l'gaz !

Ils n'aimaient pas la routine, ni l'un ni l'autre. Alors ils pimentaient un peu en prenant des risques sur le lieu de travail. Ils avaient déniché une super planque, C'était leur « chez nous », le meilleur endroit qu'ils avaient trouvé pour s'isoler un peu dans la journée et pouvoir vivre leur amour. C'était spécial mais qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! A chaque fois ils en ressortaient heureux et gais comme des pinsons et puis il y avait le risque de se faire surprendre. Cela les amusait et ajoutait une note aphrodisiaque. Mais de plus en plus, ils étaient à deux doigts d'y rester coincés : un électricien faisait des travaux devant la porte ! Il leur fallait attendre qu'il tourne le dos une fraction de secondes pour s'esquiver incognito. Ruser, feinter, cela renforçait leur amour. Adeline soupçonnait l'électricien de le faire exprès. Il avait dû piger le petit jeu ! Quoi que nous fassions, il y a toujours un témoin. Je suis en permanence éberluée, lorsque je me promène seule par exemple et dans des endroits désertiques, de croiser un quidam qui sort d'on ne sait où. Il y a toujours quelqu'un quelque part.

Fred avait des défauts plus gros que lui et ce n'est pas peu dire, vu son quintal bien installé. Le plus énorme aurait pu détruire leur histoire si Adeline n'avait pas usé de diplomatie. Il posait des lapins bien malgré lui. Il ne le faisait pas sciemment, c'était simplement qu'il était sincère sur le moment mais la moindre mouche qui passait le détournait de ses bonnes volontés et patatras, il était déjà passé à autre chose, à une autre tranche de vie. Fred ne vivait pas l'instant présent mais le dixième de seconde présent. Tout était en perpétuel mouvement avec lui. Ce qui est dit n'est plus à dire et fait déjà partie du passé. Il avançait sans même voir sa route... Il déroutait ! Lorsqu'on lui faisait des reproches par rapport à ce qu'on pourrait prendre pour un manque de parole, il devenait tout penaud et faisait tout pour se faire pardonner, jurant qu'il ne recommencera plus et la minute d'après, le naturel revenait au galop. On ne peut pas changer quelqu'un, on doit s'adapter : c'est ce qu'Adeline tentait de faire en permanence. Il avait ce même comportement avec tout le monde et ça passait ou ça cassait mais cela ne le perturbait pas car il avait toujours considéré que les gens qui entrent dans sa vie sont là pour un bout de chemin et qu'un jour ou l'autre chacun suit sa route, va vers sa destinée. Son truc, c'était « à t'A l'heure » ou bien « Je suis là à quatre heures » et puis RIEN... Pas plus de Fred que de beurre en branche ! Chat échaudé craint l'eau froide mais le prince charmant était là, bien gras et bien dodu, accompagné de son défaut collé à la peau : le

lapin ! Adeline le haïssait autant qu'elle le chérissait. N'était-ce pas le comble de la contradiction ?

Fred fit grandement plaisir à Adeline lorsqu'il demanda à sa fille comment elle vivait leur relation. « Je m'entends bien avec ta mère, tu sais » et si cela te pose quelque difficulté, il faut me le dire ». Avouer à sa fille son amour pour elle était quelque chose qu'elle prenait très au sérieux. Leur histoire : c'était du béton ! Du moins elle l'espérait. Il lui parlait régulièrement de Merlimont. La côte d'opale c'était toute sa vie ! Son port d'attache. Quand l'emmènerait-il ? Elle était impatiente.

Cette histoire avec Fred traîne trop en longueur. Vous ne vous lassez pas ? Adeline, si. Il ne se passait que des petits bouts de choses, des bouts de choux et le chou, malgré ses vertus merveilleuses, peut donner la nausée s'il est mal préparé. Et bien là, Adeline trouvait que ce vécu devenait indigeste. Elle en avait des crampes au cervelet. Il lui fallait bouger encore et encore ! Alors, elle décida d'aller seule à Merlimont puisque Fred ne prenait pas d'initiative. Après tout, elle n'avait pas besoin de lui pour aller faire un tour en bord de mer. Fred disait qu'elle était trop impatiente, que la vie ne s'arrêtera pas demain ! Qu'ils les feront toutes ces choses. Lorsqu'elle lui annonça que le dimanche suivant, elle irait à Merlimont, il ne la prit pas au sérieux. Depuis quelques jours, Adeline recevait des coups de fil anonymes chez elle et au travail. Elle pensait que cela pouvait provenir de la fille de Fred qui avait surpris une de leurs conversations. Elle ne lui en avait pas parlé ou plus exactement, elle ne savait pas comment lui dire, cela le mettrait dans une colère noire.

Le weekend passe : voilà, Adeline avait vu Merlimont et était enchantée de son voyage. Elle était heureuse et fière car elle pouvait maintenant partager ce bonheur avec Fred. Lundi matin au boulot, Fred lui téléphone « Alors ? » « Alors quoi ?...silence... Le rez-de-chaussée est en carrelage blanc crème. Sous les fenêtres il y a des briques rouges, un petit toit en tuile est bordé d'un néon bleu. L'étage est un hôtel avec quatre, peut être cinq petites fenêtres surmontées de stores bombés rouges portant le nom de l'établissement. Derrière, il y a un parking. En face : un garage » « Ça va, je te crois ! » « Il y a une église. En face : la poste et à côté la mairie avec ses jardins » Adeline continuait ainsi sa description détaillée et Fred n'en croyait pas ses oreilles. « Alors tu y es allée ! Elle le dit, elle le fait ! » « Oui, je fais toujours ce que je dis, sinon je me tais » « Viens, on va boire un café ». Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle le retrouva sur l'aire de détente, plus amoureux que jamais, presque émerveillé par son périple. Elle avait assurément touché la corde sensible : il était ému. C'est vrai que cet endroit représentait une bonne part de son enfance avec sa mère et son père, décédé là-bas,

dans le jardin. Il lui indiqua où se situe la maison de sa mère et lui promit de l'emmener bientôt. Sur le sable, elle avait écrit «Fred bécot ». Bécot : c'est exactement ce qu'il avait gravé sur un mur de leur entreprise, un jour de liesse. Le temps n'a pas altéré ce tatouage taillé dans la masse à l'aide d'un simple tournevis. Deux voyelles et deux consonnes étaient devenues leur symbole. Lorsque le regard d'Adeline croisait ce bout de pan de mur quelques années plus tard, elle ressentait le bonheur et la nostalgie de replonger un peu dans les profondeurs de ce mot qui l'avait guérie de bien des maux. Parfois, au loin, elle croyait entendre le doux son de l'écho des bécots.

Avec Fred, Adeline avait vraiment le sentiment d'être sur des montagnes russes. Ses ressentis étaient en permanence en dents de scie : un coup au top, un coup au creux de la vague. Petit à petit, ils se dévoilaient l'un à l'autre : ils se disaient tout, par bribes et sans tricher. Un problème ? Ils en discutaient. Il ne fallait surtout pas que la gangrène s'installe. Il n'y a pas de problème sans solution. Tant que l'amour va, tout va. Fred était le premier homme pour qui Adeline avait abandonné tous les autres. Ils profitaient à fond des journées non travaillées : balades en forêt, resto, maison. Il lui apprit à jouer à la belote de comptoir. Ils s'amusaient comme des enfants. Le comptoir, c'était le bout de l'immense table en bois, style western, dans la salle à manger d'Adeline. Elle était bien lissée et ils faisaient glisser les verres d'une extrémité à l'autre, se prenant pour de vrais cowboys. Fred comblait Adeline qui était aux anges ! La situation chez lui empirait de jours en jours et pour cause, il ne rentrait pratiquement plus. Adeline n'était pas une adepte du jeu et encore moins des jeux de sociétés mais elle faisait l'effort de s'intéresser aux plaisirs de Fred. La belote de comptoir lui allait bien. C'est un jeu rapide, qui se joue n'importe où. Il suffit d'avoir dans sa poche quelques dés et un jeu de cartes. Ce qui lui plaisait dans ces parties, c'était le côté bluffant. C'est un défi, une analyse de l'autre et cela était exactement le reflet de leur histoire. Ils étaient en permanence à scruter le comment et le pourquoi, à forcer leurs extrêmes. Finalement, leur liaison était un jeu et Fred était un gros bluff à lui seul.

Il avait la santé fragile. Très certainement à cause de cette situation perturbée, il commença à tomber malade régulièrement. Il avait des problèmes de vésicule ou de pancréas, peut être un calcul : il souffrait. En fait, son corps fabriquait trop de fer et fragilisait ainsi son foie. C'est héréditaire. Généralement, on pratique la saignée pour curer ou prévenir cet excès. Fred n'a pas été traité de la sorte. Son toubib, connaissance de sa maman qui était chef infirmière dans un hôpital, lui prescrivait des médicaments. Adeline trouvait ce docteur inefficace mais Fred ne voulait pas vexer sa maman, alors il gardait cet homme dit « de science ». Les personnes

qui ont des taux élevés de fer ont un risque plus important de cancers notamment digestifs, de maladies cardiovasculaires, de diabète et de maladies neurodégénératives soit Alzheimer ou Parkinson. Le fer en excès est en effet à l'origine de radicaux libres qui agressent nos cellules et nos tissus. Dans ces moments de crises, Fred semblait très fatigué mais n'avait pas mauvaise mine. Il devait faire un régime strict car il avait en plus trop de cholestérol et trop de sucre ! Sûr que lorsque l'on fait un bilan de santé, on découvre largement de quoi faire travailler les pharmaciens. Il était doté d'une volonté d'acier, lui qui faisait trop de fer. Il était capable de se métamorphoser en un clin d'œil. Adeline n'avait jamais vu ça. Lorsqu'il sortait de chez le toubib, il prenait de grandes décisions pour se soigner. Il devenait instantanément sage comme une image car il prenait conscience que ses enfants avaient besoin de lui et devenait bien déterminé à changer son mode de vie. Il prenait garde à son alimentation et ne touchait plus une goutte d'alcool alors qu'il était fortement imbibé et fervent admirateur de viande rouge. Il devenait aussi fade que le contenu de son assiette et ne plaisait plus à Adeline. Fred sans piment n'était pas le Fred qu'elle connaissait. Le manque d'allégresse, la platitude ne lui allaient pas. Sa volonté farouche s'estompait au bout d'une quinzaine de jours et le naturel revenait au galop. En fait, il était fort un temps. Ses efforts étaient éphémères comme tous les événements de sa vie. Il disait que sans l'alcool, il se disputait encore plus avec sa femme car elle aimait boire aussi et semblait avoir des manques. Elle faisait des efforts pour ne pas boire devant lui afin de ne pas le tenter. C'était une preuve d'amour de sa part. Finalement, sa femme n'était pas aussi noire que ce qu'il décrivait et Adeline commençait à se dire que le problème venait de lui. Il avait tendance à perdre la mémoire et se trompait souvent dans les prénoms. Cela faisait rire Adeline. N'importe quelle femme lui aurait fait une scène mais pas Adeline qui discernait très bien qu'il n'y avait pas d'ambiguïté. Elle lui faisait confiance. Il l'appelait Arlette ! En fait, c'était la nourrice de ses deux dernières. Non, elle ne ressentait absolument pas de jalousie : c'était un gag, une erreur maladroite et spontanée sur laquelle elle n'avait aucun doute. C'était tout lui : les paroles sortaient de sa bouche sans aucun contrôle, à l'état brut, tout à fait naturellement, presque avec naïveté. Sauvage et sincère, pèle mêle : c'était comme il le sentait ! Pas organisé, pas prémédité, juste vrai. Il inspirait la vie, lui qui jouait avec. Adeline ne réalisait pas que ses pertes de mémoire pouvaient être liées à sa maladie.

Tout vient à temps à qui sait attendre ! Ce dicton s'appliquait assez bien à l'attitude de Fred. Il commençait à rester avec Adeline le weekend. Cela semble banal et pourtant c'était bien un exploit ! Mais attention, banal n'a qu'un œil. Fred avait toujours une sacrée volonté : en

quinze jours il avait réussi à redresser son taux de cholestérol et tout le reste. Il s'était beaucoup privé... Chapeau. Adeline en déduisit que lorsqu'il voulait quelque chose, il savait y faire. Si seulement il avait pu agir aussi vite pour régler sa situation familiale, l'atmosphère aurait été beaucoup plus respirable pour tout le monde. Cette couche d'ozone qui planait sur leur couple était un lourd fardeau. Adeline savait bien qu'un homme marié ne quitte pas sa femme : en général la séparation n'a lieu que lorsque cette dernière le vire et puis elle était certainement trop âgée pour lui.

Elle avait décidé de s'adapter aux défauts de Fred car peine acceptée chasse le désarroi. Ce mec la déboussolait complètement ! Elle ne savait pas trop ce qu'il tramait en cette période printanière mais il tramait, elle en était certaine. Il s'absentait du travail une journée, en toute officialité et en fait, ne réapparaissait plus pendant de longs jours ! Il débranchait son portable prétextant que sa femme avait rangé le chargeur au fond du placard et qu'il le cherchait partout mais Adeline savait bien que c'était faux. C'était volontairement qu'il n'était pas joignable. Adeline était quand même favorisée puisqu'il l'appelait, elle. Elle était bien la seule : même ses collègues les plus proches n'avaient pas de nouvelles. Il prétextait avoir à bricoler la voiture de sa femme. Adeline se souvint que son pote Dino lui avait proposé une association. Elle croyait ferme qu'il était en train de réorganiser sa vie : nouveau travail (cette fameuse association dont il lui avait si souvent parlé alors que sa femme n'était même pas au courant) impliquant divorce si elle en croyait ce qu'il lui avait toujours déclaré : « Si j'accepte ce job, je divorce ». Fred était un sacré bricoleur. Il devait ce don à son papa qui l'avait initié alors qu'il était encore adolescent. Ils avaient refait entièrement la maison de la grand-mère et il passait ses weekends avec son vieux au lieu de s'amuser avec ses potes. Il eut longtemps de la rancœur contre ce père qui le privait de loisirs mais aujourd'hui, il lui est reconnaissant car il lui a mis de l'or dans les mains. Adeline était très satisfaite que Fred sache bricoler, elle qui avait été mariée à un homme qui fuyait à la vue d'un marteau ! Elle qui plantait les clous, vissait les vis, réparait tout du sol au plafond pendant que Mûsieur son ex sirotait sa bibine devant la télé. Adeline avait rencontré trop de salauds dans sa vie. Elle se disait « Fred sera ma dernière histoire d'amour. » Mon livre prendra fin lorsqu'il s'engagera avec elle. Si tel ne devait pas être le cas, je vous souhaite beaucoup de courage, chers lecteurs, car des pages et des pages il en sortira encore.

Les beaux jours arrivaient et Fred multipliait les weekends à Merlimont, en famille. N'y ayant pas encore mis les pieds avec son amant, Adeline y emmena sa fille et sa meilleure amie. Elles passèrent une journée mémorable autant que délectable. Elles avaient beaucoup ri,

s'étaient défoulées en faisant des choses simples, des bêtises de gens heureux. Fred ne se lassait pas lorsqu'elle lui parlait de son pays et enfin concocta d'organiser une virée en amoureux à Merlimont en sachant très bien que cela n'était pas gagné d'avance : contraintes de son couple bien entendu. Au café du matin, entre deux rendez-vous pour le travail, Fred annonça qu'il commençait à en avoir ras la casquette de passer des mauvaises soirées chez lui, ayant altercation sur altercation avec sa femme et que le weekend à Merlimont semblait bien compromis. Il en avait gros sur la patate de ces disputes conjugales et disait qu'il en était au point où « Ça passe ou ça casse ». Il était si bien en la présence d'Adeline et si mal dans son couple ! Il était malheureux. Bon, tant pis pour Merlimont. Adeline s'apprêtait à passer un weekend des plus ordinaires et était un peu triste mais cela faisait partie de leur situation extra conjugale et elle l'acceptait. Ils se promirent de passer un peu de temps ensemble en fin d'après-midi et retournèrent à leur labeur, l'amertume au cœur. Dans le milieu de la journée, le travail fit qu'Adeline devait rejoindre Fred sur le site de la maison-mère. Elle était à peine arrivée que son portable sonna : « On a cambriolé Merlimont !, la porte a été forcée ! ». Son amour la regarda : « Moi, j'y vais... Tu es prête ? ». Adeline se sentit pleine de joie. Elle retourna finir son travail et attendit qu'il lui fasse signe car il devait organiser son départ après discussion avec sa mère et sa femme. Rien n'était encore gagné : si sa mère l'accompagnait, Adeline serait encore sacrifiée. Vers 18h, il la rejoignit et annonça qu'il partait dans une heure... Seul mais qu'il ne pouvait pas l'emmener car sa mère devait le rejoindre le lendemain matin. Par contre il proposa qu'elle le suive avec sa voiture et de disparaître quand sa mère arriverait. Cela ne leur laissait qu'une nuit et un p'tit déj mais l'occasion était trop belle. L'excitation était au summum. Cela n'était d'autant pas plus gagné car si sa fille voulait venir... Adeline serait encore et encore sacrifiée. Elle rentra donc vite chez elle, râlant contre ces embouteillages qui lui faisaient perdre du temps et priant le bon Dieu que Fred fasse le maximum pour que leur idylle puisse s'exprimer librement cette nuit-là. 19h30, il n'avait toujours pas rappelé. Adeline pensait que tout était fichu et commença à regarder sa valise de travers, estimant qu'elle n'avait pas lieu de se tenir si prête dans l'entrée de la maison. 19h35, le téléphone sonna. « Je suis en route, je pars » « Et moi ? » « Si tu le veux, tu me rejoins ». Elle n'y croyait plus et voilà que le miracle se produisait ! Là-dessus, sa fille rentra. Adeline lui laissa à peine le temps de défaire ses chaussures et lui annonça son départ imminent. Dans l'excitation, elle ne trouvait plus ses clefs ! La folie douce la gagnait. Plus rien ne comptait à part son amour. Elle partit et roula si bien qu'elle arriva seulement dix minutes après lui. Enfin, ils y étaient. C'était le début d'un weekend de bonheur parfait.



En fait, la maison n'avait pas été forcée. Un camion avait juste enfoncé le grillage à l'avant ainsi que le compteur électrique mais pas de dégâts ni d'intrus. C'était à croire que cette histoire était écrite pour qu'ils puissent se retrouver seuls à Merlimont. Le scénario était bien monté et ils n'auraient jamais pensé l'imaginer. Coup de grâce ? Cadeau divin ? Belle embellie quoiqu'il en soit. Ils se couchèrent, histoire de dormir un peu car il fallait qu'Adeline dégage vers dix heures du matin. L'amour était là, toujours puissant. Leurs ébats les emmenèrent loin dans la nuit. Adeline aimait et aime toujours cette maison. Elle a un caché qui semble se taire.

Ayant rangé la maison, ils allèrent faire un tour à la plage. Fred resta avec Adeline jusque 12h30 puis partit faire les courses pour réceptionner sa maman. Adeline aurait dû normalement rentrer sur Paris mais tous les deux n'en n'avaient pas le désir. Il lui proposa de s'esquiver dans l'après-midi pour la rejoindre. Elle resta donc à visiter les alentours, très heureuse de cette proposition. Après une sieste bien méritée sur la plus haute dune et en plein soleil, son amour la rejoignit et ils allèrent boire un coup dans le commerce de son pote devant la plage. Adeline était contente car il ne la cachait pas et mieux : la présentait aux gens qu'il aimait bien. Vers 19h30, il devait rejoindre sa mère. Il était donc temps qu'Adeline rentre à Paris. Mais tout était possible encore ! Fred lui proposa de revenir dans une heure puisqu'elle n'était pas pressée par le temps. Les voici donc partis pour passer la soirée ensemble. Sitôt dit, sitôt fait. Adeline eut juste le temps de manger un bout qu'il était déjà revenu. Le soleil lui avait donné de bonnes couleurs : eh oui ! On bronze dans le Pas de Calais ! Bronzage doré couleur chips mais il commençait à faire froid. Son coup de soleil la faisait frissonner. Dans la soirée, Fred l'emmena dans le café d'un autre pote. Bref, maintenant, tout le monde connaissait Adeline à Merlimont. Puis voici minuit, il fallait vraiment qu'Adeline rentre à Paris car elle ne pouvait pas dormir sous le même toit que sa mère ! Et elle n'avait pas réservé d'hôtel. En douceur, Fred la persuada qu'il serait dangereux de prendre la route. Elle lui dit que cela ne l'effrayait pas mais il insista. Il proposa alors un plan d'enfer : la faire dormir chez sa mère bien qu'elle y soit. Le but était de ne pas se faire surprendre, d'être discrets et prêts à sauter par la fenêtre en cas de danger. L'aventure c'est l'aventure... Marché conclu. Elle entra donc comme une voleuse et ils causaient par signes pour ne pas faire de bruit. Mais l'amour les tenait toujours et leurs ébats fendaient la nuit d'un grand cri de joie. Il était impossible que sa mère n'ait rien entendu ! Quoiqu'il en fût, elle ne les a pas dérangés. Au petit matin, Adeline repartit toujours comme une voleuse. Ils s'étaient donné rendez-vous chez son pote Michel pour prendre le petit déjeuner mais Fred, épuisé par cette nouvelle nuit d'étreintes, s'était écrasé comme une masse après son départ, dans les bras

de Morphée et dans un sursaut entre deux sommeils avait trouvé la force de téléphoner pour dire « Vas-y, déjeune... Je dors ! ». Adeline s'installa chez Michel et sirota son Ricoré. L'ambiance dès potron-minet, était déjà pleine de chaleur et le marin au comptoir faisait rire la galerie. Adeline profita de ces derniers instants et prit le quart, les larmes coulant sur sa joue. Sa sieste fut écourtée par un coup de fil de Fred. C'était à son tour de prendre le quart. Elle lui souhaita bonne route et resta sur le goût suave de ce weekend de rêve. L'immensité de la mer n'était qu'une goutte d'eau face à la grandeur de leur bonheur. Il était prévu qu'Adeline s'occupe quelques jours de sa petite fille pendant que sa mère passait des concours à Paris. Fred devait venir manger ou boire un verre mais rien n'était encore sûr. Grandissime bonne nouvelle ! Il fut présent pour faire la connaissance de la petite. Adeline était heureuse de le voir si attentionné avec elle... Un vrai papa gâteau ! Il imaginait déjà l'emmenner là-bas, dans son paradis nordique.

Fred disait ne plus toucher du tout sa femme depuis longtemps déjà. Adeline avait tant attendu cet homme qui lui serait fidèle ! Elle rêvait désormais de se ressourcer à Merlimont à chaque occasion qui se présenterait – avec ou sans lui – mais à Merlimont. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. La femme de Fred faisait le maximum pour qu'il revienne dans son foyer et usait de ruses, ce qui semait le trouble dans cette belle histoire d'amour. Elle lui en faisait tellement baver qu'il avait pris le parti de ne plus se battre, de s'effacer derrière ses immondices. Elle était puante. Fred avait dit en parlant de son couple « Maintenant : ça passe ou ça casse ». Il avait opté pour essayer de faire passer et souffrait un vrai martyr. Elle l'épiait, le traquait, le piégeait. Le comportement de sa femme révoltait Adeline. Elle avait peur que ces provocations ne tournent à la violence. Se sacrifier pour les enfants était un noble sentiment mais il ne fallait pas que cela tourne au drame. C'était les grandes vacances, Fred avait prévu de les passer seul avec ses enfants. Adeline aussi préparait ses vacances : elle avait acheté une carte d'Allemagne car elle avait l'intention d'aller y chercher quelques souvenirs de Fred. Son grand-père tenait une brasserie à Selingenstadt. Fred n'y était pas retourné depuis son enfance et Adeline voulait lui faire un beau cadeau... Partager à nouveau une esquisse qui le rendrait heureux, faire revivre ce bout de passé qu'il affectionnait, lui en rapporter des traces inoubliables. Elle mit à profit ces quelques jours en solo en retournant toutes les vieilleries enfouies au fin fond de ses tiroirs et retrouva un vieux dictionnaire d'allemand. Elle chercha la lettre correspondant au nom de famille de Fred. Tous les noms en Allemagne ont un sens. Celui de Fred signifiait « Qui appartient au marais » tel le roseau ou le jonc. C'est un terrain dangereux où l'on s'embourbe facilement, c'est la nature avec tous ses pièges, c'est sauvage et rare... C'est flexible et résistant, accessible à tout le monde mais peu

savent y rester car très méandreux. Il n'était pas étonnant qu'elle se sente si bien avec lui : il y a tant à découvrir dans les recoins secrets d'un marécage ! Adeline trouvait que cette définition lui collait bien à la peau et résumait parfaitement les chemins sinueux de son cerveau. Ils se trouvaient dans ce chaos, leur route était un labyrinthe dont eux seuls connaissaient la sortie : il suffisait de regarder l'avenir dans la même direction et en même temps. La vase ne les effrayait pas et Adeline la trouvait beaucoup plus consistante que ce vase recollé qu'était son mariage. Ils survolaient la boue et en viendraient à bout... A petits bouts de bonheur qui faisaient d'eux des boute-en-train !

Fred emmena Adeline boire une bière dans leur café d'Argenteuil. Ils discutèrent de la recherche d'Adeline vers ses origines. Il semblait tellement heureux qu'elle s'intéresse à son passé et regrettait de ne pas pouvoir l'accompagner à Selingenstadt. Il souhaitait que sa famille la reçoive bien là-bas mais voilà : il y avait danger ! Il ne pouvait décemment pas leur annoncer que sa maîtresse arrivait !! Ses mots, ses intentions, ses regards en disaient longs sur ses sentiments. Ces voyages dans les méandres de ses racines, d'abord Merlimont, puis son nom et bientôt l'Allemagne étaient des moments bien à eux. Personne ne pouvait pénétrer leur monde. Ils partageaient ce qu'il avait de plus cher : son enfance et ses souvenirs. Fouiller dans son passé devenait une vraie passion pour Adeline. Elle avait envie de le connaître comme personne ne le connaissait pour savoir le rendre heureux comme personne ne pouvait même l'imaginer. Elle voulait être en lui, pour lui et avec lui. Plus elle allait au fond de ses viscères et mieux elle se confondait dans ses entrailles. Elle voulait tout savoir de lui jusqu'au pourquoi et comment de la formation de sa première cellule... Celle par qui il avait vu le jour et qui semblait lui être destinée. Le départ vers l'Allemagne fut difficile ! Trop de travail le dernier jour. Ils ne se virent que cinq minutes et elle partit la gorge serrée. « Qu'est-ce que c'est que trois semaines dans la vie d'un homme ? » lui avait-il dit pour la consoler ! C'est vrai que trois semaines ce n'est que vingt et un jours et même cinq cent quatre heures, seulement Adeline comptait les minutes et les secondes aussi : trois semaines de séparation : c'était un cauchemar. La voilà donc prête à partir. Il se passe mille choses lorsque l'on part à l'aventure ! Son périple n'avait que quatre jours et elle avait déjà tant à raconter ! Les Ardennes et le lac de Bairon, Rethel « Porte des Ardennes », Sedan et son château fort, les bords de la Meuse puis le Luxembourg : fascinant duché où les noms de rue sont en français et tout le reste en allemand. C'est en fin de soirée qu'elle passa la frontière allemande. Elle se mit en quête d'un camping sur les bords du Rhin pour suivre les traces du passé de Fred car il avait, étant petit, campé sur les bords du Rhin et, complément à ces souvenirs, le père d'Adeline et son frère avaient franchi ce large fleuve à la nage, sous les balles des allemands

pendant la seconde guerre mondiale. Heureusement qu'Adeline baragouinait un peu le Deutsch. Cela lui fut très utile à maintes reprises. Elle atteint enfin, après avoir traversé des kilomètres et des kilomètres de forêts, tout près de Langen, la ville où un oncle de Fred séjournait. Elle prit des photos, trouva la maison de l'oncle mais devant rester incognito, ne se manifesta pas. Le lendemain, elle alla visiter la ville du grand père. Elle en était aux mille onzième kilomètres depuis son départ et découvrit Seligenstadt, ce qui signifie ville bénie. Il fallait le mériter ce détour ! Le chemin était si difficile à trouver et Adeline appréhendait de déboucher sur une ville sans intérêt hormis les quelques photographies qu'elle prendrait pour fabriquer une trace indélébile du grand-père. En fin de compte, cette petite ville était assez jolie. Elle eut la chance de tomber en pleine brocante, juste devant l'auberge dont Fred lui avait parlé : celle de son grand-père. La vieille ville est cernée par un bras du Rhin et Adeline pensait que c'était là, la balade en bateau qu'il avait faite lorsqu'il était petit. Elle chercha d'anciennes cartes postales de Seligenstadt mais n'en trouva pas une seule. Un commerçant lui dit que c'était très rare et qu'il faudrait faire des recherches. Elle n'avait pas le temps ni l'argent pour séjourner plus longtemps ici, alors elle abandonna cette idée. Elle finit par aller se recueillir un peu sur la tombe des grands parents de Fred. Le cimetière est derrière la cathédrale sur les bords du fleuve. La tombe des grands parents est la quatrième à gauche avant la petite église. Elle fut surprise de voir qu'elle était bien entretenue. Elle était joliment fleurie et il n'y avait pas de mauvaises herbes. Elle rencontra, deux tombes plus loin, une dame qui lui dit avoir bien connu la grand-mère de Fred et avoir passé son dernier été avec elle. C'était cette dame qui entretenait la tombe. Le lendemain midi, elle plia bagages et rentra en France, impatiente de tout raconter à son chéri. Disons que Merlimont était son cœur et que Seligenstadt était ses entrailles et comme ensemble ils prenaient de bons pieds, l'osmose semblait presque parfaite.

Les retrouvailles furent grandioses et cette première semaine de septembre restera à jamais gravée dans la mémoire d'Adeline et dans son cœur tant son amour la comblait. C'était comme s'il avait eu un déclic, une révélation. Il prit l'habitude d'emmener Adeline régulièrement à Merlimont et oubliait volontairement son portable chez lui, ainsi sa femme le laissait tranquille. Avec lui, c'était la fête non-stop et en plus il était fin cuisinier. Il faisait des festins d'huitres et de barbecue. Comme il ne prenait plus son portable, le téléphone fixe de Merlimont sonnait tant qu'il pouvait. C'était sa mère qui s'inquiétait. Forcément, dans leurs délires, ils n'avaient pas pensé aux autres. Tout le monde le cherchait si bien que les voisins avaient été alertés. « Tu as découché ! Avec qui es-tu ? » : Ce furent les premiers reproches de

sa maman. Puis il devait affronter son boulet de femme et là : ça se corsait. La crainte qu'elle débarque l'envahit et il était tendu mais cela ne gâchait pas leurs soirées.

Cela faisait maintenant un an qu'ils vivaient leur belle histoire d'amour. Fred s'était inscrit dans un club de voile et participait aux courses. A chaque fois il rentrait beau comme un Dieu, bronzé et avec une mine superbe. Son teint sentait bon le hâle des flots. Il avait bien dit qu'en septembre, il y aurait du changement. Effectivement, son comportement n'était plus le même : c'était comme s'il voulait satisfaire tout le monde tout en gardant sa liberté. Il menait une double vie comme s'il avait deux femmes officielles. Adeline avait trop tendance à croire que tout était fichu à la moindre mouche qui passait et le doute l'envahissait. Ils commencèrent à se disputer un peu, beaucoup... mais Fred, ne voulant pas perdre Adeline se rattrapa en l'emmenant dans la maison de sa mère dans les Yvelines. Quel bonheur ! C'était la première fois qu'il l'y emmenait et elle reçut ce cadeau comme une marque d'amour. C'était chouette chez elle et cela ressemblait beaucoup à la maison de Merlimont. Il proposa ensuite à Adeline de recevoir ses potes à lui, le vendredi prochain, autour d'un barbecue chez elle. Elle tenait beaucoup à réussir ce repas car c'était la première fois qu'elle préparait elle-même le barbecue qu'elle avait construit de ses petites mains costaudes et puis recevoir les potes de Fred lui tenait à cœur. Le repas se passa bien et ils avaient apprécié l'accueil d'Adeline mais ce cher Lulu qu'elle n'avait pas revu depuis plusieurs mois, la fit parler de choses qui la déboussolèrent telles sa solitude, son combat pour la vie. Plusieurs fois au cours de la discussion, elle avait eu les larmes aux yeux. Lulu lui proposa de venir le lendemain soir à la soirée « Halloween » qu'il organisait. Elle accepta tout en le prévenant qu'elle ne voulait pas s'y retrouver seule, alors Lulu proposa donc aussi à Fred de venir et Fred était ce qu'il était ! « Peut-être... » « Passe chercher Adeline »... « Euh, non, elle y va seule et peut être je vous rejoindrais ».

Samedi : 17h... Adeline était fatiguée. Le rosé qui accompagnait le barbecue de la veille semblait avoir pas mal affecté ses neurones ! Elle décida de faire un brin de sieste, assez déçue que Fred ne l'ait pas encore appelée puisqu'il était célibataire depuis le matin. 17h15... La gueule enfarinée, elle répondit au téléphone. « Tu dormais ? » « Oui, ça s'entend ? ? » « Tu es en forme pour ce soir ? » « Oui, moi j'y vais » « Comment fait-on, on se retrouve où ? » Ces mots éclairèrent ses pauvres neurones et illuminèrent son visage. Il avait donc décidé de l'emmener à cette fameuse soirée ! 0h15 : les voilà pénétrant dans un univers de paille, balais magiques et masques d'horreur. Les gens buvaient et dansaient. Fred se comportait comme s'il était l'homme d'Adeline alors qu'il l'avait bien prévenue d'être

discrète car il y aurait des gens qui le connaissaient et qui connaissaient sa femme. Elle était heureuse de son comportement et même fière d'être sa compagne. Il chercha du regard son pote René dont la femme était bien copine avec celle de Fred. Elle comprit très vite l'adultère mais Fred ne semblait pas plus perturbé que cela et ne lâchait pas Adeline d'une semelle, se montrant même parfois un peu jaloux. De plus en plus de monde semblait être au courant de leur liaison et Fred avoua avoir un peu trop parlé. Inconsciemment, il semblait peu à peu, en douceur, vouloir que cela se sache. Avec un air de ne pas en avoir l'air, c'était lui qui dévoilait le secret.

Il n'avait visiblement plus envie de rentrer chez lui. Cela lui arrivait de plus en plus fréquemment. Il oublia d'ailleurs ses vêtements de travail chez Adeline... Volontairement ou non ? Adeline constatait qu'à chaque passage, il laissait un peu de lui : des outils par ci, des vêtements par là... Et elle aimait ça. Adeline partit quelques jours en Isère pour souhaiter l'anniversaire de son fils. Fred lui avait téléphoné alors qu'elle faisait quelques emplettes avec son fils. Il la chargea de lui souhaiter un joyeux anniversaire. « Ok. Tu vas lui dire toi même, il est juste à côté de moi ». « D'accord ». C'était la première fois que son fils et son amour se parlaient. Ils s'étaient déjà vus en photo et Adeline leur avait beaucoup narré leurs qualités respectives mais jamais le contact ne s'était fait. C'est avec une grande émotion qu'ils bavardèrent. Le fiston était un peu timide et impressionné, Fred était certainement quelque peu perturbé par ce lien spontané. Que Fred ait accepté de parler à son fils, qu'il ne cache pas ses sentiments pour elle devant sa fille, Adeline ressentait cela comme un engagement de sa part.

Il avait des problèmes en ce temps-là, dans son travail. Ce salopard de Bouzour l'accusait de vol car, à la demande de Fred, il avait été muté sur un autre site et ne l'admettait pas. Il s'imposait en tant que délégué syndical et faisait du forcing. Fred risquait de perdre sa place si cela allait trop loin car c'était vrai que lui, comme beaucoup d'autres, avaient des faits à se reprocher. Mais Bouzour avait quand même oublié que c'était grâce à Fred qu'il était passé chef d'équipe. C'était chaud pour Fred mais Adeline se disait que c'était peut-être le déclic qui allait lui faire accepter ce boulot que son pote lui proposait depuis si longtemps et les choses risquaient de changer, et dans son couple et pour elle. Mais aurait-elle la patience ? En attendant, il avait envie de tout envoyer bouler et Adeline en faisait les frais ! Qui aime bien, châtie bien ! Il était en pleine dépression, sur une pente raide et glissait à toute allure. Pour lui, quitter l'entreprise signifiait en plus, divorce et le passage lui semblait infranchissable. Le qu'en dira-t-on par rapport à la belle famille, etc... C'était très lourd pour ses épaules si mal épaulées. Il ne voulait pas se faire renvoyer car sa femme qui travaillait dans la même usine,

aurait eu la honte sur elle. Alors il pensa à négocier son départ. Tout semblait s'enchaîner et aller très vite. Il disait que sa femme sentait qu'il allait la quitter, que ça allait au pire entre eux. Il décida de partir quelques jours à Merlimont avec un pote. Ils allaient bricoler dans la maison de sa mère. Il avait un choix à faire ou plutôt des choix à faire. De retour à Paname, il allait toujours très mal. Il avait pourtant passé un excellent weekend avec son pote mais il n'avait pas encore pigé et ça... Adeline en était convaincue ! Que c'était un coup monté de la part de sa chère et tendre. Elle l'avait éloigné. Il en eut le cœur net et la soupçonna d'avoir une liaison cachée. Le soir où il arriva à Merlimont pour bricoler, il apprit qu'un type était venu voir sa femme pour lui donner un cours de guitare et qu'il était reparti à 3h du mat... Sacré prof particulier, n'est-ce pas ?

Lorsque Fred rentra chez lui, alors que d'ordinaire sa femme s'affairait aux tâches ménagères, elle était partie faire du jogging ! Elle se faisait belle. Tout foutait l'camp ! Son boulot partait en déconfiture et sa femme devenait distante. Il commença à parler à sa famille de son projet de créer une entreprise de petits dépannages à Merlimont. Ça : c'était nouveau ! Il y avait longtemps qu'il y pensait mais maintenant il avait amorcé la pompe. Sa femme et ses enfants ne semblaient pas enclins à le suivre dans cette aventure. Cela ne pouvait qu'ouvrir les portes à Adeline car il était bien décidé cette fois à concrétiser ce vieux rêve. Elle y croyait, il avait besoin de son soutien. Bien vite arriva ce jour béni où Fred annonça qu'il se séparait de sa femme et que c'était déjà officiel. Cela signifiait que la belle famille était au courant et ce n'était pas rien ! Il faisait des projets pour s'installer à Merlimont. Il avait de l'or dans les mains et dans la tête. Adeline lui faisait confiance. Et puis, il lui fallait s'organiser avec ses enfants. Il parlait d'un weekend sur deux, ce qui était tout à fait dans la norme d'un divorce mais Adeline savait qu'ils allaient encore essayer pas mal d'obstacles mais elle se sentait prête. Elle voulait le voir heureux sauf que pour l'instant ce n'était pas le cas ! Il était très malheureux. Pour cette fois, c'est sa femme qui souhaitait la séparation et Monsieur digérait très mal de ne pas posséder la situation. Il avait la fierté mal placée au goût d'Adeline. Il s'accrochait, allait au fin fond de son malheur et comptait sur elle pour l'épauler. C'était une lourde tâche : tantôt heureuse et sereine en vue de l'avenir, tantôt en colère et triste par ses réactions. Sa femme prenait un malin plaisir à annoncer leur séparation partout où elle passait. Elle lui faisait une réputation d'alcoolique, ce qui était en partie vrai mais c'était sa façon à lui de noyer son chagrin. Elle avait parlé à la mère de Fred pour lui annoncer qu'il allait revenir bientôt chez elle. La pauvre femme ne dormait plus : elle s'inquiétait car elle allait loin la bougresse ! Comme dans tous les divorces, elle montait les enfants contre lui. Fred commença à avoir des idées de suicide. C'était un passage très pénible. Adeline n'imaginait pas à quel

point un homme pouvait souffrir d'une séparation. Et oui... Ça pleure un homme, même celui qui veut se montrer le plus infallible !

La procédure de divorce était lancée. Heureusement, Fred venait de faire un voyage de voile qui balaya ce qui l'empêchait d'y voir clair et il avait avancé d'un pas. Avec l'assurance d'un marin sur la terre ferme, zigzaguant quelque peu, balbutiant, il accepta la situation. Il n'avait pas que son divorce à gérer. Il y avait aussi le travail. Il commençait à prendre des contacts pour se mettre à son compte. Toutes ces décisions étaient des pas à franchir et la marche était haute. Il ne fallait pas glisser, il n'avait pas droit à l'erreur. Le rendez-vous chez l'avocat eut lieu et Fred déménagea chez sa maman. Il avait de gros soucis avec sa fille aînée : cette dernière faisait mine de ne plus le connaître. « Je te hais » lui avait-elle dit. Elle était en pleine crise d'adolescence et sa mère la montait contre lui. Heureusement, cela se passait bien avec les deux petites : ils découvraient ensemble de nouvelles sensations que l'on n'a pas lorsque la vie suit son cours sans ombrage. Moment historique ! La rencontre avec un ami fidèle d'Adeline eut lieu. C'était l'ami de la famille, le mec qui espérait obtenir les faveurs d'Adeline depuis vingt-six ans. Il avait fait un blocage sur elle en 1982 et bien qu'ayant été claire avec lui, il avait toujours continué d'espérer. Pour la garder près de lui, il avait accepté mille et une choses. Il avait beaucoup souffert de cet amour interdit et avait cependant très bien réagi. Il était toujours resté dans l'ombre, acceptant le peu d'amitié qu'elle voulait bien lui accorder. Il était aussi le parrain de sa petite fille. Elle avait déjà parlé de lui à Fred et s'inquiétait par rapport à leur rencontre qui devenait inévitable vue l'évolution de leur amour. Le destin s'était chargé d'organiser ceci et cela se passa très bien.

Trop perturbé par tous ces changements, Fred eut un accident de moto dans la nuit et réclamait les soins d'Adeline. Evidemment ! Lorsqu'on prend un rond-point à l'envers, en pleine nuit et sous prétexte qu'à cette heure-là il n'y a personne, Monsieur s'était pris pour le roi du macadam. A être trop sûr de soi, on fait des erreurs monumentales et paf ! Il s'était retrouvé à faire un vol plané sur le capot d'une voiture. Adeline resta donc près de lui et le bichonna. Il était bien amoché mais cela aurait pu être pire. Il s'en sortait avec quelques plaies et des contusions. Aujourd'hui, il lui reste une large cicatrice à la jambe, en forme de point d'interrogation. A chaque fois qu'il la regarde, il ne peut faire autrement que de se poser des questions. Pourquoi un point d'interrogation ? Quel était le message à saisir ? Sa mère dira plus tard qu'il y a un bon Dieu pour les alcooliques. Il était très choqué. L'intervention du SAMU fut nécessaire et sa moto avait plutôt la gueule en biais. Pour l'heure, leur liaison était toujours officieuse et non officielle. Alors, forcément, puisqu'il la cachait encore, ils ne



profitaient pas pleinement de cette liberté qui leur était donnée. Suite à son accident, il partit se ressourcer un peu en Bretagne avec un pote pour une journée voile et fit des projets pour les vacances.

Grandioses les vacances ! Ils partirent tous les deux à Merlimont : lui chez sa mère et Adeline au terrain de camping des dunes parce que les petites étaient là. Ils vécurent pratiquement ensemble sans que les filles s'en aperçoivent. Quand il n'était pas au terrain de camping, Adeline était chez lui et partait discrètement au petit matin pour ne pas choquer les petites mais par un jour de rosée pas ordinaire, le climat devint chaud ! La plus grande était levée avant eux et elle faillit bien les surprendre mais Fred, très intelligent, sut la faire passer incognito. Adeline avait eu de belles frayeurs car elle ne voulait absolument pas perturber ces enfants. Elle eut quand même eu la chance de les connaître : petit scénario improvisé lors d'un spectacle d'ours sur la place de Stella. IL était là avec les petites et Adeline, touriste, se tenait près d'eux. Les petites pensèrent qu'ils venaient de faire connaissance vu leur comportement. Fred semblait heureux de cette rencontre et Adeline était aux anges ! Le lendemain soir, ils passèrent tous les quatre une très bonne soirée et Adeline fit plus ample connaissance avec les petites. Elles s'entendirent merveilleusement bien. Les petites commencèrent à parler d'Adeline et visiblement la réclamaient. Le lendemain soir, elles vinrent spontanément vers elle sur la plage et avouèrent qu'elles aimeraient bien que leur père garde le contact, car " Papa est seul ", avaient-elles dit. Cette connivence avec les petites, cette merveilleuse entente qu'Adeline n'aurait même pas osé espérer tant c'était là un de ses vœux très cher qui se réalisait, effraya son amour qui décida de mettre un frein à ce bonheur en puissance. Adeline ne revit pas les petites de sitôt mais de retour au bercail, elles continuèrent à parler d'elle.

Adeline et Fred reprirent le boulot. Adeline pensait qu'il la cacherait encore car son divorce n'en étant qu'au début, ils devaient rester vigilants et discrets afin qu'il ne soit pas incriminé. Elle allait de surprises en surprises ! Ils étaient certes discrets mais très souvent ensemble dans le cadre du travail et sur l'initiative de Fred ! Il faut dire que sa future ex-femme avait fait fort ! Elle était partie en vacances avec son mec et les petites. Toute l'usine savait que Fred avait été vite fait remplacé, liquidé, balayé. Ceci fut un grand choc pour lui : il ne tarda pas à réagir. Il mit sa hiérarchie au courant, ainsi que les ex beaux-parents. La mère savait mais pas le père qui tomba de l'armoire à cette nouvelle fracassante ! Par ces déclarations, Fred gardait ainsi " le cul propre ". Il avait rétabli la vérité et Madame pouvait bien le salir maintenant, les gens savaient qu'il n'avait pas tous les torts. Depuis leur retour de vacances, ils vivaient ensemble à cinquante pour cent. Il était officiellement chez sa mère et rentrait chez Adeline environ

quatre jours sur sept, où il avait déjà sa brosse à dents et sa mousse à raser. " Petit à petit, L'oiseau fait son nid " avait-il déclaré.

Cela faisait deux ans qu'ils étaient ensemble. Pour sa part Adeline pensait qu'il fallait maintenant commencer à construire quelque chose. Elle avait hâte qu'il la présente enfin à sa mère qui n'était pas dupe. Les petites savaient maintenant que leur papa connaissait Adeline depuis longtemps car sa femme s'était fait une joie de le leur annoncer alors qu'elles parlaient à nouveau d'elle. Ainsi elle se disculpait. C'est vrai qu'il n'était pas encore passé en conciliation et il ne fallait pas qu'elle lui fasse un tour d'entourloupe. Mieux valait rester prudents. Adeline trouvait d'ailleurs extraordinaire que les petites pensent encore à elle alors qu'elle ne les avait côtoyées que deux soirées de suite et que cela datait déjà de un mois et demi. La procédure de divorce avançait et ils passèrent enfin en conciliation. En larmes, Fred raconta comment il avait frappé le mur pour ne pas buter son ex. Elle tentait de lui enlever son droit de visite sur les enfants. Trop c'était trop : la folie le guettait, il devenait violent et distant. Il donnait plus à Adeline de l'amitié que de l'affection. Elle souffrait et chercha à comprendre, provoquant les discussions. Elle allait de désillusion en désillusion. Il souhaitait désormais qu'elle devienne une bonne copine et non plus une maîtresse. C'était un vrai cauchemar ! Il avait décidé de profiter de la vie pour un temps, s'amuser et ne plus s'embêter avec une femme. Adeline trouvait sa réaction plus qu'injuste à son égard. D'un autre côté, il lui disait apprécier son fils et sa fille et que refaire sa vie avec elle n'était pas exclu mais plus tard. Il était égaré. Adeline ne pensait pas qu'un divorce pouvait détruire un homme à ce point. Elle avait besoin de lui et acceptait de souffrir. Elle espérait par le dialogue, pouvoir passer cette nouvelle épreuve sans trop de dégâts. Quoiqu'il en soit, s'il décidait de la quitter, il était hors de question qu'elle demeure une bonne copine. Le seul prétexte qu'il avait trouvé pour justifier ce rejet était leur écart d'âge. Alors elle ne mâcha pas ses mots « Tu t'es regardé ? Nos onze ans d'écart ne se voient pas ! ». Il disait n'importe quoi et Adeline n'avait pas l'intention de le laisser briser leur bonheur sous prétexte qu'il refusait de voir les choses en face. Elle n'a pas une âme de victime mais plutôt de battante. Elle décida de ne plus jouer son jeu lorsqu'il reparlerait de ne pas faire de projets avec elle. Elle lui expliqua simplement où il en était et lui dit qu'elle fera sa vie de son côté en attendant qu'il « Retombe sur ses pattes » selon sa propre expression. Oui, elle allait s'amuser, penser un peu à elle, ne pas le tromper forcément mais côtoyer du monde et occuper intelligemment cette période d'égarement. Il avait besoin de mûrir, elle attendrait qu'il soit bon à croquer. Il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs, dit le proverbe, la moisson n'en sera que plus fructueuse.

Alors, pour l'instant il donnait plus d'amitié que d'amour : eh bien, elle allait prendre ce qu'il lui donnait sans se plaindre mais allait cesser d'être généreuse outre mesure. Tant d'efforts n'étaient pas récompensés à leur juste valeur, tout bêtement parce qu'ils n'évoluaient pas à la même vitesse. Elle avait trop d'avance, elle allait mettre un frein.

Adeline changea donc d'attitude et Fred se sentit tout penaud : il redevint à nouveau attentionné et c'était reparti comme en quatorze. Fred était une vraie montagne russe ! Il montait très haut et redescendait très bas sans crier gare et Adeline ondulait avec ce mouvement, se laissant entraîner par un tourbillon qui la dépassait. Elle ne perdit pas le nord pour autant et resta méfiante car avec lui, tout pouvait arriver à chaque instant !

Pour couronner le tout, sa fille aînée prit un avocat. Elle ne voulait plus voir son père. Cette nouvelle étape s'annonçait comme une terrible épreuve où il faudrait encore l'épauler du mieux et en douceur.

Février 2003 : Fred et Adeline sortent enfin de l'ombre : soirée choucroute dans le bled de Lulu pour les trente-huit ans de Fred et avec les deux petites, s'il vous plaît ! Lulu était maintenant au courant de tout mais les petites croyaient encore qu'ils n'étaient qu'amis. Il ne fallait pas les brusquer. Elles semblaient apprécier Adeline malgré quelques questions latentes au fond de leur cœur. La plus grande faisait un peu de cinéma, d'ailleurs Fred l'appelait Mélanoché à cause du cinoche. Elles ont vu et aimé la maison d'Adeline. La semaine suivante, il rentra tard presque tous les soirs car il était invité à droite ou à gauche et comme Adeline était toujours incognito, elle l'avait dans l'dos ! Au cours d'une conversation, il déclara encore que s'il laissait le pavillon de sa mère et qu'il rachetait Argenteuil (petit appartement qu'il possédait avec sa femme et où vivaient des locataires) pour séparer les biens du ménage, il y vivrait seul alors que la semaine passée, il avait dit le contraire. Adeline le prit très mal. « Je ne suis pas une girouette avec laquelle on fait joujou ! » D'un mot à l'autre, ils en arrivèrent à une dispute assez violente tant en paroles qu'en attitudes des deux parties. « On vit ensemble mais on n'est pas ensemble » ! Voilà ce qu'il trouva à répondre lorsqu'elle lui dit qu'elle en avait marre de se cacher. S'entendre dire cela et qui mieux est, au bout de trois ans et demi d'amour et plusieurs mois de vie commune, c'était quand même très blessant. Monsieur avait peur que l'on touche à sa liberté. Adeline avait tellement de chagrin qu'elle ne pouvait rien avaler. De sa part, cela signifiait qu'il se passait quelque chose d'important car Adeline qui ne s'alimente pas, c'est un vaste pléonasme !! Cette phrase qu'il lui avait jetée comme cela en pleine figure signifiait qu'effectivement ils vivaient ensemble mais que rien n'était établi aux yeux des autres. Autrement dit, pour vivre heureux, vivons

cachés. Il recommença à nouveau à mettre des distances. Adeline ne savait pas ce qui se passait dans sa tête : il ne lui disait rien. Bien sûr, il était là tous les soirs en semaine mais il rentrait à n'importe quelle heure et sans prévenir. La fille d'Adeline avait remarqué qu'il y avait un problème et elle posait des questions. Adeline essayait de prendre la défense de Fred en prétextant son divorce mais sa fille n'était pas dupe et voyait bien qu'elle souffrait en secret. Son fils qui habitait pourtant en province, avait lui aussi constaté que Fred la délaissait souvent. Personne ne comprenait, Adeline ne méritait pas ce comportement que rien ne justifiait. Bientôt une nouvelle dispute éclata. C'était la fin, la bérézina, la grande déroute. Il partit avec ses affaires. Adeline en crevait. La cause première était l'alcool. Il revint très vite. Il buvait de plus en plus et disait des choses très méchantes lorsqu'il était dans cet état-là. Adeline avait les nerfs à vif. Il couronna le tout en sortant dans le jardin où dans la rue lorsqu'il recevait des coups de fil, chose qu'il ne faisait pas avant. Il cachait forcément quelque chose. Dès lors, les disputes se répétaient, toujours de plus en plus fortes. Il disait et ça : c'était sa dernière trouvaille « Si tu n'acceptes pas la situation, on arrête tout, tout de suite ». Il savait combien Adeline tenait à lui et il savait que sur ces paroles, elle s'inclinerait. Mais là, il était tombé sur un os. La haine était montée en elle. Elle se leva d'un coup et le gifla. Mon Dieu... Que n'avait-elle pas fait là ! Son orgueil se dressa comme une fourche du diable et il chercha encore plus la bagarre. Il fit mine de riposter mais elle lui tint tête « Vas-y, frappe moi ! ». Il ne s'y attendait pas et n'eut pas le courage de la frapper mais il insista en paroles de plus en plus blessantes et elle craqua, hurlant dans une rage folle « Vas-y, tire-toi, fous le camp, je ne t'aime plus, je ne veux plus te voir ! Dégage ». Là-dessus, il ramassa toutes ses affaires tant bien que mal dans un vieux sac déchiré qui traînait dans la chambre, il cassa le cadre avec sa photo qui trônait à la tête du lit. Quand Adeline réalisa qu'il partait vraiment, elle le supplia de rester, elle l'implora, se roula à ses pieds mais il ne voulut rien savoir « Ne me touche pas ! » dit-il avec violence « Ne me touche pas ! ». Elle lui courut après dans la rue et tenta de lui arracher le sac de fringues de ses mains. Elle y arriva et balança ce fichu sac dans le jardin des voisins avec qui ils étaient fâchés depuis longtemps déjà. Elle hurlait dans la rue, le suivit jusque sa voiture et lui demanda de rendre ses clefs de la maison. Il ne voulait pas mais le fit quand même. Elle l'insulta « Tu finiras vieux, moche, con, alcoolique et seul comme son pote Allan. Tire-toi, je ferais des économies », ce qui était vrai car l'alcool coûte une fortune. C'était une dispute dans la folie : la folie de l'alcool.

Adeline était très malheureuse de cette dispute sordide. Elle espérait qu'il allait revenir très vite car elle savait qu'il reviendrait mais l'attente était insupportable. L'orgueil est toujours

plus près du suicide que du repentir. Lorsqu'enfin il réapparut, Adeline lui demanda s'il y avait une autre femme et il certifia que non et qu'il ne cherchait pas, que cela ne l'intéressait pas et elle le croyait bêtement mais sûrement. Il lui annonça que son divorce était enfin officiel. Fait troublant : il fut divorcé le 7 avril, jour de leur violente dispute et le divorce fut rendu officiel le 5 mai, exactement le jour où il revint.

Il tomba à nouveau malade : vingt et un de tension artérielle ! Ce n'était pas loin de l'infarctus et comme son père était décédé de cette façon-là quelques années auparavant, il y avait forcément danger grave. Il commença quelques analyses sanguines, rien n'allait. Trop de fer, du cholestérol, de l'albumine, j'en passe et des meilleures. Il se sentait très fatigué. Dans le même temps, son chef décéda à l'âge de quarante-sept ans d'un cancer de la moelle osseuse. Ce décès fit réagir Fred qui prit la décision de ne plus stagner et de créer son entreprise. Adeline, lui et un de ses potes anciennement militaire, entamèrent les démarches. Rendez-vous fut pris pour Fred au tribunal de commerce du Pas de Calais afin de constituer son dossier. En fait, Adeline faisait pratiquement tout le côté administratif.

Fred était avec Adeline matin, midi, soir et nuit et pourtant elle eut la confirmation qu'il avait une maîtresse. Elle avait des doutes mais là : elle en était sûre. Ils étaient allés à Merlimont avec une de ses filles pour assister au festival de la country de Berck. Ce weekend était merveilleux bien qu'ils aient fait chambre à part, soit disant parce que sa fille croyait toujours qu'ils n'étaient que copain et copine. Dimanche, alors qu'ils étaient à table sur la terrasse du jardin, Fred reçut un coup de fil et appela sa fille qui revint vers Adeline. Cette dernière la questionna un peu. Elle lui dit que son père lui a demandé de confirmer à son amie qu'il n'avait pas téléphoné durant les trois dernières heures. Elle avait donc voulu le joindre et était tombée sur le répondeur et il avait fallu qu'il se justifie. Au bout d'une demi-heure, Fred était toujours au téléphone là-bas, dans le petit chemin. Alors Adeline envoya la petite aux nouvelles et elle revint lui dire que son père était en larmes. Adeline comprit que cette nana venait de le quitter. Au bout d'une heure, elle partit s'isoler car elle souffrait et était très énervée. Alors qu'elle sortait de la maison, elle croisa Fred et vit effectivement qu'il venait de verser de chaudes larmes. Elle alla faire un tour et il ne comprenait pas. Bien sûr : il ne savait pas qu'elle savait. A son retour, après avoir fait des efforts pour se calmer, elle tenta de lui en parler. Il rétorqua qu'il savait gérer ses problèmes mais elle ne lui avait pas encore confié qu'elle était au courant qu'il y avait une autre femme. C'est seulement huit jours plus tard qu'elle lui débilla tout. Il commença par dire qu'elle délirait puis il passa aux aveux et

pourtant il était bien collé serré à elle de l'aurore jusqu'à potron-minet en passant par le crépuscule ! Alors ? Que déduire ?

Ce weekend du 14 juillet, Adeline ne pouvait pas aller avec lui à Merlimont car il disait que sa mère l'accompagnait là-bas et comme elle ne la connaissait pas... ! Elle ne pouvait même pas aller camper à proximité car elle n'avait pas un centime pour faire le voyage. D'habitude, lorsqu'il partait avec sa mère, Adeline campait à Stella et ils se voyaient mais aujourd'hui, il lui disait qu'il ne pouvait pas avancer l'argent. Donc, elle était condamnée à rester chez elle, seule et dépourvue. Il partit donc et les craintes d'Adeline s'accroissaient. Elle pensait bien qu'il ne partait pas avec sa mère mais avec cette greluche et elle avait raison. Elle téléphona chez la mère de Fred et tomba sur elle qui confirma qu'il était parti à Merlimont. La colère envahit Adeline. Il était à coup sûr, avec cette fille. Le téléphone sonna et c'était lui ! Adeline lui avait envoyé un message une demi-heure auparavant pour lui dire qu'elle savait qu'il n'était pas à Merlimont avec sa mère. Il lui demanda comment elle le savait. Fallait-il qu'il soit naïf ou qu'il sous-estime Adeline ! Elle lui répondit qu'elle avait un doute et qu'elle avait téléphoné à sa mère. « C'est vrai mais je suis tout seul » « Pourquoi ne m'as-tu pas emmenée ? » « J'avais pas envie ! ». Adeline lui expliqua qu'elle ne supportait plus ses mensonges : « C'était pour ne pas te faire de mal ». Non : elle ne pouvait pas accepter cela ! Elle lui redit pour la millième fois que la vérité fait moins de mal que la trahison et insista pour qu'il confirme qu'il l'avait emmenée, elle. Il confirma et demanda pardon. De la même façon qu'il avait refusé de lui pardonner la première fois qu'elle l'avait mis à la porte, elle refusa à son tour et cela ! Il ne s'y attendait pas ! Refuser le pardon c'est toucher le cœur au plus profond de ses blessures. Cela signifie que la situation est définitivement perdue. Et voilà : elle lui signifia que mardi, il reprendra ses clic et ses clac, qu'elle ne pouvait pas continuer dans la trahison et que pour son affaire, elle décidait de ne plus l'aider, puis elle raccrocha. Adeline était en position de force car il avait besoin d'elle, ne serait-ce que pour son entreprise.

Cela faisait exactement une semaine qu'ils avaient eu ce différent. Comme à chaque dispute, Fred prenait la fuite et ne donnait absolument aucune nouvelle : ni coup de fil, ni visite alors que c'était bien lui qui était en faute ! Et pourtant il allait bien falloir qu'ils aient une explication franche. Il faudra bien qu'il vienne au moins récupérer ses affaires d'autant plus qu'Adeline détenait chez elle son dossier de création d'entreprise. Elle avait rassemblé toutes ses affaires qui attendaient là, sur la table, leur propriétaire. Cependant, un fait la troublait : elle avait viré de l'ordinateur la photo de Fred qu'elle avait mis en écran de veille et Oh

miracle... Elle continuait à réapparaître ! Elle avait déjà éteint et rallumé l'ordinateur à maintes reprises et sa gueule de macaque était toujours présente ! Comment cela était-il possible si ce n'était un signe du destin ? Elle l'avait viré et il restait chez elle, imperturbable et par des voies impénétrables. Elle savait qu'il attendait qu'elle l'appelle car il devait penser qu'elle craquerait encore une fois mais là, il se mettait le doigt dans l'œil ! Il était désarçonné par sa réaction, lui qui affirmait qu'elle l'aimait beaucoup plus que lui ! ... Lui qui croyait qu'elle était à ses pieds ! Il n'avait même pas compris que lorsqu'Adeline est avec quelqu'un, elle donne tout sans compter. Il prenait cela pour une faiblesse en bon macho qu'il était. Au bout de presque quatre ans, il n'avait même pas été fichu de la voir telle qu'elle était. Chez elle : c'est tout ou rien. Elle ne triche pas et ne fait pas les choses à moitié. Si elle est avec lui : il a tout et même beaucoup plus, mais dans le cas contraire : il n'a plus rien, absolument plus rien et surtout pas de l'amitié. C'était trop facile de la garder en amie et ainsi de profiter d'elle pour créer son entreprise. Il voulait jouer sur tous les tableaux : avoir le beurre et l'argent du beurre sans s'impliquer. Eh bien, elle attendait qu'il se manifeste pour le mettre au pied du mur, lui poser un ultimatum clair et succinct. Et puis, ce mec ! Quel toupet, quelle prétention de s'imaginer qu'on puisse être raide dingue folle de lui ! Elle l'aimait plus que lui ! L'amour n'est pas une compétition à ce que je sache ! Quel idiot, quel cabot.

21 juillet 2003, 22h : il a craqué... Il appelle. Adeline pousse le vice jusqu'à laisser sonner le téléphone quatre fois avant de répondre, histoire de bien lui montrer qu'elle n'attend pas après lui. Au bout du fil, il est gentil et tout penaud, comme s'il ne s'était rien passé ! En temps ordinaire, elle aurait été folle de joie et aurait tout pardonné en bloc puis il serait revenu profiter d'elle et abuser de sa confiance. Mais cette fois ci c'était différent. Il était tombé sur un os et ne le digérait pas ! D'emblée, dès ses premiers mots emplis de douceur et lui demandant si elle allait bien tout en lui reprochant de ne plus lui donner signe de vie, elle le rembarra et lui rétorqua que c'était plutôt déplacé de poser une telle question alors qu'il lui faisait du mal et que c'était quand même lui qui avait merdé. « Toi aussi, tu me fais mal », répondit-il en murmurant. Alors là ! Adeline lui demanda où il voulait en venir... En fait, il voulait récupérer son dossier de création d'entreprise : « Pas de problème ! Tu viens le chercher, tu me rends ma clef et tu te casses » « On pourrait peut-être manger ensemble, discuter ! » « OK mais tu apportes ce qu'il faut, il n'y a rien à la maison et je n'ai pas un sou ». C'était faux bien sûr : il y avait largement de quoi manger mais il ne méritait plus qu'elle fasse des efforts pour lui. « Je t'invite au resto mercredi ou jeudi. Tu as avancé sur le dossier ? » « Il n'est pas question que je t'aide pour qu'une autre en profite, tu n'avais qu'à pas déconner » « Mais tu aurais pu te faire de l'argent, je t'aurais payée ! ». Alors là : c'était

le pompon ! Il n'avait jamais eu l'intention de la payer et elle était bien consciente que si elle acceptait cette offre, elle ne verrait pas le moindre dollar. Il était prêt à tout pour qu'elle continue à l'aider. Enfin bref : chacun resta sur sa position respective et il conclut en disant « A mercredi donc » Adeline raccrocha en murmurant « Cornouillard ». Le mercredi, pas de nouvelles et le resto... Elle pouvait s'asseoir dessus ! Peu importe. Puisqu'il avait toujours sa clef, Adeline planqua ses affaires dans sa voiture car il était bien assez lâche pour venir tout récupérer en son absence.

Après un lapin de trois jours, Fred se manifesta pour demander s'il pouvait venir récupérer ses affaires le soir. Adeline acquiesça car il fallait bien mettre les choses au clair une bonne fois pour toutes. Il arriva donc vers 19h, la regarda bien dans les yeux et demanda comment elle allait. Elle vit dans ses yeux, dans son comportement et dans son grain de peau qu'il était très malheureux et que lui aussi pleurait beaucoup mais il tentait de le cacher, chose impossible car elle le connaissait par cœur. Adeline tentait de se contrôler, de garder son calme et lui proposa une bière. Elle avait volontairement planqué le whisky car elle voulait que cette mise au point soit efficace et il ne fallait pas que l'alcool soit présent. Malgré leurs entêtements respectifs et la force d'intégrité de leurs propos, l'ambiance était plutôt sereine et chaleureuse. Il resta sur sa position, la gorge nouée et les yeux emplis de larmes discrètes, à savoir qu'il voulait la garder comme amie. Elle restait également sur sa position, à savoir que s'il n'avait plus d'amour à lui donner, elle n'avait pas d'amitié à lui accorder. Elle lui rendit tout son barda et il posa discrètement la clef sur la table. Il lui demanda si elle avait mis la disquette dans le dossier de création d'entreprise. « NON, je ne t'ai laissé que l'exemplaire papier au premier stade de l'étude. J'avais bien avancé le dossier mais j'ai jeté le reste et puis la disquette est restée au boulot ». C'était faux, évidemment. Elle avait sauvé le document entier et il était là, à la maison mais bien caché. « Tu me la récupèreras la disquette ? » « NON, je n'ai pas fait tout ce travail pour que tu t'envoies en l'air avec une autre ! Ce n'était pas le but. Tu n'as qu'à demander à ta copine de tout retaper. ». Il était très embêté et Adeline comprit qu'elle n'était pas à la hauteur de la tâche. « Tant pis pour toi, tu n'avais qu'à pas me trahir, tu te débrouilles maintenant ! Tu reçois ce que tu as semé ». « Oh, je trouverais bien quelqu'un ! ». Sur ces mots, il l'emmena au resto car son invitation tenait toujours et visiblement, il voulait rester un maximum de temps avec elle. « Profitons bien de cette soirée puisque c'est la der », déclara triomphalement Adeline, restant sur ses gardes car il était bien fichu de les garder toutes les deux et de jeter Adeline lorsque son entreprise serait sur pieds.



Trois jours passèrent et il craqua à nouveau ! Il appela alors qu'Adeline se promenait en forêt... D'où l'avantage du portable. Vive le modernisme ! Il n'avait pas appelé pour revenir sur sa décision mais pour lui demander si elle lui avait bien donné le bon ordinateur. Bien entendu, ce n'était qu'un prétexte. Il insista sur l'ordinateur car « Je dois tout retaper puisque tu ne veux plus m'aider » « Eh oui ! Mais ce n'est pas trop tard : je t'ai donné un choix à faire » « Non, je ne reviens pas sur ma décision » « Alors si ton choix est fait, tu assumes ». Ensuite il appuya bien le ton pour dire qu'il partait en vacances à Merlimont le weekend prochain. « C'est bien. Passe de bonnes vacances, amuse-toi » « Oh tu sais, je ne vais faire que mes démarches pour l'entreprise ». Outre le fait qu'il était dans la panade la plus complète pour refaire son fichier, Adeline savait qu'il avait besoin de sa présence pour s'occuper des petites lorsqu'il ferait ses démarches. Craquera-t-il à nouveau ? ?

Et rebelotte, plus de nouvelle de Fred et pourtant Adeline savait qu'il pensait à elle. Aucune nouvelle ? Pas tout à fait. Son pote qui les aidait à monter le dossier avait téléphoné à Adeline pour lui dire que Fred déposait son dossier de création d'entreprise la semaine prochaine. Il invita Adeline à manger chez Wallie, petit rad qu'elle avait coutume de fréquenter avec Fred. Elle allait tout déballer, lui expliquer pourquoi elle était fâchée avec Fred, car apparemment il n'était au courant de rien du tout en ce qui les concernait et comme Fred l'avait toujours cachée, il croyait qu'elle était juste une copine ! Il allait assurément tomber de l'armoire après ses révélations, lorsqu'elle lui aurait dévoilé que la femme de Fred n'avait pas tous les torts puisqu'elle était, elle aussi, cocue depuis presque quatre ans maintenant. Adeline imaginait la honte lui monter aux joues quand il réaliserait à quel point son pote était salaud, lui qui vivait dans le mensonge et faisait croire à tout le monde qu'il était un type bien. Le pire était que tout le monde tombait dans le panneau mais il avait trop tiré sur la corde et je elle se devait de rétablir la vérité pour que justice lui soit rendue. Elle avait assez souffert, assez donné, trop vécu dans l'ombre alors que Monsieur s'éclatait bien ! Son pote adorait Adeline et ne mettrait pas sa parole en doute. il faisait partie d'une confrérie et le mot d'ordre était : solidarité, loyauté, honneurs. Vous pensez bien que d'avoir été trahi par son pote, serait reçu comme une gifle monumentale, un non-respect des lois de l'humanité. Pour lui, c'était pire que toutes les défaites de Napoléon. Forte à l'idée de faire connaître à la terre entière le comportement scandaleux de ce Fred à la mords moi le nœud, elle déposa dans sa boîte à lettres, la dernière série de photos qu'ils avaient prises au festival de la Country à Berck. Cela ne pouvait que lui mettre les boules à cet amateur de pétanque et elle jubilait d'avance !

Elle préparait une tactique ferme et intelligente pour ne pas se faire bouffer, d'autant plus que, depuis son passage chez les bretons l'été d'avant, elle avait renforcé son entêtement déjà bien

catalan de par sa grand-mère maternelle. L'effet photos ne se fit pas attendre longtemps ! Il appela dès le lendemain. Après un début de conversation assez froid de la part d'Adeline, l'atmosphère se détendit et ils entrèrent dans le vif de la discussion. Ils restaient encore chacun sur leur position mais ils parlèrent longuement et Fred voulait absolument la voir. Il proposa de manger avec elle vendredi midi. Encore une fois, le destin faisait bien les choses puisqu'elle avait déjà promis à une copine d'aller croquer un bout avec elle. Devant sa non disponibilité – chose tout à fait nouvelle pour Fred étant donné qu'avant, elle faisait des pieds et des mains pour se libérer pour lui, il tenta un autre rendez-vous pour la semaine suivante. Adeline lui suggéra de le rencontrer à Merlimont. Il fut encore plus surpris ! Et oui, de toute façon, elle avait prévu d'y aller pour fêter seule leurs quatre ans mais petit hic, il emmenait sa mère et il faudrait encore se cacher. Elle lui dit que ce coup là, il lui avait déjà fait. Pour prouver sa sincérité, il l'invita à dormir dans la maison mais aussi, à se sauver avant le réveil de sa maman. « OK... Je joue le jeu » mais elle avait la ferme intention de continuer à mettre les choses au clair. Pourquoi encore se cacher puisqu'ils n'étaient plus ensemble ? Ils avaient rendez-vous le vendredi soir. Le premier arrivé à Merlimont appellerait l'autre, ce qu'Adeline fit. Et vlan ! Elle tomba et retomba sur ce foutu répondeur et le doute l'envahit... Pourvu qu'il ne se débine pas, pourvu qu'il ne me joue pas un tour de con. Elle essayait de se raisonner et décida de monter la tente au terrain de camping. Elle s'installa, mangea et n'y tenant plus, se rendit chez Fred pour voir si la voiture était là. Elle abordait le bas de sa longue rue lorsqu'il téléphona enfin. Il fut très surpris qu'elle soit là, déjà engagée dans sa voie, au moment même où il cherchait à la contacter. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre et Fred s'approcha pour faire la bise. Elle le repoussa décrétant que cela ne passait pas, qu'elle ne pouvait pas lui faire un simple bisou amical. Il monta dans la voiture d'Adeline pour passer la soirée ensemble. L'atmosphère commençait à se déridier et ils allèrent boire un coup à Stella. Vers deux heures du matin, Adeline lui annonça qu'elle avait monté la tente au camping. Il fut à nouveau étonné car il pensait qu'elle se serait fait une joie de dormir dans sa maison. Elle le raccompagna donc chez lui et ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain soir car il y avait un concert de rock à Etaples. D'habitude, comme Fred la faisait passer incognito, elle aurait laissé la voiture en bas de sa rue et il aurait continué à pieds, mais là, il la laissa avancer jusque devant la maison, au risque que sa mère la voit car en plus, son pot d'échappement était percé et elle ne passait pas inaperçue ! Elle laissa donc tourner le moteur devant cette barrière en bois marron qui clôt la maison, pleins phares allumés, en attendant que Fred descende du coche. Il lui dit de se garer devant la maison et l'invita à prendre un dernier verre. D'habitude encore, il l'aurait fait entrer discrètement, prendre directement l'escalier sur

la gauche et l'attendre en haut pour ne pas qu'on la voie. O, grandeur d'âme ! Cette fois ci, il l'invita dans la salle à manger, juste à côté de la chambre de sa mère et ils s'installèrent à table, et parlaient au risque qu'elle se lève pour soulager une envie ou parce qu'elle voyait de la lumière. Adeline se sentait bien. Toutes ces nouveautés lui faisaient plaisir. Le lendemain, ils se retrouvèrent vers 19h30 au terrain de camping pour aller faire la fête à Etaples. Ce fut une soirée d'enfer : rock et rendez-vous de motards. Fred la fit danser pratiquement toute la nuit, et des slows aussi... Miracle ! Il était visiblement heureux. Adeline avait le sentiment qu'il ne s'était pas amusé beaucoup depuis leur séparation du 14 juillet. A l'issue de cette soirée endiablée, ils rentrèrent à Merlimont, ravis en ce huit septembre qui marquait leurs quatre ans. Fred l'avait raccompagnée au camping. Persuadée qu'il allait rentrer chez sa mère, elle lui proposa un dernier verre. « Je bois un verre, oui et je dors avec toi ! » déclara-t-il sûr de lui. « Ah bon ? ». Au petit matin déjà bien entamé, Adeline se réveilla plusieurs fois car le téléphone de Fred n'arrêtait pas de sonner. Lui, il dormait comme un loir et elle avait beau lui signaler tous ces appels, il n'en n'avait rien à faire. Sa mère s'inquiétait forcément car il n'était pas rentré de la nuit mais, mieux que ça : Adeline pu apercevoir sur l'écran du portable les noms de ceux qui appelaient. Il y avait « Bibiche ». C'était certainement la fille avec laquelle il la trompait. Adeline, dans son portable, se nommait « Aaa », elle, c'était Bibiche ! Bisque bisque rage... Devant son attitude si amoureuse et si généreuse, Adeline lui avait fait la surprise de lui remettre la disquette pour sa création d'entreprise. Elle l'avait emportée, au cas où. Et voilà ! Il gardait les deux nanas et Adeline bossait gratis pour l'aider à monter son entreprise. Il la présenta à deux de ses potes à Merlimont : Albin, avec qui il envisageait de travailler lorsqu'il aurait créé son entreprise et Jean Christophe qui habitait dans sa rue. Adeline avait bien apprécié ces deux personnalités : ils étaient intelligents et ne se prenaient pas la grosse tête.

A chaque fois que Fred déraillait, Adeline le savait ! Le destin se chargeait de l'avertir d'une manière ou d'une autre. 17h15, alors qu'elle ramassait des châtaignes en forêt, un message apparut sur son portable. C'était Fred. Adeline lu le message et visiblement il ne lui était pas adressé. Fred feignait de ne pas bien savoir se servir du portable et il voulut lui faire croire qu'il avait envoyé ce message par erreur. Adeline comprit qu'il venait de lui répondre, à elle. La machination était des plus glauques et tous les Primperan de la terre n'auraient pas pu lui venir en aide. Elle avait envie de gerber ! Il lui faisait tout partager d'elle jusqu'au plus profond de leur intimité. Sitôt lu, Adeline répondit à Fred pour bien lui montrer qu'elle savait puis elle l'appela. Il confirma que ce message était bien pour l'autre. Adeline ne savait pas à quel jeu il jouait ni comment il pouvait pousser le vice à ce point ! Cela frôlait la démente, la

perversité, la loufoquerie. S'il avait besoin de piment dans la relation, et bien soit ! Adeline allait faire avec. Adeline le déstabilisait : il lui faisait du mal et elle maintenait la paix entre eux ! Elle ne faisait pas de reproches et même se montrait joyeuse !... Déboussolé le mec ! Ils reprirent donc leur vie commune mais le soir, elle ne put s'empêcher de lui en parler lorsqu'elle lui téléphona et qu'il sortit trois quart d'heure dans la rue pour qu'Adeline n'entende pas leur conversation. Elle joua cartes sur table et lui dit que ce n'était plus la peine qu'il triche puisqu'elle savait et qu'elle comprenait qu'il aime deux femmes à la fois, et pour cause ! Cela lui était déjà arrivé dans le passé mais à l'inverse, le harem, c'était pour elle et elle tirait les ficelles. Elle connaissait bien ce problème qui de toute évidence se réglerait un jour ou l'autre. Bien sûr, Adeline souffrait beaucoup qu'il continue avec l'autre mais elle ne lui montrait pas. Elle avait parlé franco et de ce fait il avait parlé franco. Les choses étaient claires pour une fois. Elle en avait quand même rajouté un peu en lui faisant croire qu'elle aussi, avait quelqu'un et de plus elle avait refusé de lui dire qui lorsqu'il la questionna. Entre nous, elle aurait eu du mal vu qu'il n'y avait personne, mais sa grand-mère disait qu'il y a des mensonges pieux ! Cette petite mise en scène avait bien fonctionné car dans la semaine, il lui fit une scène de jalousie par rapport à Jean Paul, le voisin, à qui elle disait simplement bonjour dans la rue, entre les deux pas de portes : « Pourquoi est-il sorti ? Il voulait te parler ! ». Ce pic de jalousie fit bien rire Adeline qui était fière de sa mascarade. Fred tenait à elle : c'était plus qu'évident.

Sa nénette lui téléphonait tous les jours. Elle le harcelait et Adeline restait persuadée qu'ils étaient séparés durant ces trois semaines de septembre où ils furent à nouveau si heureux ensemble. Fred ne l'appelait jamais. Adeline le savait car il était constamment à ses côtés mais son pot de colle n'avait cessé de laisser des messages et d'appeler, deux fois, trois fois, voire plus encore chaque jour. Il ne répondait pas à tous les coups et cela devait le gonfler, lui qui n'aimait pas qu'on le colle. Cette femme était une menace. Elle n'avait pas le droit de gâcher ces quatre années et cela révoltait Adeline mais visiblement, elle n'était pas au courant de son existence. Il aurait fallu qu'elle sache mais comment faire ? Fred avait dit qu'elle avait trois enfants : trois filles comme lui... Mauvais point pour Adeline ! Et qu'elle était en instance de divorce. Était-ce pour ou à cause de lui ? Adeline avait bien peur de connaître la réponse. Quoiqu'il en soit, Fred faisait beaucoup de dégâts de tous les côtés. Adeline, sage et fortement expérimentée, l'avisait qu'il n'avait avec l'autre qu'une simple histoire de cul et que cela lui passerait. Il refusait cette réalité. Bien évidemment cela le

décrivait comme un salaud alors qu'il était persuadé d'être quelqu'un de profondément respectueux du genre humain !

Sa Bibiche n'avait de cesse de téléphoner : vingt à trente fois par jour désormais ! Cette sangsue était bien mal barrée avec ce genre de harcèlement. Elle tomba sur le répondeur pendant plus de huit jours, jusqu'au moment où il décrocha quand même. Ils passèrent une heure au téléphone et Fred revint en murmurant « Oh la vache ! » comme si il venait de se prendre une belle engueulade. Malgré tous ces obstacles, l'entente avec Adeline était parfaite. Ils faisaient tous les deux des efforts. Le seul problème résidait dans le fait que l'autre était toujours dans sa vie alors qu'elle n'y avait plus sa place. Mais Fred ne savait pas dire non ! Il allait falloir un peu de temps avant qu'il l'affranchisse car il avait promis qu'il allait lui annoncer la couleur et quand Adeline lui demanda comment elle le prendrait, il avait répondu « Je lui aurais fait du bien dans sa vie ». Ceci signifiait qu'il ne tenait pas plus que cela à la garder. Il était prêt à la lâcher mais comme à son habitude, les choses traînaient, p't-être ben qu'oui, p't-être ben qu'non, il n'avait pourtant rien du normand, le ch'ti ch'ti parisien mais jamais ne savait se décider ! Adeline priaît « Mon Dieu, donne-moi la patience mais dépêche-toi ! ». Les jours et les semaines défilaient à grande vitesse et Madame continuait ses innombrables coups de fil. Pour l'anniversaire d'Adeline, Fred n'avait rien prévu de mieux que d'emmener sa Bibiche à Merlimont, laissant Adeline seule avec son chagrin, alors ça a pété à nouveau. Décidemment, la colère l'envahissait de plus en plus. La fille d'Adeline était dans le salon et voyait tout ce qui se passait. Ils commencèrent à en venir aux mains. Fred réitéra et dit qu'il allait parler à sa copine. C'était la seconde fois et il n'avait rien fait jusque-là. Adeline, toujours méfiante, s'inquiéta de savoir comment il allait s'y prendre. « Je dirais que tu es une amie ». Ce n'était plus de la colère qu'elle ressentait mais de la rage, de la haine. « Une amie ! Depuis quatre ans, tu couches avec moi et tu vas lui dire que je suis une amie ! Eh bien, je vais l'appeler, moi : j'ai son numéro ». Là-dessus, Fred toujours très franc, prit la fuite. Il s'habilla pour partir, n'oubliant pas de récupérer la prise pour son karcher qu'Adeline avait rapporté le matin même pour lui, et le papier bulle. Elle ne le retint pas et devant lui, sortit le numéro de sa copine et l'informa qu'elle allait illico la mettre au courant. La douleur était trop forte. Il fallait que cela cesse. Il fallait mettre un terme à cette situation grotesque et insupportable. Adeline appela donc la dite copine, sachant très bien que ce geste mettrait Fred dans une colère noire et qu'il la quittera. Adeline déballa tout à Bibiche, de ses quatre années de bonheur avec Fred gâchées par cette histoire de fesses. Bibiche se doutait qu'il y avait quelqu'un d'autre mais avoua rester les bras ballants. Elle confia également que de toute

façon, elle ne le suivrait pas à Merlimont lorsqu'il créera son entreprise. Les deux cocues parlèrent pendant plus d'une heure. Adeline proposa de la rencontrer mais cette dernière refusa. Après avoir pleuré tout son sou après ce coup de fil, Adeline dormit très mal. Le lendemain matin, bizarrement, elle se sentit bien, presque heureuse. Elle était soulagée d'avoir éclairci la situation. Elle avait fait justice et n'était même pas triste. Sa réaction la surprenait elle-même. Elle avait un sentiment de liberté et était redevenue gaie. Elle se sentait vraiment libérée. Elle n'imaginait pas trop la suite mais la sentait bien. Elle avait l'impression d'avoir le dessus. Sa fille lui avoua le lendemain, qu'avant de partir, elle avait envoyé un message à Fred sur son portable disant « T'es qu'un gros con, alcoolique. Ne t'avises pas de remettre les pieds ici car c'est moi qui te mettrai à la porte ». Que sa fille mette les pieds dans le plat, signifiait que le retour de Fred n'était plus possible. N'empêche qu'il n'avait pas voulu lui rendre sa clef lorsqu'elle la lui avait réclamée. Il avait encore menti et avait juré qu'elle était restée sur la table. Adeline eut beau chercher... Il l'avait bien gardée sa clef. Elle s'attendait à ce qu'il vienne récupérer son dossier d'entreprise et ses affaires en son absence, fuyard comme il était devant la réalité.

Adeline ne savait pas si sa copine l'avait laissé suite à son coup de fil. Elle doutait ... Elle avait pris ce risque de ne plus jamais le revoir et pensait avoir bien fait. Elle espérait être assez forte pour supporter cette période de transition, repartir à zéro, de nouveau escalader l'échelle de la vie sans se casser la figure au premier barreau un peu mal torché. Quelques jours plus tard, elle se débrouilla pour se trouver face à lui dans le cadre du travail, faisant croire au hasard. Elle ne lui serra pas la main, ni ne fit la bise. Elle le regarda bien droit dans ses yeux si tristes « Bonjour ». Il était mal, très mal. Il souffrait et cela se voyait. Du coup, Adeline n'était plus convaincue qu'il soit toujours avec l'autre. Elle ne resta que quelques secondes car elle devait se rendre le chantier, laissant Fred à son désarroi. Peu de temps après, elle eut un coup de fil anonyme, puis rien ou presque car le lendemain, alors qu'elle rentrait à pieds d'une petite ballade, son voisin lui dit que quelqu'un semblait la chercher : une femme avec ses filles ! Adeline n'en savait pas plus. Elle les avait ratées à deux minutes près. Elles ont dit « Elle n'est pas là » et sont parties d'après le voisin. Adeline les avait effectivement vues s'éloigner mais comme elle est miro comme une taupe, elle n'a pas pu distinguer s'il s'agissait des filles de Fred ou si c'était cette Bibiche aux abois. Il se passait des choses peu catholiques !

Le pote de Fred insistait beaucoup pour qu'Adeline aille manger avec lui un midi comme ils avaient coutume de le faire régulièrement. Depuis le trois novembre, Adeline évitait,

esquissait mais elle ne pouvait pas continuer à fuir, elle aussi ! Elle voulait éviter de lui raconter son histoire en détails mais sa fille lui avait dit que c'était stupide car c'était encore se cacher et laisser la part belle à Fred. Elle avait raison et puis elle ne pouvait pas ne plus voir cet ami qui l'aimait bien et n'aurait pas compris. Il ne savait pas grand-chose de Fred et d'Adeline car Fred lui avait toujours fait croire qu'ils n'étaient que des amis et le peu qu'elle avait dévoilé n'avait pas suffi à élargir sa conscience. Alors elle attendit la nouvelle proposition et amorça le débat au téléphone. « Tu sais, j'ai un problème à aller manger avec toi ! Tu es l'ami de Fred et moi, je suis fâchée avec lui ». L'ami, qui savait se tenir, ne posa pas de question mais son hésitation disait qu'il mourait d'envie de savoir « Qu'à cela ne tienne, cela ne change rien à l'amitié que je te porte. On peut manger ensemble quand même » « OK ». Puis elle commença à l'aiguiller un peu plus et maintenant il savait qu'elle était avec Fred depuis quatre ans et que ce salaud était en train de tout gâcher car il la cocufiait. L'ami lui confia qu'il avait les pattes coupées, eh oui ! Comme Bibiche ! Il était très en colère contre son Fred car lui aussi avait été grugé. Il se sentait trahi. Comment son pote avait-il pu lui mentir à ce point et pendant toutes ces années ? Il remercia Adeline de lui avoir dit la vérité et trouva que sa démarche était honnête et courageuse. Il en savait beaucoup à présent. Tout s'éclairait maintenant dans son esprit et il comprenait pourquoi il n'avait plus de nouvelles de Fred depuis début novembre. Il promit qu'il allait le choper et tenter de le raisonner. Il était d'autant plus déçu de ces quatre années perdues car lui aussi était impliqué dans la future entreprise à Merlimont et il déplorait ce gâchis, étant donné que bien évidemment, sans Adeline, Fred n'avait pas avancé d'un poil. Fred n'avait pas l'intelligence requise pour pouvoir mener son entreprise tout seul. C'était facile de faire souffrir les autres dans l'ombre. Personne n'était au courant et Adeline avait traîné sa peine en silence, faisant bonne mine. Il était le seigneur et maître de sa dictature et pouvait se pavaner. Désormais, les rôles étaient inversés. C'était elle qui voyait la lumière et lui qui s'engouffrait dans les ténèbres. Adeline demanda à l'ami de lui mettre son erreur en pleine face et de le remettre sur rails. Elle lui faisait confiance car il venait de prouver son amitié et puis il était un ancien militaire et n'acceptait pas la tricherie. Dans la vie, il faut être carré. Mon capitaine ! Et Fred craignait son ami. Il était un peu son deuxième père, celui qui avait le droit de le gronder.

Voilà maintenant deux mois et une semaine qu'Adeline et Fred étaient séparés. Elle ne vivait pas sans lui, elle survivait ! Elle faisait les choses qu'elle avait à faire parce qu'il le fallait mais elle manquait de conviction et de dynamisme. En début d'année, l'ancien militaire présenta ses vœux à Adeline et lui dit que Fred avait déposé une demande de création

d'entreprise auprès de la maison-mère en vue d'obtenir une subvention. Cela devait passer en commission courant janvier, donc dans quelques jours. Il fallait donc s'attendre à ce qu'il resurgisse. Adeline était contente qu'il continue sa démarche. Cela avait dû être un gros effort pour lui car il était seul désormais, à ce niveau-là. La Bibiche avait dit qu'elle ne le suivrait pas dans ce projet. Il avait donc fait lui aussi son choix et tous les espoirs restaient permis... Son pilier, celle qui le soutenait et l'encourageait : c'était Adeline et il le savait. Il s'en était passé des choses depuis que l'ami était au courant de cette liaison. Il appartenait à l'ordre des francs-maçons. Ceci impliquait une certaine rigueur morale. On ne ment pas, on ne triche pas et on s'entraide. Vous pensez bien que là, Fred avait tout faux ! L'ami prenait parti pour Adeline à 100% mais tentait aussi de sauver la situation. Il ne pardonnait pas l'attitude de Fred mais lui trouvait des circonstances atténuantes. Adeline était assez d'accord. Fred n'avait pas toute sa raison dans ce comportement stupide. Il ne devait pas comprendre lui-même ce qui le poussait vers le satanisme. Il était psychologiquement très intéressant pour un chercheur en ethnologie ou en psychanalyse. Il était marqué par l'abandon de sa demi-sœur, puis par le décès de son père, puis par son divorce. Le problème est qu'il était dévastateur pour ceux qui l'aimaient et il ne s'en rendait pas compte. L'ami avait dévoilé à Fred qu'il savait tout de leur histoire : le contenu, le contenant, où, quand, comment et avec qui. Il paraît que Fred n'en voulait pas à Adeline d'avoir parlé, qu'il était plutôt soulagé. Tant mieux ! Cela signifiait qu'il avait encore un peu de civisme. Par contre, il était très embêté car l'ami avait pris la relève pour l'aider à continuer son dossier d'entreprise. La situation était donc la suivante : Sa foutue copine, maintenant Adeline savait qui elle était ! Et elle la connaissait ! C'était une femme de ménage améliorée !!! Elle avait débuté comme femme de ménage dans les entreprises et était passée chef femme de ménage. Comme Adeline pilotait le contrat ménage au sein de son entreprise et que Fred faisait la même chose à la maison-mère, ils avaient tous les deux affaire à elle. Elle savait bien que Fred et Adeline étaient très proches. Elle savait forcément qu'il y avait quelque chose entre eux car les bruits allaient bon train. Elle l'avait dragué et pourtant elle était mariée. Lorsque toute la faune féminine de la maison-mère avait appris que Fred divorçait, toutes lui tournaient autour, comme des mouches sur une merde, je dirais ! Il fallait bien que l'une d'entre elles lui plante son dard dans le derch. Ceci n'excusait pas Fred et l'ami rejoignait Adeline sur ce sujet. Il était avec elle, il ne devait pas aller ailleurs même sous le coup de la tentation. Ceci démontrait encore une fois, hélas, que les hommes pensent avec leur tête mais pas celle que l'on imagine et c'est triste à vomir. Ils sont prêts à gâcher une vie de bonheur et de construction pour débaler leurs bijoux de famille, faire trémousser les popotins. C'est pourtant pas compliqué une femme ! Ca s'embrouille lorsqu'on lui manque de



respect, un point c'est tout. Une femme, ça se respecte.

Cette Bibiche était grande, sèche, plate et autoritaire. Elle n'avait même pas un beau visage, je dirais même qu'elle était laide. En plus, C'était un vrai majordome. Elle n'aimait pas manger, elle avait une « grande gueule », elle commandait à tout bouts de champs. Sa grande gueule ne lui servait donc pas à manger mais plutôt à se nourrir de hargne et à jouer du pipeau, ce qui ravissait les mecs. Elle était l'inverse de ce que Fred aimait mis à part pour le cul. Adeline lui avait bien dit à Fred que son histoire n'était qu'une histoire de fesses ! Elle avait visé juste. Donc, sa foutue copine n'avait pas le niveau requis pour assister Fred dans son entreprise et Adeline comprenait maintenant pourquoi elle ne pouvait pas l'aider à faire son dossier. De plus, elle avait trois enfants. Ce salaud de Fred s'était engagé envers ces trois enfants de quatre à neuf ans, comme il l'avait fait envers ceux d'Adeline sauf qu'ils étaient adultes et qu'ils savouraient encore mieux tout le mal qu'il leur avait fait. Ce toujours salopard de Fred avait également poussée sa Bibiche à divorcer. Il avait donc détruit son ménage, ainsi que l'équilibre de ses enfants à elle autant que des siens. L'ami confirma que Bibiche ne suivrait pas Fred à Merlimont, qu'il partait seul s'installer à dater de fin avril 2004. La seule excuse que Fred avait su fournir à l'ami quant à son attitude envers Adeline, était qu'il voulait être libre ! Adeline bondit quant à cette annonce. Fred n'avait jamais été aussi libre qu'avec elle. Il le lui avait d'ailleurs reproché. Il faisait ce qu'il voulait, quand il voulait, avec qui il voulait et elle ne posait même pas de questions. Il lui avait dit qu'il aurait préféré qu'elle lui serre la vis mais que si elle l'avait fait, il l'aurait quittée ! ... Il n'était pas compliqué ce mec ? ? NON : Il argumentait le désir de liberté pour fuir encore ce qu'il savait être une ignominie dans son comportement. C'était encore de la tricherie. La vérité est qu'il n'assumait pas ses actes, qu'il avait peur de refaire sa vie bien qu'il en mourait d'envie sinon pourquoi avait-il vécu avec Adeline ? Il n'était décidément pas mature. C'était un sale mâme qui n'avait pas pris assez de baffes.

Revenons-en au dossier. Il partait donc en solitaire. Seulement voilà ! La première partie du dossier était chez Adeline, la seconde se faisait à la main par le truchement de l'ami. Adeline avait tout informatisé et Fred avait besoin de tout regrouper pour finaliser. N'ayant pas le courage de lui réclamer ce qu'ils avaient fait ensemble, il redemanda à l'ami les statuts. Là, il l'envoya bouler. « Tu sais très bien que c'est Arielle qui les a ! Je ne te les redonnerais pas. ». Il avait commencé à titiller sa conscience et cela semblait porter ses fruits. Il lui avait dit qu'il ne pouvait pas continuer à s'associer avec un type qui le prenait pour un imbécile, lui rappelant qu'ils mangeaient tous les trois à la même table et qu'en cachant leur union depuis

quatre années, il avait vraiment le sentiment d'avoir été pris pour un idiot et ne le supportait pas... Et Fred n'avait pas pensé à ça ! C'est lui maintenant qui tombait de l'armoire.

Il était dans la mouise la plus totale. Trente et un mars, alors qu'Adeline retournait au boulot en début d'après-midi, Fred lui téléphona. Il appelait de chez sa mère. Enfin ! Au bout de quatre mois et demi de longue espérance, enfin ! Elle l'entendait. « J'aimerais te dire merci pour tout ce que tu as fait pour moi, pour mon entreprise ». Ils décidèrent de se voir. Puisqu'il voulait l'inviter à manger, elle proposa le top du top : « Goélette », petite auberge sympa sur l'île d'Andresy. C'est un endroit qu'elle avait découvert au cours d'une balade et dont elle rêvait mais elle n'avait jamais eu les moyens de se le payer. Les retrouvailles valaient bien ce repas. Le cadre plut bien à Fred. La nourriture était délicieuse. Ils se rappelèrent leurs bons moments « On a de la gueule quand même ! ». C'est sûr qu'il était heureux car Bibiche n'aimait pas manger et n'avait pas cette originalité de l'emmener dans des lieux hors du commun. Pour accéder à cette auberge, il faut activer une sonnette sur la rive de l'Oise et on vient vous chercher en mini yacht. Trois secondes de traversée à peine mais au son des flots, aux lumières de la nuit et bercés par une ambiance fluviale. L'auberge était là qui les attendait. Il suffit d'enjamber l'espace qui va du bateau au ponton pour découvrir une vieille bâtisse de pierres ou chante en son cœur une cheminée rougeoyante. Leurs quatre années de bonheur : c'était ça ! Rien que du non conformisme et des bonnes choses. Ils avaient traversé des périodes très éprouvantes mais ce qui en ressortait c'était cette complicité d'aimer les choses de la vie. La soirée se passa en douceur et volupté mais ils n'avaient pas encore parlé de Bibiche et comme Fred prenait encore la tangente quant au problème qui était pourtant bien celui-là, c'est Adeline qui provoqua. Et il annonça qu'il était toujours avec elle, qu'il ne la voyait que très peu : environ une fois par semaine et encore pas toujours. Adeline poussa plus loin la provocation car elle voulait savoir pourquoi il l'avait trompée alors qu'ils étaient si heureux et voilà, il donna la réponse ! Adeline était loin de penser à cela ! Et elle le crut dur comme fer car cela confirmait les interminables soirées où elle le consolait de ne pas voir ses filles. Bibiche avait trois filles, à peu près du même âge que les siennes et il avait reconstitué un semblant de vie de famille avec des enfants qui couraient partout. IL avait comblé la peine que son divorce avait engendrée au niveau de la séparation d'avec ses enfants et c'était sûr qu'à son âge, Adeline ne pouvait pas lui apporter cette ambiance.

Il était très heureux d'annoncer qu'il concrétisait le projet d'entreprise qu'ils avaient débuté ensemble. Il fut énormément surpris de voir comme Adeline était bien au courant de l'évolution. Forcément, elle mangeait avec l'ami une fois par semaine et était donc bien au

fait. Ceci comblait Adeline de satisfaction qu'il ait mené le projet à bien. Ce qu'ils avaient commencé à construire ensemble voyait le jour. Il avait perduré malgré leur éloignement. Il s'était d'ailleurs merveilleusement bien débrouillé et repartait à Merlimont le 1<sup>er</sup> mai, date d'effet de l'entreprise EDS (entretien, dépannages, services). Adeline vit tout le travail qu'il avait fait et qu'il continuait à faire car il l'avait emmenée à Houilles et sur la table du salon, il y avait là tous les dossiers qu'il prenait du plaisir à lui montrer. Il avait passé tant de coups de fil pour des devis, des contacts, des achats. Il prenait vraiment l'entreprise à cœur et Adeline était persuadée qu'il allait y arriver mais la période était difficile car tout était nouveau et pour l'instant il était confronté aux lourdeurs administratives et aux réticences des banques.

Il était convenu que dans le courant de la semaine, Fred montrerait à Adeline son Jumper, camion qu'il venait d'acheter dans le cadre de sa création d'entreprise. Fred n'avait pas bu une goutte d'alcool, même pas du vin ni une bière depuis qu'il avait été si malade, trois semaines auparavant. Et Fred à jeun, c'était quelqu'un de plutôt triste et pas très aimable. Le problème est qu'il ne savait pas s'arrêter. Il ne savait pas boire un verre ou deux et passer à autre chose. Quand il buvait un verre, il buvait la bouteille telle la grenouille qui voulait être aussi grosse que le bœuf. Donc vers 18h, il arriva et se mit direct au Perrier citron. Il avait à nouveau de graves problèmes avec un prestataire de la maison-mère, qui l'avait dénoncé comme quoi il détournait du matériel pour monter son entreprise. Il était profondément meurtri par cette nouvelle trahison. Pour mémoire, on lui avait fait à peu près le même coup deux ans auparavant et c'est là qu'il avait pris la décision de quitter la maison-mère car c'était trop chaud pour lui et il risquait le licenciement. Adeline l'avait pourtant mis en garde : maintenant qu'il s'en allait, les vengeance s'activaient, rapport à son autorité passée. Plouf ! Ce qui devait arriver arriva ! Cette nouvelle trahison allait très loin et le chef de Fred, qui était une pourriture confirmée, le menaçait de le licencier pour faute grave s'il ne restituait pas le matériel d'ici le lundi prochain. A trois jours d'aboutir à la création administrative de son entreprise, cela était plutôt bête. S'il était licencié, il ne toucherait pas l'indemnité de création d'entreprise, soit 45 000 euros et c'était la catastrophe. Fred décida d'aller à Merlimont pour rapatrier ce qui avait été déclaré volé, bien que lui considérait qu'il n'avait fait qu'un emprunt. Le voilà donc Fred, se débattant encore avec ces déloyautés et de surcroit sans alcool ! Triste de chez triste et même abonné à se refermer comme une huître. Dur, dur de le dérider ! Il allait toujours aux extrêmes : quand il boudait, il boudait ! Et la terre entière pouvait bien s'effondrer, le boudin persistait. Le voisin d'Adeline était artisan en plomberie / électricité, à son compte depuis vingt ans. Il invita Fred et Adeline pour leur donner quelques conseils de comptabilité. Fred rendit à la maison-mère le matériel « emprunté » et toucha son chèque.

Une page se tournait. Il disparut. Adeline avait quotidiennement des coups de fil anonymes. Elle décrochait et on lui raccrochait au nez. Elle le savait assez lâche pour que ce soit lui. Cela ne la perturbait pas plus que ça. D'ailleurs elle avait beaucoup de nouvelles car les potes du boulot venaient la voir et la tenaient au courant de ses activités, ou plutôt de son oisiveté. Il ne faisait rien, ne démarchait pas pour son entreprise. Adeline continuait à déjeuner régulièrement avec l'ami qui était très en colère contre Fred. Il lui avait décroché un chantier dans Paris et Mûsieur ne s'était même pas présenté, le faisant passer pour un fantoche. Fred allait au clash, assurément.

Les appels anonymes de Fred - pas si anonymes que cela puisqu'Adeline savait que c'était lui ! Pas futé le mec - perduraient. Elle ne répondait même plus. Il usait de mille stratagèmes, il appelait depuis chez son pote Allan et Adeline reconnaissait bien le numéro ! 03... Pas de Calais, pas calé surtout ! Au bout de deux années de célibat, Adeline commença à regarder autour d'elle et remarqua un homme qu'elle croisait tous les jours au sein de son entreprise, sans même le voir. Autant vous dire comment l'amour l'avait rendue aveugle ! Fred l'avait rendue borgne en plus du reste. Un samedi, alors qu'elle travaillait, elle se rendit dans l'atelier pour vérifier si le nettoyage de la MCM se déroulait correctement. Ils étaient bien là, à l'œuvre et elle prenait un malin plaisir à contrôler chaque recoin car elle savait que son équipe était fière de ses visites. En leur faisant faire quelques retouches finales, elle leur donnait quelque valeur humaine et ils la respectaient beaucoup. Il est des jobs ingrats : un agent de surface n'est pas souvent bien considéré et pourtant son travail est primordial pour anticiper les éventuelles pannes. La poussière se met dans les rouages de la machine et c'est l'arrêt de production. Thierry passa près d'elle « Tu viens casser la croute avec nous, Adeline ? » Il était dix heures du matin, c'était la pause des ouvriers « Bah ! Pourquoi pas ! ». Il faut dire que le samedi, l'ambiance est plutôt relax. Les chefs ne sont pas là et les souris dansent. Thierry approcha pour Adeline un siège de l'établi où il déballa ses trésors de victuailles : une tranche de pâté de campagne, une tranche de pâté de tête, du vin et du bon pain. Euh... Le pinard à cette heure-là... Adeline hésitait un peu mais elle trouvait cet encas très drôle et elle joua le jeu. C'était un coup de cœur, un coup de tête, un superbe moment de détente qu'elle n'a jamais oublié. Elle se trouvait plongée dans une ambiance champêtre avec des blagues ras les pâquerettes mais tellement divertissantes, voire limite charmantes dans ce contexte précisément où la sueur du labeur mêlée aux odeurs d'huile et de métal ne porte pas spécialement à sourire. Adeline retourna à ses affaires, heureuse de cette rencontre et promit qu'il y en aurait bien d'autres.

Chaque jour, Adeline le croisait sur le chemin de l'atelier. Chaque jour, après avoir rejeté la poignée de main qu'elle lui tendait, amusée, il esquissait une bise qu'elle attendait comme une gamine. Lorsque la bise fut venue, bise en coin, coin des lèvres, elle continua sa route sans se retourner afin qu'il ne voit pas sa satisfaction. Elle s'était suffisamment faite gruger et avait retenu la leçon mais cupidon lançait des flèches ! Il ne l'appelait jamais, ne cherchait pas à la voir hormis le samedi, sur le tas. Adeline se disait qu'elle allait encore perdre son temps et en voulait à la terre entière de ne faire que des rencontres à sens unique. Elle tournait en rond. Il avait un nom de mammifère marin, ce qui, lorsqu'on connaît Adeline, l'emportait vers des jeux de mots « Avec un nom pareil, tu es du signe du poisson ? » « Non, cancer ». Et vlan ! Il avait tout faux, Adeline déteste ce signe pour avoir connu quelques personnes le portant. Elle les trouve, mais ce n'est qu'un avis personnel, de mœurs légères et souvent choquantes. Bon tant pis, elle fera avec. Il était marié, avait deux enfants mais il se tâtait pour divorcer sous peu. Il décrivait sa femme comme une chipie capricieuse et flemmarde. Tiens donc ! Cela rappelait quelque chose à Adeline. Les hommes sont capables de tous les mensonges pour arriver au con. Le bureau d'Adeline étant à l'époque, perché sur une mezzanine, elle avait le privilège de pouvoir épier ses moindres mouvements à son insu et elle voyait bien cette nana qui lui tournait autour et elle voyait bien aussi qu'il était dragueur. Bof, il était peu intéressant. Adeline vaquait donc à ses occupations, ne prenant que les bons moments à prendre, les bises en coin.

Toujours en quête d'informer Adeline sur la situation de Fred, ses potes venaient la voir régulièrement. Elle savait donc où il en était. Pat vint la trouver entre deux bâtiments. C'était peu avant midi : « Tu es au courant pour Fred ? » « Non ! Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il a encore fait comme bourde ? » « Il paraît qu'il a eu un accident de voiture avec ses filles ». Adeline commença à vaciller, ses genoux jouaient des castagnettes, elle blêmissait « C'est grave ? » « On ne sait pas. C'est arrivé ici, à la bretelle pour Clichy, sur l'autoroute » « Et les petites ? Où sont-elles ? » « On ne sait pas ». Tout basculait à nouveau. Elle était tellement touchée qu'elle réalisait à quel point elle y tenait encore. Elle ne supportait pas de rester dans le doute, elle était au bord du malaise. Elle contacta sans perdre de temps tous ses potes et n'obtenait qu'une seule et même réponse « On ne sait pas ». La personne par qui l'info lui avait été transmise ne répondait plus. Il planait un certain mystère autour de cet accident. Pourquoi tant de chichis ? Adeline commençait à se dire que Fred avait fait circuler cette rumeur pour la faire réagir, pour qu'elle s'intéresse à lui. Le doute est quelque chose de terrible ! Ca ronge les sangs, ça énerve, ça inquiète, ça demande des éclaircissements. Elle ne

pouvait pas en rester là et ne voulait pas appeler Fred, alors elle composa le numéro de portable de son ami et employé Albin car elle savait qu'ils se voyaient chaque jour. Les soi-disant coups de fils anonymes venaient d'ailleurs de temps à autre de chez la mère du dit ami. Elle obtint très vite un sms en retour mais qui ne parlait absolument pas de Fred. Non ! Il en profitait pour la draguer. Adeline insista lourdement et demanda des nouvelles de sa santé. Elle reçut une invitation au festival country de Berck qu'elle affectionnait très particulièrement. Les mots, les tournures de phrases, les intentions ne ressemblaient pas pour un iota au langage d'Albin. Adeline reconnaissait parfaitement ce diabolique de Fred. Nul doute, c'était lui qui tapait sur le clavier. La moutarde lui monta au nez sur cette boutade déplacée et elle conclut ainsi « Je sais que tu n'es pas Albin » puis elle laissa tomber l'affaire. Elle apprit deux ans plus tard que cet accident avait bel et bien eu lieu, avec les petites et le chien Balzac. Fred s'était endormi au volant et avait pris la rambarde pour oreiller. Il eut du mal à sortir de son cauchemar car il avait fait un malaise et les petites s'étaient retrouvées seules avec Balzac qui courait sur l'autoroute. Il n'y eut pas de blessés, juste un Fred déconnecté quelques secondes et il en avait profité pour monter un plan machiavélique afin de rapatrier Adeline dans sa vie. Il s'était très certainement souvenu avec quelle douceur et quelle patience elle l'avait dorloté lors de son accident de moto et il aura voulu reproduire le même schéma. Elle n'était pas tombée dans son piège. Elle avait compris le scénario et savait maintenant qu'ils allaient tous bien. Au passage, elle nota quand même cette extraordinaire force de solidarité avec ses potes qui avaient joué le jeu jusqu'à faire monter l'inquiétude en elle. Drôle de machination !

En parlant de jeu, Thierry annonça qu'il avait tournoi de pétanque ce samedi à venir. « Ah bon ! Tu joues aux boules, toi ? » « Oui, avec la section pétanque du CE ». Tiens donc ! Le cochonnet était bien familier à Adeline depuis sa plus tendre enfance et en passant par Fred. Elle tenait là, ma foi, l'occasion de passer ses samedis avec Thierry. Elle s'inscrivit pour l'année suivante. Thierry n'exprimait pas ni sa joie, ni ses craintes. Il était impossible de savoir si la présence d'Adeline sur le terrain le ravissait. Par chance, le club de pétanque recherchait des joueuses car les boules entre hommes... Il manquait quelque chose ! Adeline était donc la bienvenue. Premier samedi au milieu de ces pro qui tirent et qui pointent : Adeline maniait bien les boules mais ne connaissait rien aux règles, et encore moins aux termes. « Aujourd'hui, nous jouons en triplète », annonça l'organisateur. « Triplète ! Qu'est-ce qu'il nous fait lui ! C'est quoi ce jargon ? Triplète de quoi ? Je fais quoi, moi ?? ». Elle était quelque peu la brebis égarée et tentait de ne pas se montrer bête, alors au lieu de beugler,

elle suivit le mouvement. Peu à peu, elle commença à se discipliner et pigea tout du pourquoi, des tenants et des aboutissements. Elle était assez adroite et remportait quelques coupes, seule ou avec Thierry car ils formaient une équipe tous les deux et galanterie oblige, lorsqu'ils remportaient des victoires, le trophée atterrissait dans la maison d'Adeline... Et Thierry Aussi ! C'est ainsi qu'il passait tous ses samedis soirs dans son petit havre de paix. Elle lui faisait des bons plats, ils discutaient en toute simplicité. Il était plutôt calme et faisait contraste avec Fred.

Elle l'énervait celle-là ! Elle tournoyait autour de Thierry tout au long de la journée, comme un oiseau des îles, avec ses lèvres pulpeuses et gonflées au manioc. Elle n'était pas très bien fringuée, on sentait un certain laisser aller, comme lorsqu'on est bien assis dans un train-train régulier du style « métro, boulot, dodo ». Thierry avait beau dire qu'elle était sa meilleure copine depuis des années, qu'il connaissait toute sa famille, Adeline avait du mal à croire en cette amitié. Il est des comportements qui nous mettent la puce à l'oreille. Il s'amusait à la rendre jalouse, ignorant que ce petit jeu n'a d'autre effet sur elle que le désabusement et le désintéressement. Les jeux de l'amour et du hasard, elle en avait déjà eu une overdose. Il ne fallait pas la titiller bien longtemps pour qu'elle affiche un certain détachement. Il parlait souvent d'hommes qui ont une double vie, d'hommes qui ont des enfants adultérins, de couples à trois. En fait, il tâtait le terrain, il avait une idée derrière la tête et Adeline se méfiait car Fred lui avait déjà fait subir, ce trigone et c'était à cause de cela qu'elle l'avait quitté. Un jour, elle vit un siège de bébé à l'arrière de la voiture de Thierry. Elle l'avait vanné « Tu as fait des enfants cette nuit ? » « Euh... Non, je rends un service à quelqu'un ». Tiens, tiens ! Cette chère mielleuse avait justement un enfant en bas âge. Adeline faisait fi de ces supercherries latentes et continuait à prendre ce qu'il y avait de bon à prendre. Thierry était passionné de vieux moulins à café et de solex. Il l'emmena à la fête pour les soixante ans du solex à Beauvais dans l'Oise. Elle en garde un excellent souvenir malgré ce coup de fil inopiné devant le parvis de l'église où elle resta plantée là comme une idiote, attendant que Thierry termine sa conversation qui semblait bien agréable. Cela lui retourna les tripes car lorsqu' Fred s'y prenait de la même façon, elle brûlait d'envie de se sauver, de le laisser en plan. Elle retrouvait avec Thierry des insultes à sa respectabilité, tout comme avec Fred. La fille d'Adeline avait d'ailleurs fait un rêve où elle l'entendait crier « Ah non ! Pas deux fois de suite ! ». C'était prémonitoire, sans aucun doute. Lorsqu'Adeline souhaita passer un moment privilégié avec Thierry pour la Saint Valentin, il esquiva prétextant des soucis avec son fils aîné, ce qui était tout à fait plausible vu qu'il faisait partie des satanistes, comme de nombreux

jeunes à notre époque. Elle était quand même dubitative et commença à mener sa petite enquête. Elle découvrit les nombreux rendez-vous qu'il avait avec la pulpeuse mielleuse, à des horaires hors boulot. Elle les surprit à plusieurs reprises, revenant de la pause déjeuner, la gueule empapaoutée et le sourire béat. Ils arrivaient en retard, bien évidemment. Malgré cela, il continuait à s'occuper d'elle, comme si de rien n'était. Il avait toujours une bonne réponse à ses interrogations. Elle voulut pousser le bouchon jusqu'au bout pour faire exploser la vérité comme on fait péter un bouchon de champagne. Elle lui proposa un resto pour son anniversaire qui approchait à grands pas. Il se montra bien maladroit, ne sachant pas comment sortir de la toile d'araignée qu'elle lui avait tissée. Le jour « J », il argumenta à la dernière minute, un coup fil de sa femme lui imposant d'aller chercher son fils au commissariat car il aurait fait une bêtise. « Oh la la ! Je te plains avec ta progéniture. Il t'en fait voir de toutes les couleurs ». Adeline savait très bien que cet imprévu était un énorme mensonge mais elle ne prit pas la mouche et reporta le resto au lendemain. Coincé de toutes parts, il fut là au rendez-vous et ils se mirent en route pour un resto japonais que sa fille lui avait conseillé. Thierry ne connaissait pas la cuisine japonaise et il n'aima pas vraiment. Le poisson cru, ce n'était pas son truc. Il était très ordinaire et sorti du steak-frites, la vie lui semblait incongrue. En fin de repas, il avoua qu'il voulait refaire sa vie « Tu vas trouver ça bête mais je veux une femme avec un enfant ». Forcément ! Vu son âge, elle ne risquait pas de lui offrir ce cadeau ! « Mais je voudrais te garder quand même ! ». Et voilà ! Belote et rebelote, c'était la dix de der. « Non ! Pas deux fois la même chose » avait rêvé la fille d'Adeline. Nous étions en plein dans le scénario. Elle se disait qu'il était bien stupide de lui proposer cela alors qu'elle lui avait raconté ses déboires avec Fred mais elle décida de lui donner le revers de la médaille. A la pétanque, on dit qu'on est fanny lorsqu'on perd une partie sans avoir marqué un point, et bien, Adeline allait le faire fanny. Elle afficha une attitude positive et lui dit doucement « Oh ! Moi ça me va tant que tu t'occupes de moi ». Il était ravi, son machisme déployait certainement une érection à cet instant précis. Deux jours plus tard, elle le surprit partir en escapade pause déjeuner avec sa dulcinée pulpeuse et mielleuse. Le hasard servit sa cause et fit qu'elle était en voiture juste derrière eux car invitée à un déjeuner d'affaires. Elle lui envoya un texto « Tu t'affiches encore avec elle ! Je te quitte ». Elle avait son alibi. Il ne comprit pas « Les choses étaient pourtant bien établies ! » « Et tu m'as cru assez nunuche pour recommencer avec toi ce que j'avais souffert avec Fred ? En réalité, je me suis payée ta tête ». Depuis ce jour, elle le croise souvent dans la cour de l'usine et affiche une indifférence qui le met mal à l'aise et ceci depuis deux ans. A chaque fois, il baisse les yeux et rougit de honte. Entre temps, la miss est tombée enceinte et Adeline ne les voit plus ensemble. Il tente de lui reparler, esquisse un



timide « bonjour » auquel elle ne répond pas. L'apathie est un pic à l'orgueil, il est blessé à chacune de leurs rencontres. Le seul mérite que l'on peut accorder à ce type est d'avoir survécu à un grave accident dont toute la presse avait parlé : pour une fois, il avait décidé d'emprunter un autre chemin pour rentrer chez lui après le travail. Un camion tomba du périphérique parisien sur sa voiture ! Tout le monde le croyait mort et bien non ! Il était en mille morceaux mais vivant. Il n'a gardé que de légères cicatrices. C'est peut-être pour cette raison qu'il cherche à profiter de la vie.

Adeline apprit que Fred était gravement malade, qu'il était seul avec sa maman, que là-bas aussi le ciel leur tombait sur la tête. De savoir qu'il était seul, la poussa à le contacter. Sa maladie grave n'en était peut-être pas une, probablement encore une supercherie pour attirer son attention comme il l'avait déjà fait auparavant mais dans le doute, s'il avait besoin d'aide, elle ne pouvait pas rester indifférente malgré tout ce qu'il lui avait fait subir. Elle appela directement à Merlimont, ne sachant pas trop s'il était chez lui ou à l'hôpital. Sa mère décrocha « Bonjour ! j'aimerais parler à Fred, s'il vous plaît » « Il est à l'hôpital » Après s'être présentée car elles ne s'étaient jamais vues bien qu'Adeline ait dormi maintes fois en catimini à l'étage, juste au-dessus de sa chambre, elle lui expliqua qu'elle la connaissait par cœur, que les petites parlaient d'elle, qu'il y avait ses photos partout dans la maison et en vint au fait « Vous le savez ! J'ai toujours dit qu'il y a un bon Dieu pour les alcooliques... J'ai cru qu'il était mort, c'est son pote Allan qui m'a alertée. Je l'ai trouvé inerte, à même le sol. Il ne bougeait plus. Son problème de fer mêlé à la boisson lui a déclenché une maladie irréversible du foie. Il a dû être greffé ! Au bout de son lit d'hôpital, était inscrit « EV 14 » Soit « espérance de vie 14 mois » mais fort heureusement, ils ont trouvé un donneur ». Cette fois, ce n'était pas du pipeau ! Il venait de frôler la faucheuse. « A quel hôpital est-il ? Comment va-t-il ? Puis-je l'appeler sur son portable ? » « Je préfère que vous attendiez un peu pour le joindre, il est très fatigué ».

Non, Adeline ne pouvait pas attendre ! Cette nouvelle l'avait bouleversée. 06... « Allo, c'est moi »... Temps de pause... Silence de mort, pourrais-je dire. « Ah ! Comment vas-tu ? » « J'ai eu ta mère au téléphone, elle m'a tout expliqué ». Ils discutèrent des heures et des heures. Il réagissait à la maladie avec beaucoup d'humour, c'était sa façon de survivre. « Greffé à quarante-deux ans, tu te rends compte ? » Adeline avait mal pour lui mais en même temps, elle se disait qu'il y avait une certaine justice et qu'il payait ses vacheries. Sans rien lui annoncer, elle préparait déjà dans sa tête, sa future visite à l'hôpital Calmette de Lille, puisque c'était là qu'il était soigné. Lorsqu'elle sut où il était, elle fut transie car c'est exactement dans

ce lieu que sa mère était décédée et elle gardait un très mauvais souvenir du personnel soignant. Fred lui téléphonait souvent de son lit d'hôpital ou de chez lui, selon l'évolution de sa maladie. Il ne perdait pas le nord malgré son état. Il choisissait bien ses dates pour lui parler : la veille de la Saint Valentin par exemple ! Ils décidèrent qu'il viendrait passer un weekend chez Adeline. Elle lui donna rendez-vous sur le parvis de l'église de Méru, dans l'Oise car c'était la sortie d'autoroute la plus proche, en venant de Merlimont. Méru, c'est aussi la capitale de la nacre, ses vieilles maisons presque normandes déjà et sa tranquillité bafouée suite à la construction du stade de France à Saint Denis, en 1998. En effet, à cette occasion, la ville de Saint Denis voulut faire la nique à sa mauvaise réputation (ghettos, bandes rivales et autres délinquances) et commença par détruire certaines tours indésirables, chassant étrangers et blattes, puis elle expulsa les gens à problème, ceux qui, bien qu'honnêtes, avaient des dettes de loyer : les femmes seules à élever leurs enfants par exemple. Puis elle relogea dans l'Oise toute la populace dérangeante. Méru comme Gisors virent leurs beaux panoramas modifiés. Nous ne pensons certes pas à toute cette misère lorsqu'une ville reçoit des jeux olympiques mais il faut le savoir : le bonheur des uns fait le malheur des autres et cela tourne parfois au drame.

Adeline était assez nerveuse. Surprise d'abord que Fred puisse déjà conduire, inquiète de savoir à quoi il ressemblait maintenant et heureuse de pouvoir l'aider à nouveau. Elle aime faire le bien, elle n'y peut rien, c'est dans sa nature, c'est presque un vice ! Elle a profondément bon cœur sans savoir pourquoi. C'est ainsi, c'est sa vie avec ses joies et ses folies. Elle se gara près du Lavomatic où elle avait pris l'habitude de faire sa lessive. Elle descendit de la voiture tout en admirant le clocher de l'église, dont elle ne se lassait jamais. Elle aperçut au loin un petit vieux qui la regardait. Il n'y avait personne d'autre à l'horizon. Elle avança sous le soleil et tandis que le petit bonhomme lui souriait, elle eut un déclic « Non ! Ce n'est pas possible, ce n'est pas lui ! ». Plus elle traçait ses pas vers le parvis et plus le vieillard la zieutait, l'accueillait avec joie, se rapprochait « Mon Dieu ! C'est lui, c'est bien lui ». Adeline avait le palpitant en folie. Il était si maigre, semblait avoir au minimum quatre-vingt ans et portait une moustache qui le rendait encore plus sénile ! Elle avait mal jusqu'au fond de ses entrailles à lui, cachées sous un imperméable certainement fauché à l'inspecteur Colombo. Elle qui l'avait connu si bien dans son quintal et son audace, elle qui avait souhaité qu'il paye pour tout le mal qu'il lui avait fait, elle souffrait de le voir dans cet état-là. Pour sûr, justice lui avait été rendue mais elle était à mille lieues de s'imaginer à quel point il avait été taxé ! Elle reconnut son regard bien qu'enfoui dans des cavités osseuses, son sourire

charmeur était toujours là, intact. « Bonjour » lui dit-il tout en s'approchant pour la saluer et quand la bise fut venue, elle oublia tout de son apparence. La maladie attaque le corps mais pas l'âme, les sensations n'étaient pas altérées. La tête fonctionnait toujours très bien. Après avoir échangé quelques banalités, elle le pria de la suivre jusque chez elle. Il était venu avec l'antique 4L rouge de sa mère. Il n'avait plus ni camion, ni auto... Il avait tout, absolument tout perdu. Il ne lui restait que sa maman, son pote Allan à Merlimont et son chien « Balzac », un berger allemand qui resta près de lui pour lui lécher ses cicatrices et monter la garde afin qu'on ne puisse l'atteindre. C'était son ange gardien, celui qui connaissait la différence entre le bien et le mal. Fred ne voyait plus les petites, par contre, la grande étant devenue infirmière stagiaire, s'était rapprochée de lui grâce ou à cause de sa maladie. Il était heureux de revoir Adeline et lui raconta pendant des heures ce qu'il avait vécu sans elle. Son histoire avec Bibiche n'avait duré qu'une année. Adeline ne mâchait pas ses mots et ne lui faisait aucun cadeau « Je te l'avais bien dit que c'était une histoire de fesses ! Tu réalises le gâchis ? Est-ce qu'au moins tu as pris conscience ? » « Oui » « Tu as pris conscience de quoi, exactement ? » Et il déballa toutes ces choses qui l'avaient tant blessée. Elle le croyait sincère ou tout du moins, voulait y croire. Elle espérait que ce drame dans sa vie l'aurait changé quelque part. Il lui donna tous les détails de l'attente d'un organe, de la préparation à la greffe. Il devait être totalement aseptisé afin qu'aucun microbe ne s'insère, alors les médecins lui arrachèrent toutes ses dents et il portait maintenant un râtelier. Là, au moins, ils étaient à égalité sauf qu'il était dix ans plus jeune qu'elle et que sans chicots à son âge, c'était une épreuve de plus alors que pour Adeline, c'était l'évolution naturelle de la vie. Il fut également opéré d'une hernie, puis d'une autre. Ils lui ont ôté tout élément suspect et le foie n'arrivait pas. Il n'y avait pas de donneur compatible. Adeline l'écoutait passionnément, découvrant un monde médical particulier, une ambiance à se morfondre. Elle apprit beaucoup sur le don d'organe et la greffe. Fred voulu qu'elle fasse une lettre disant qu'elle acceptait de donner son corps à la science après sa mort... Euh... Elle avait beau compatir, elle ne le sentait pas ce coup-là ! Il était tellement dans son combat qu'il voulait l'y entraîner. Il disait aussi vouloir se faire incinérer et il fallait qu'elle prenne la même décision ! Ah non, elle si poétesse aimait trop les vers !! Sa tête ne faisait pas cas de sa maladie. Il avait décidé de survivre par l'humour et trouvait toujours un point drôle à ses points de côtés. A l'hôpital, il avait été le pitre des infirmières, ce qui lui avait valu d'être informé avec précision sur les détails de son opération, sur ses chances de survie. La greffe s'était bien passée mais il n'eut jamais le droit de connaître son donneur ni même sa famille, ne serait-ce que pour les remercier, confidentialité oblige ! Et puis lorsqu'un organe est donné, c'est bien souvent que quelqu'un vient de perdre

la vie, alors mieux vaut ne pas retourner le couteau dans la plaie. Il était rentré chez lui au bout d'un long séjour mais n'était pas sauvé pour autant. Etre greffé ne signifie pas être guéri, il y a toujours un risque de rejet. Chaque semaine, une ambulance venait le chercher pour contrôler l'évolution de sa guérison. Lille / Merlimont, soit cent cinquante kilomètres aller, puis retour le soir. L'ambulancier roulait très vite sur les petites routes du Pas de Calais et Fred adorait ça. Il prenait plaisir à tout, comme s'il avait enfin compris l'importance d'une pâquerette ou d'une attention à autrui. Son traitement était rude. Il commandait ses médicaments à la pharmacie et en ressortait avec un sac plein à craquer. Il prenait une quinzaine de gélules et cachets à chaque repas et gare s'il en oubliait ! Chacun avait un rôle bien déterminé par rapport à l'autre. La première pilule du matin ne passait pas bien et il était obligé de se recoucher illico pour ne pouvoir refaire surface qu'une heure après. La cortisone le faisait enfler, tout ce traitement lui donnait des maux d'estomac qui étaient amoindris par d'autres sachets en poudre. Il y avait vraiment de quoi se tirer une balle dans la tête mais c'eut été dommage après tant d'épreuves et de courage, et surtout, il ne voulait pas partir avant sa maman. Elle en serait morte de chagrin. Il ne touchait plus aux alcools forts mais se vengeait sur le vin ! Pas un verre, ni deux mais un à deux litres par jour et pas n'importe quoi : du bon à douze ou treize degrés. Lorsque sa maladie s'était déclarée, il avait dit ne pas se rendre compte qu'il buvait trop car il n'était jamais saoul à rouler par terre, ce qui était faux mais il refusait la réalité. Avec le pinard, il pensait pouvoir s'empiffrer sans danger puisque l'intensité était moindre. Adeline n'était pas rassurée. Elle multiplia les voyages à Merlimont. Elle y allait pratiquement tous les weekends, bien que craignant « Balzac ». Elle a toujours eu une grande peur des chiens et principalement des bergers allemands avec lesquels elle n'a vécu que des mésaventures tout au long de sa vie. Le chien de Fred avait beau s'appeler Balzac, elle ne se sentait pas vraiment en harmonie. Elle se la jouait plutôt wagnérienne. De prime abord, Balzac et Adeline se regardaient en chiens de faïence. Chacun surveillait l'autre, la tension était là, latente. Lorsqu'elle arrivait à Merlimont, elle attendait que Balzac ait fini de faire le tour de sa Ford. Elle était méfiante de chez méfiante ! Ce grand berger allemand était heureux de la voir, il savait qu'elle venait faire le bien à son maître mais pour exprimer sa joie, il déployait tout son poids et sautait dans tous les sens, quitte à la renverser. Il était hors de question qu'elle mette un pied dehors tant qu'il n'était pas calmé. Il était un peu fou-fou mais Adeline était aussi à dresser. Leurs rencontres étaient dignes de vidéo gag et Fred rigolait de la voir si craintive. Ainsi, ils commençaient les soirées dans la bonne humeur. Il habitait à cent vingt kilomètres de la Belgique et ignorait tout de cette contrée. Alors Adeline entreprit de lui faire visiter les richesses de ce pays, plat peut être comme le chantait si bien

Jacques Brel, mais certainement pas creux. La Belgique regorge d'intelligences et de lieux historiques retraçant un passé chargé de trésors. Tintin y a vu le jour en 1929 et Fred s'y est émerveillé au vingt et unième siècle. Il pouvait se vanter d'un parcours joyeux au sein de sa maladie. Il reprit vite des kilogrammes et du poil de la bête.

Il perdit sa grand-mère paternelle et était révolté contre la voracité de la famille à vouloir la plus grosse part de l'héritage. Il était surtout dégoûté pour un de ses cousins qui avait été particulièrement spolié et reprit le contact avec lui. Ils ne s'étaient pas vus depuis des lustres. Il l'invita à Merlimont un weekend, alors qu'Adeline était là. Il la présenta comme son ex, ce qui la surprit beaucoup, vu qu'il avait toujours caché leur liaison. La situation actuelle était assez insolite. Ils se comportaient comme un couple mais ils n'avaient plus aucune intimité. Ils étaient devenus amis, très proches... Trop proches ! C'était comme s'ils avaient fait un bond en arrière pour mieux avancer. Il y avait de la drague entre eux, un avenir à dessiner de nouveau. Son cousin habitait dans l'Oise, à mi-chemin entre chez Adeline et Merlimont. Ils passèrent deux jours à faire du tourisme, surtout du côté du Touquet où ils adoraient contempler l'embouchure de la Canche. Du haut des dunes, ils savouraient la vie. Il n'y avait plus ni maladie, ni tracasseries, ils se laissaient porter par le courant, sans réfléchir, juste pour le plaisir des yeux et de l'amitié. Fred était particulièrement attentionné avec Adeline lorsqu'ils étaient seuls mais devant son cousin, il ne put s'empêcher un soir, de jouer les Fangio, les machos et déclama lors d'une conversation nocturne, qu'ils n'avaient jamais été ensemble ! Que de contradictions ! Elle bondit bien évidemment et cracha son venin, argumentant moult preuves, dévoilant ainsi bien des secrets que son cousin n'imaginait même pas. En colère, outrée, elle se dirigea vers sa chambre, prête à boucler sa valise, histoire de lui boucler le bec, à cet oiseau de mauvais augure. Seulement voilà ! Qui c'est y qui la suivit dans sa course effrénée ? Je vous le donne en mille... Balzac, le gardien de son maître, qui ne trouva rien de mieux que de se coucher en travers de la porte pour interdire toute sortie. Bloquée, coincée par le cabot, Adeline ne demanda pas son reste et partit se coucher illico, remettant au lendemain sa fuite. Balzac ne voulait pas qu'elle parte ! Au petit déjeuner, Balzac escorta Adeline en silence, l'œil sur ses faits et gestes. Elle n'en menait pas large et affichait une tronche à faire déguerpir le plus doux des agneaux et le cousin se sentait gêné. Fred la lorgnait avec le même œil que son chien « Pourquoi n'est tu pas partie cette nuit ? » Adeline n'allait certainement pas lui dire qu'elle avait eu peur de son berger « J'ai réfléchi. C'est trop bête de tout foutre en l'air sur un coup de tête ». Vaste mensonge mais qui sauvait son honneur. Elle fit ses bagages vers midi et rentra, bien décidée à ne plus donner de nouvelles puisqu'il était

incapable de créer des liens corrects malgré l'état dans lequel elle l'avait trouvé après sa greffe. Son manque de respect, son manque de reconnaissance, uniquement par vanité, lui faisait l'effet d'une boule puante et pourtant ! Elle savait bien qu'elle n'avait pas fini sa mission, qu'il fallait qu'elle s'occupe de lui encore et encore car il n'était pas guéri. Il ne tarda pas à la rappeler « je t'invite à venir passer les vacances à Merlimont » « Je ne sais pas, je vais y réfléchir ». C'était bientôt juillet et l'envie la brûlait de revoir la côte d'opale qu'elle chérissait tant et puis, juillet : c'est le festival de la country à Berck. Tous les éléments étaient réunis pour la faire craquer ! Ah ! La country, qu'est-ce qu'elle aime ça ! Ca la prend aux tripes, ça la rend gaie, ça lui fait des frissons partout. Ils arpentèrent le festival, entre cow-boys et indiens. La plupart paraient sur de belles motos. Disons cavalièrement, qu'elles remplacent les chevaux à notre époque. Elle aurait eu bien tort de refuser l'invitation de Fred. Ils retournèrent visiter la Belgique ainsi que le nord de la France. Ils étaient plongés dans une ambiance ch'timi, arrosée de quelques parties de pétanque, histoire de se remémorer leurs combats antérieurs. C'est avec beaucoup d'émotion et la gorge nouée qu'elle rentra chez elle pour reprendre le boulot, après quinze jours inoubliables.

Fred contait de belles fleurettes et leur amour/amitié allait bon train. Il l'invita à la fête du hareng à Etaples. C'était une très bonne idée car cette fête tombe pile poil pour son anniversaire, en novembre. Le soleil tentait de réchauffer un froid sec, tandis que les étals s'activaient au son d'accordéons. Les harengs fumaient sur les barbecues et embaumaient la place, tout près du port. Du hareng comme ça ! Si tendre et fort à la fois, se mange avec les doigts. L'ambiance battait son plein, comme on sait si bien en profiter dans le Pas de Calais ! Ils se laissaient embrumer par les chants et danses mêlés aux grillades, un halo joyeux trônait sur leurs têtes et dans leurs cœurs. C'est bien repus qu'ils regagnèrent la voiture, garée après le pont rose enjambant la Canche. Fred regardait la mer. Il s'arrêta au centre du pont et entama une discussion des plus sérieuses. Il fit le vœu que, après sa mort, Adeline jette elle-même ses cendres à cet endroit précis et elle lui fit la promesse. De retour à Merlimont, dans un silence profond où chacun semblait se recueillir, ils passèrent une soirée sereine, ce qui était plutôt inhabituel chez eux. Une paix tranquille avait envahi la maison, Fred semblait soulagé. Il lui prit tendrement la main et, les larmes perlant sur ses joues, voulut l'embrasser et reprendre la liaison. Hou ! Adeline retenait sa respiration, expirait, inspirait enfin... Hou la la ! Elle émit quelques réticences, le priant de lui laisser du temps, lui expliquant de nouveau combien il l'avait blessée, combien la cicatrice était restée fragile, à fleur de cœur. Il la regarda sans mot dire et sans maudire et doucement,

refit une tentative, puis une autre. Elle finit par accepter son baiser mais la crainte était là et empêchait toute sensualité. Elle n'y arrivait plus ! Les années passées lui retournaient les tripes et elle freinait forcément le trip. Elle partit se coucher. Il était silencieux et caressait son chien. Adeline était persuadée qu'il allait débarquer dans sa chambre. C'est qu'il est têtue le mec ! Elle le connaissait par cœur. Elle s'endormait lorsque monsieur fit son entrée, en peignoir, accompagné de Balzac. Il se glissa près d'elle « Tu dors ? » « Tu es sûr que c'est bien raisonnable ? ». Pour faire diversion, il commença à jouer avec son berger allemand, l'invitant à monter sur le lit. Ah ! Grrrrrrr... L'horreur ! Elle déteste ça mais il savait bien qu'elle craignait son chien et en jouait ! Quel tordu ce type !! Balzac finit par se coucher au pied du lit et Adeline était dans de beaux draps !! C'était devenu inévitable, elle allait passer à la casserole. Il se trémoussait contre elle qui restait de glace. Il voulait, il désirait plus que tout et elle le repoussait avant tout. Et il insistait, et il s'excitait et... Il se calma, la bête ne faisant plus son office. Ouf ! Pour une fois, l'impuissance faisait jouir Adeline ! Jouir de victoire, jouir de tranquillité : au moins, elle ne craignait plus rien. Morphée les prit dans ses bras et Adeline fit de beaux rêves. En fin de compte, elle voulait vivre avec lui mais ne voulait plus avoir de rapports sexuels. Son souhait allait-il se réaliser ? Sa maladie l'avait bien diminué mais comment un homme vit-il ce handicap surtout lorsqu'il se nomme Fred et croit dur comme fer qu'il est invincible. Le lendemain se passa comme si de rien n'était. Adeline reprit la route en fin de journée car le travail l'appelait. Ils n'avaient pas abordé le sujet, à croire que c'était tabou ou bien qu'ils étaient gênés. Ce manque d'ardeur n'avait pas été prévu au programme et les avait déstabilisés. Cette platitude plongea Fred à nouveau, dans un silence total. Il devait y avoir un sacré capharnaüm dans sa tête et Adeline regrettait vivement cette absence de dialogue. « Quel imbécile ! » Pensait-elle. Ils avaient passé tant d'épreuves, celle-ci devrait bien être surmontable mais encore une fois, il avait pris la fuite. Il lui fallut trois longues semaines pour pouvoir reprendre le contact. « Allo ! C'est moi » « Ah bien, je croyais que tu avais fait naufrage ! Plus de nouvelles depuis l'autre jour, si tu veux on peut parler de ton problème » « Quel problème ? Tu as vieilli et c'est tout l'effet que tu me fais maintenant »... Il avait dit exactement ce qu'il ne fallait pas ! Il avait retourné les torts contre Adeline, il refusait son infirmité et bien évidemment, elle sortit de ses gongs « Tu me dégoûtes, je ne veux plus te voir, tu ne m'intéresses plus ! », sur quoi, elle raccrocha, sachant très bien qu'il re-débarquerait un de ces quatre matins.

Tiens ! Fred le redoutable retente une entrée ! Comme Adeline n'est pas chienne, elle accepte à nouveau le dialogue. Il semblait se porter à merveille. « Tu fais quoi pour les vacances ? » « Ah ! Tu sais, ma fille est partie vivre dans le Limousin, je vais passer le mois d'août chez elle » « Tu aurais pu venir à Merlimont ! » « Mes enfants passent avant tout, j'ai toute l'année pour venir dans le Pas de Calais » « Bon, ok ». Il remit le couvert quelques mois plus tard et souhaita passer les fêtes de fin d'année avec Adeline. Il savait très bien que, comme chaque année, elle allait chez son fils à Voiron pour Noël et le nouvel an. Il ne pouvait pas oublier les moments passés en Isère, les balades en raquettes et le ski qu'il avait pu offrir à ses deux petites, grâce à la proximité de la montagne. Seulement là, c'était une autre histoire ! Avec tout ce qu'il lui avait fait subir, les enfants d'Adeline n'étaient pas prêts du tout à le recevoir à nouveau et puis sa maigre pension d'invalidité ne lui permettait pas un tel voyage. Oh, bien évidemment, il comptait sur les finances d'Adeline mais vous savez ce qu'elles en pensaient, les roupies d'Adeline ? Niet de chez niet. Elle n'avait pas besoin de lui pour profiter du grand air avec son fils et sa petite fille. Elle l'invita donc à venir trois jours chez elle, avant son départ. Il était heureux d'être là, dans son Vexin et ils se régalaient à l'entrée de l'hiver, des quelques flocons qui feutraient la campagne. Fred tendait toujours la perche pour qu'elle l'emène à la montagne mais il voyait bien que c'était une mission impossible : « Bon, je vais aller passer les fêtes avec ma mère, à Houilles ». Et oui ! Si Adeline avait pardonné, ce n'était pas le cas de ses enfants et cette sentence lui était très pénible mais il recevait les fruits qu'il avait semés. Cette épée de Damoclès restera au-dessus de sa tête jusqu'à la fin de ses jours. Il avait oublié à Merlimont, ses médicaments anti rejet et ça craignait. Il téléphona à son pote resté là-bas, pour qu'il les lui envoie par la poste mais Allan ne pigeait rien à rien et Fred sentait bien qu'il allait devoir se passer de son traitement. Tandis qu'Adeline et son fils préparaient un petit festin, Fred dégustait quelques huitres et une coupe de champagne, bien sagement avec sa maman, qui, vu son grand âge, se coucherait de bonne heure. Ce réveillon de Noël, magique à Voiron, était désespérément classique dans les Yvelines. Fred fit croire à Adeline que pour le nouvel an, il était invité à une super java chez son ex beau-frère mais qu'il hésitait à y aller car il y aurait chez eux, certaines de ses ex conquêtes et qu'il ne voulait pas semer la zizanie. Waouh ! Quel superbe baratin auquel Adeline ne crut pas une seconde ! Il voulait la rendre jalouse mais elle savait trop que sa belle-famille n'était pas très fière de lui, elle connaissait trop à quel point il était diminué désormais et ses conquêtes... Laissez-moi rigoler ! Mais il joua le jeu du mensonge jusqu'au bout. A dater du trente un décembre à minuit, elle ne pouvait plus le rejoindre, pas plus que le jour de l'an,



ni les jours suivants. Elle s'inquiétait quand même à cause de ses médicaments anti rejet et du fait de l'état de santé de sa mère, qui n'était pas folichon en cette période. S'était-il passé quelque chose ou voulait-il faire croire qu'il s'amusait et avait embarqué quelque nénette ? Mystère et boule de gomme, c'était le black-out total. Adeline s'inquiétait sans vraiment se tracasser, ses sentiments avaient irrémédiablement changé. Elle ne l'aimait plus, elle avait seulement de la compassion. En mars, soit trois mois plus tard, il l'appela, lui contant qu'il avait offert une superbe soirée à sa maman pour son anniversaire, qu'il passait du bon temps avec ses potes. Elle l'envoya définitivement bouler... Il lui avait trop mis les boules depuis tant d'années. Elle tirait un trait sur lui. Un de ses potes vint vers elle « Je viens d'avoir des nouvelles de Fred » « Ah oui ! Trop tard ». Le pote l'avait houspillé pour son comportement envers elle « Laisse tomber, il ne m'intéresse plus ». Adeline savait qu'il lui ferait le message car en fait, Fred s'était empressé de faire une dernière tentative de la récupérer via son ami. PLOUF ! Noyé le poisson. Fred rappela en juillet pour annoncer que sa mère était décédée fin juin, qu'il l'avait veillée durant une semaine, dans la maison de Houilles. Il était très triste mais lui, qui profitait tellement de tout et de tout le monde, allait être à l'aise maintenant. Il hériterait des deux maisons, celle de Houilles et celle de Merlimont, puisque sa sœur avec qui il était fâché depuis l'adolescence, déclara refuser sa part. Il n'y avait donc plus de soucis à se faire pour lui. « Si tu as besoin de quoi que ce soit, demande moi » « Ah ! Remord de conscience ? Non, je ne te solliciterai jamais ». Ce furent leurs derniers échanges. Quand Adeline pense qu'elle a dormi – incognito - maintes fois à l'étage, juste au-dessus de la chambre de sa maman, quand elle pense que les seuls cadeaux de Noël qu'elle a reçus de la part de son fils, c'était par son truchement, quand elle pense qu'elle a eu une longue conversation avec elle lorsque Fred était à l'hôpital, quand elle y pense, oui ! Elle n'a jamais rencontré cette femme en dix ans ! Il a bien su la cacher, la faire vivre dans l'ombre. Elle n'existait pas, corne de bouc ! Sa seule compensation est que, à l'heure actuelle, il a l'aisance mais il vit en ermite, seul, tout seul. Il avait toujours dit que lorsque sa mère fermerait ses yeux, selon son expression, il n'aurait plus qu'Adeline et bien non, elle a coupé le cordon car finalement, il n'est qu'un sale mâme. Il a oublié de grandir. Désormais débarrassée de ce boulet auquel elle s'était volontairement attachée, elle privilégie de plus en plus le bonheur de ses enfants. Malgré la distance, elle veille à ce que leur lourd passé leur lâche enfin les baskets, elle organise tout pour que coûte que coûte, ils soient heureux en famille. Toute cette vie de misère lui a fait comprendre l'importance de la filiation. Qu'y a-t-il de plus précieux que de savoir les siens heureux ? Comment ne pas être là pour le meilleur et pour le pire ? C'est à présent sa

nouvelle mission, tout le reste n'est qu'options à prendre ou à laisser. Voilà donc : elle ne veut plus d'amoureux, elle vit bien mieux toute seule, quoique ! Il faudra bien qu'elle trouve une présence pour ses vieux jours !

Adeline put enfin quitter son travail en rupture conventionnelle, soit divorce à l'amiable d'avec son entreprise et décida de vendre son mobil-home pour se rapprocher de ses enfants. Les mecs de son entourage auxquels elle s'était toujours refusée, voulant profiter de cette embellie, lui proposaient la botte. Belle affaire ! Elle quitte la région dans trois mois : je me la fais et on n'en parle plus. Bruno comprit son erreur et in extremis, ne lui manqua pas de respect par contre, un poète qu'elle mettait sur un piédestal et pour cause car il était doué l'artiste, réussit à la convaincre. C'est donc de connivence qu'ils entreprirent une relation vouée à l'échec d'ici trois mois. Lui, était amoureux, mais Adeline s'interdisait tout sentiment afin de ne pas souffrir lors de son départ et de plus, elle devait faire d'énormes efforts pour accepter qu'il la touche : Fred l'avait écœurée des hommes à jamais. Elle joua le jeu cependant mais sans engouement. Elle vivait cela plutôt comme un échec mais était quand même satisfaite quelque part car elle en avait rêvé de ce mec depuis qu'elle le connaissait. Maintenant qu'elle l'avait eu, il ne l'intéressait plus. Gros fiasco ! Elle déménagea à mi-distance entre sa fille et son fils et rencontra un autre poète voyageur pour qui elle eut un coup de foudre. Tonnerre de Brest et saperlipopette, cela dura le temps d'un éclair.

Allergique aux hommes, c'est viscéral. Elle ne supporte plus qu'on la touche ne serait-ce que du regard. Fermée comme une huitre, Adeline est une perle rare.